

# *Aicardiana*

2<sup>e</sup> série — n° 10 — 15 février 2015

**Jean Aicard**

*Le Pèlerin*

**Légende de Provence  
en quatre actes et en vers**

# Aicardiana

2<sup>e</sup> série  
revue numérique  
publiée sur le site Internet **www.jean-aicard.com**

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

*Aicardiana* publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**  
**ISSN 2265-7703**

## SOMMAIRE du numéro 10

*Aicardiana*, nouvelle formule 5

### *Le Pèlerin, légende de Provence en quatre actes et en vers*

Introduction. Dominique AMANN 7

*Le Pèlerin*. Jean AICARD 59

### *Notes et Documents* 189

Bâtissons des écoles neuves. 191

Jean Aicard et la Légion d'honneur. 198

Le général-poète Francis Pittié. 204

Le Forgeron. 219

Jean Aicard et Alphonse Daudet. 225

Trois poèmes de Jean Aicard mis en musique. 229

## *Aicardiana*, nouvelle formule

Après deux années d'existence et neuf numéros publiés – totalisant plus de mille trois cents pages – *Aicardiana* a conquis les faveurs d'un public de plus en plus nombreux, fidèle et... exigeant, à la mesure de son attachement au seul périodique aicardien existant aujourd'hui. En dépit de son propos fort circonscrit et très spécialisé – la vie et l'œuvre de l'écrivain Jean Aicard, – l'audience de la revue a crû progressivement pour atteindre, en ce début d'année, un volume moyen de dix à douze consultations quotidiennes.

Forte de ce premier succès, la revue aborde l'année 2015 dans une formule renouvelée.

La parution sera désormais bimestrielle, avec cinq numéros les 15 février, 15 avril, 15 juin, 15 octobre et 15 décembre, complétés par un numéro « estival » le 15 août.

Quant au contenu, il sera défini par trois préoccupations fondamentales :

— 1° publier des œuvres inédites ou passées inaperçues de Jean Aicard : au cours de sa vie, notre écrivain a beaucoup écrit et l'édition ou la presse n'ont pas toujours absorbé de manière satisfaisante cette production considérable ;

— 2° proposer des études de fond inédites sur la vie et l'œuvre de Jean Aicard, afin de faire valoir leur richesse et leur profondeur, bien au-delà de l'image superficielle trop souvent répandue

d'un auteur pour enfants ou d'un conteur provençal amateur de galéjades ;

— 3° offrir, à chaque numéro, dans une rubrique de rédaction plus libre et plus concise, des *Notes et Documents* concernant des aspects ponctuels de la vie et de l'œuvre de notre écrivain, notamment en réponse aux questions régulièrement posées par nos lecteurs.

Dans un but d'éclectisme et de renouvellement permanent, *Aicardiana* alternera des numéros *varia* et des publications d'œuvres ; la revue pourra ainsi accueillir très favorablement toutes les contributions qui lui seront envoyées.

## ***Le Pèlerin*** **INTRODUCTION**

**Dominique AMANN**

*Le Pèlerin* est une pièce de théâtre en quatre actes et en vers de Jean Aicard, bien inconnue car restée à ce jour non interprétée et inédite.

### **La Provence légendaire**

Enfant de Toulon, fils de la Provence, Jean Aicard a bien célébré sa province natale dans son œuvre littéraire et ce sont les *Poèmes de Provence* qui, en 1873, lui apportèrent sa première notoriété. Il se tourna ensuite plutôt vers le théâtre et produisit *Mascarille* (1873), *Le Baiser de la reine* et *Pris au piège* en 1874, *Les Adieux de Bressant* et *À Corneille* en 1878, *Molière à Shakespeare*, *William Davenant* et *L'Avocat de Venise* en 1879. Mais ces piécettes ne parvinrent pas toutes à la scène et celles qui furent représentées ne connurent qu'une bien courte carrière : aussi est-ce le recueil poétique *La Chanson de l'enfant* (1875) qui soutint sa réputation à cette époque.

Jean Aicard retrouva l'inspiration provençale avec *Miette et Noré* qui, en 1880, connut un magnifique succès... en dépit des critiques d'une fraction du mouvement félibréen ayant reproché au poète d'avoir parlé de la Provence en langue française.

Après une éclipse d'une dizaine d'années, le thème du pays natal revint en force dans l'œuvre de notre écrivain sous la forme littéraire du roman : *Roi de Camargue* (1890) mettant en scène gardians et gitans ; *Le Pavé d'amour* (1892), chronique de la vie toulonnaise ; *L'Ibis bleu* (1893), dont l'action se déroule à Saint-Raphaël ; *Notre-Dame d'amour* (1896), illustrant la vie et les passions des éleveurs de la Camargue ; auxquels il convient de rajouter *L'Été à l'ombre* (1895), un recueil de souvenirs d'enfance et d'histoires brèves situés principalement dans la région varoise, et même *L'Âme d'un enfant* (1898), histoire en partie autobiographique d'un petit Provençal à l'existence chaotique.

Le grand succès obtenu par ses romans provençaux suggéra-t-il à notre écrivain l'idée de porter son inspiration régionaliste à la scène ?... Toujours est-il que, sous le titre *La Provence légendaire*, Jean Aicard décida, au début du xx<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, de consacrer à sa région natale une série de pièces de théâtre illustrant des histoires imaginaires en faveur dans l'esprit populaire ou des caractères typiques. L'auteur détailla lui-même ce projet dans une conférence faite en 1908 :

Dès le début de ma carrière, (Et, mon Dieu, il y a quelque quarante-trois ans de cela,) je formai le projet de consacrer une partie considérable de mon œuvre future à la Provence. Je publiai d'abord les *Poèmes de Provence*, où je montrais, en des tableaux isolés les uns des autres, les mœurs, les coutumes, les paysages provençaux. Dans *Miette et Noré*, roman rustique, épopée paysanne au cours de laquelle se déroulent les saisons et les travaux des champs, mœurs, coutumes et paysages sont vus d'ensemble. [...].

<sup>1</sup> J'ai trouvé la première mention de la *Provence légendaire* dans la petite notice biographique écrite par Jean Lorédan et datée « Paris, 1904 ».

Dans *Roi de Camargue*, j'ai décrit les grandes plaines sauvages des bords du Rhône et la plupart de mes romans ont pour décor des paysages de chez nous. La *Provence Légendaire* comprendra une série de pièces de théâtre : la *Milésienne* (deux siècles avant J.-C.) ; la *Légende du Cœur* (xii<sup>e</sup> siècle), représentée au théâtre d'Orange, puis au Théâtre Sarah-Bernhardt ; les *Albigéois* (xiii<sup>e</sup> siècle) ; le *Pèlerin* (xv<sup>e</sup> siècle) ; *Gaspard de Besse* (xviii<sup>e</sup> siècle)<sup>2</sup>.

La série projetée devait donc se composer initialement de cinq pièces ; une sixième fut rajoutée par la suite, *Vieux Cœurs*<sup>3</sup>, pour illustrer le xx<sup>e</sup> siècle. Mais cette geste légendaire ne fut pas réalisée entièrement, ni dans l'ordre chronologique de ses épisodes. À cet égard, les éléments de datation font cruellement défaut, des textes manquent ou subsistent dans des états inachevés et la presse n'apporte pas toujours les secours espérés : j'ai pu, néanmoins, restituer la chronologie des travaux effectués.

### *La Légende du cœur – 1903*

Jean Aicard ouvrit le cycle prévu avec *La Légende du cœur*, un drame en vers d'abord écrit en cinq actes<sup>4</sup>, destiné au théâ-

<sup>2</sup> « Maurin des Maures, conférence de M. Jean Aicard », *Journal de l'université des Annales*, 2<sup>e</sup> année, mardi 5 mai 1908 ; les deux paragraphes cités sont pris aux pages 812 et 814.

<sup>3</sup> Voir *La France nouvelle*, 9<sup>e</sup> année, n° 11, novembre 1925, « Bibliographie. Poésie », page 352, colonne 2 ; pièce également citée par M<sup>me</sup> Paulin-Bertrand, « La pensée écrite », *La République du Var*, 32<sup>e</sup> année, n° 11219, lundi 17 août 1925, page 2, colonnes 1-3. — On observera que *Le Manteau du roi*, drame en quatre et en vers avec une musique de scène de Jules Massenet, créé à Paris sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin le mardi 22 octobre 1907, n'appartient pas à ce cycle car il ne s'agit pas d'une légende provençale.

<sup>4</sup> Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon ne conserve aucun texte complet de *La Légende du cœur* ; on trouve seulement, dans le

tre parisien de l'actrice Sarah Bernhardt : la pièce fut acceptée par la célèbre tragédienne en février 1903<sup>5</sup> et les rôles distribués aux acteurs vers la mi-mars : « Au théâtre Sarah-Bernhardt, on a distribué hier les rôles de la *Légende du Cœur*, les cinq actes en vers de M. Jean Aicard. Le principal personnage sera créé par Mme Sarah Bernhardt<sup>6</sup>. » À cette même date, l'on convint que la création aurait lieu dans le cadre prestigieux du célèbre Théâtre-Antique d'Orange<sup>7</sup> : la directrice M<sup>me</sup> Caristie-Martel<sup>8</sup> en avait en effet obtenu la concession pour le mois de juillet 1903 et demandé une pièce à Jean Aicard. La première eut lieu le lundi 13 juillet 1903, dans une nouvelle version recomposée en quatre actes, avec Sarah Bernhardt dans le rôle du troubadour Cabestaing : les milliers de spectateurs qui avaient envahi les vénérables gradins offrirent un triomphe aux acteurs et à

carton 1 S 37, dossier « Manuscrits XX », un petit manuscrit autographe de six feuillets contenant la distribution de la pièce et des résumés très succincts de chacun des cinq actes initialement prévus.

<sup>5</sup> *Journal des débats politiques et littéraires*, 115<sup>e</sup> année, n° 49, jeudi 19 février 1903, « Courrier des théâtres », page 3, colonne 6 : « M. Jean Aicard a lu hier à Mme Sarah Bernhardt un grand drame en cinq actes, que la grande artiste a reçu d'enthousiasme. » Information identique dans *La Presse*, 70<sup>e</sup> année, nouvelle série, n° 3917, jeudi 19 février 1903, « Le théâtre », page 4, colonne 3.

<sup>6</sup> *La Presse*, 70<sup>e</sup> année, nouvelle série, n° 3946, vendredi 20 mars 1903, « Le théâtre », page 3, colonne 3.

<sup>7</sup> *La Presse*, 70<sup>e</sup> année, nouvelle série, n° 3939, vendredi 13 mars 1903, « Le théâtre », page 4, colonne 1 : « Mme Sarah Bernhardt se propose de jouer, cet été, sur le Théâtre-Antique d'Orange, une pièce inédite de M. Jean Aicard, dont l'action se passe au treizième siècle et qui porte ce titre : *La Légende du Cœur*. »

<sup>8</sup> Léa-Elmire Caristie, dite Caristie-Martel, est née à Paris (4<sup>e</sup> arrondissement) le 19 août 1865, fille de l'acteur Marie-Augustin Caristie et petite-fille de l'architecte Philippe-Joseph Caristie, de l'Institut. Élève du Conservatoire de Paris, premier prix de tragédie (1883), elle débuta à l'Odéon (1883-1886) puis fut reçue sociétaire de la Comédie-Française. Elle enseigna également la diction et l'art oratoire au conservatoire de Versailles. Elle est décédée à Paris le 8 novembre 1934.

l'auteur. La pièce fit ensuite l'ouverture de la saison au théâtre parisien de Sarah Bernhardt, le 28 septembre suivant, mais avec M<sup>me</sup> Marguerite Moreno – qui venait de quitter la Comédie-Française – dans le rôle du troubadour. Le public parisien n'accorda qu'un succès mitigé à cette légende médiévale et, après quelques représentations, la pièce disparut et n'eut aucune reprise ; elle fut toutefois imprimée par Flammarion<sup>9</sup>.

*La Légende du cœur* reprend l'histoire bien connue de Raymond de Castelnau, mari jaloux qui fit dévorer par ses chiens le troubadour Cabestaing, amoureux de sa femme, puis servir à celle-ci, sur un plat de venaison, le cœur de l'infortuné soupirant<sup>10</sup>.

### *La Milésienne - 1904*

Jean Aicard mit ensuite en chantier *La Milésienne* : une première version en trois actes et en prose fit place à une seconde mouture en quatre actes et en vers<sup>11</sup>. Fernand Hauser, un ami de l'écrivain très au fait de ses travaux, affirme que la pièce était achevée en janvier 1904 : « En dehors des théâtres, il est des auteurs qui travaillent, sans s'occuper de savoir où l'on jouera leurs œuvres ; [...] ; Jean Aicard a achevé la *Milésienne*

<sup>9</sup> AICARD (Jean), *La Légende du cœur*, pièce en quatre actes, Paris, Ernest Flammarion, sd, in-12, 320 pages, portraits, figures. 1/ Orange, Théâtre-Antique, le 13 juillet 1903 ; puis Paris, théâtre Sarah-Bernhardt, le 28 septembre 1903.

<sup>10</sup> D'autres récits médiévaux évoquent une histoire semblable de cœur mangé à propos de Gabrielle de Vergy et de Raoul de Coincy ; ou encore d'Iseut et de Guron dans le *Roman de Tristan et Iseut*.

<sup>11</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 22 : 1° *La Milésienne*, belle mise au net en trois actes et en prose, deux copies manuscrites identiques de l'agence Leduc, pièces n° 67-69 et 70-72 ; 2° quatre actes en vers, copie manuscrite de l'agence H. Compère, pièces n° 74-77. Sur l'acte I de la version en prose (pièce n° 67), est portée la mention : « Abolie par la Milésienne en vers ».

[...] <sup>12</sup> ». Il s'agit ici de la première version, en prose, car un manuscrit autographe de l'écrivain que j'ai eu l'occasion de consulter, contenant une ébauche en vers de la pièce, porte, à la fin : « La Garde. Terminé le 13 X<sup>bre</sup> 1904 à minuit <sup>13</sup> ».

Raoul Davray en fit état en 1909 <sup>14</sup> et Victor Méric l'annonça « très prochaine <sup>15</sup> » en février 1910... Pour autant, la pièce n'a jamais été jouée et ne fut publiée qu'en 1925 par Flammarion <sup>16</sup>.

*La Milésienne* met en scène, dans une tribu salienne des environs de Massalie, Érippe, épouse de Xanthos, une âme affreuse déterminée par la cupidité, la sensualité et la perfidie : « devant la mort, qui va châtier ses trahisons elle est lâche et supplie ; frappée, agonisante elle trouve encore les paroles de vengeance [...]. Jean Aicard a fouillé ce caractère jusqu'aux boues les plus profondes, au marécage sur la surface duquel

12

<sup>12</sup> *La Presse*, 71<sup>e</sup> année, nouvelle série, n° 4234, samedi 2 janvier 1904, « 1904. La vie théâtrale », page 2, colonne 1. — Pour la biographie de Fernand Hauser, voir AMANN (Dominique), « Fernand Hauser et le Cénacle littéraire de Toulon », *Aicardiana*, n° 5, novembre 2013, pages 7-190.

<sup>13</sup> Manuscrit conservé dans une collection particulière.

<sup>14</sup> *L'Éclair*, samedi 3 avril 1909, « Chronique littéraire. Jean Aicard » : « une œuvre prochaine, intitulée *la Milésienne*, complètera le triptyque que Jean Aicard se propose de dédier à sa terre natale sous le titre : la Provence légendaire ».

<sup>15</sup> MÉRIC (Victor), « Jean Aicard », *Les Hommes du jour*, 3<sup>e</sup> année, n° 109, samedi 19 février 1910, page 2, colonne 2.

<sup>16</sup> AICARD (Jean), *La Milésienne, légende tragique en quatre actes et en vers*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1925, in-12, 164 pages. Publication annoncée notamment par *La Presse*, 91<sup>e</sup> année, nouvelle série, n° 3677, samedi 28 février 1925, 3<sup>e</sup> édition, « Carnet des lettres », page 2, colonne 6 ; *Les Annales politiques et littéraires*, n° 2179, 29 mars 1925, « Derniers ouvrages reçus », page 327, colonne 3 ; *La France nouvelle*, 9<sup>e</sup> année, n° 11, novembre 1925, « Bibliographie », page 352, colonne 2. — Il convient de préciser, et pour le regretter, que *La Milésienne* a été publiée dans sa version « littéraire » : n'ayant jamais été confiée à des acteurs, elle n'a pas subi l'épreuve des lectures et des répétitions... et l'on sait combien les pièces étaient retravaillées – avec, très souvent, des scènes entières refaites – à l'occasion de leur mise à la scène...

fleurissent les corolles vénéneuses et viennent crever les bulles pestilentielles <sup>17</sup>. »

### *Gaspard de Besse – 1908-1910*

Les aventures de Gaspard de Besse – bien connues dans l'œuvre de Jean Aicard par ses deux romans de 1919, *Un bandit à la française* et *Le Fameux Chevalier Gaspard de Besse* – firent d'abord l'objet d'une version théâtrale écrite dans les années 1908-1910 : d'une part, le 22 mars 1908, dans une conférence, G. Aubin évoqua « un Gaspard de Besse, pièce dramatique en vers de grande valeur <sup>18</sup> » que notre écrivain détenait dans ses cartons, et dont le texte a été conservé <sup>19</sup> ; d'autre part, la pièce semble avoir été achevée en octobre 1910, en sept tableaux et en vers, puisque, à une mention de Gaston Deschamps – « Je reçois d'Antibes de curieux renseignements sur Gaspard de Besse, le héros du prochain poème de Jean Aicard <sup>20</sup> » – répond effectivement un lot de copies de l'agence Compère portant la mention « Brouillon définitif. Octobre 1910 » <sup>21</sup> et une version définitive <sup>22</sup>.

13

<sup>17</sup> SAINT-VALÉRY (Léon de), « La pensée écrite », *La République du Var*, 32<sup>e</sup> année, n° 11219, lundi 17 août 1928, page 2, colonne 1.

<sup>18</sup> AUBIN (G.), *Un poète provençal, Jean Aicard*, page 4.

<sup>19</sup> Voir, aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 25 : 1° la pièce n° 122, manuscrit, 65 pages, scénario en sept tableaux, daté « 10 fév. 1908 » ; 2° les pièces n° 124-130, copies de l'agence H. Compère, très retravaillées, avec de nombreuses pages entièrement refaites, contenant les sept tableaux : Les Forgerons, Sanplan le Corsaire, Les deux Gaspard, Le Parc enchanté, L'hôtel des Marins, Messieurs du Parlement, La bonne ville d'Aix. Autres copies non datées de l'agence Compère : carton 1 S 25, pièces n° 131 et 132 ; carton n° 26, pièces n° 133-140.

<sup>20</sup> *Le Temps*, 50<sup>e</sup> année, n° 17998, dimanche 9 octobre 1910, « La vie littéraire », page 2, colonne 6.

<sup>21</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 26, pièce n° 141-147.

<sup>22</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 26,



La pièce narre les aventures enjolivées du célèbre brigand provençal redresseur de torts jusqu'à son supplice. Elle n'a toutefois pas été portée à la scène et ne parut qu'en roman.

### *Vieux Cœurs – 1902 et 1911*

Probablement avant son projet de *Provence légendaire*, Jean Aicard avait conçu l'idée d'une pièce en quatre actes d'abord nommée *Dolorosa* et dont la première mise au net est déjà intitulée *Vieux Cœurs*<sup>23</sup>. Une seconde version en cinq actes fut ensuite élaborée, dont il reste une mise au net fort retravaillée<sup>24</sup>, et qui paraît avoir été achevée en juillet 1902 : « M. Jean Aicard termine en ce moment une pièce en quatre actes, *Vieux Cœurs*, dont le premier rôle est destiné à Mme Marie Laurent<sup>25</sup>. » Les archives sont ensuite muettes sur le devenir de cet ouvrage... qui ne réapparaît qu'en septembre 1911<sup>26</sup> : deux copies manuscrites mises au net puis reprises témoignent du travail de mise à la scène<sup>27</sup>, mais l'entreprise n'aboutit pas... et aucun éditeur ne publia la pièce.

pièce n° 148 : *Gaspard de Besse*, pièce en sept tableaux et en vers, avec une très nombreuse distribution.

<sup>23</sup> Voir, aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, « Manuscrits IX », pièce n° 335, « *Vieux Cœurs* », première idée de la pièce, manuscrit autographe, 10 feuillets ; carton 1 S 23, pièce n° 88, « Plan de *Dolorosa*, première idée de *Vieux Cœurs* » divisé en quatre actes, manuscrit autographe, 9 feuillets ; et les pièces n° 89-95, quatre actes, copies manuscrites très retravaillées.

<sup>24</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 23, pièces n° 96-100, cinq actes, manuscrit autographe et copies très retravaillées.

<sup>25</sup> *Journal des débats politiques et littéraires*, 114<sup>e</sup> année, n° 183, vendredi 4 juillet 1902, « Courrier des théâtres », page 3, colonne 6.

<sup>26</sup> *Le Gaulois*, 46<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 12382, vendredi 8 septembre 1911, « Courrier des spectacles », page 3, colonne 5 : « M. Tarride, de son côté, prépare la représentation de *Vieux Cœurs* ».

<sup>27</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 23, pièces n° 101-105, cinq actes, copies manuscrites de l'agence Compère, mo-

*Vieux Cœurs* est une histoire contemporaine dont l'intrigue se situe à Monte-Carlo pour le premier acte et à Hyères (Var) pour les suivants. La pièce met en scène M. Terlier, ancien colon enrichi devenu important viticulteur varois, et son épouse qui avait failli lui être infidèle si leur fils aîné n'avait découvert le complot avant de s'expatrier aux États-Unis. L'épouse voudrait faire oublier son attitude passée par une conduite exemplaire, mais le mari reste inexorable. Leur second fils est entrepris par des escrocs qui cherchent à le faire divorcer : la mère déjoue la machination et sauve le jeune couple. Le père pardonne alors et le fils aîné annonce son retour. L'intrigue développe donc le thème de la pitié et du pardon si cher à notre écrivain.

### *Les Albigeois*

Le Fonds Jean Aicard des archives toulonnaises ne contient aucune trace des *Albigeois*.

### *Le Pèlerin – 1920-1921*

Quant au *Pèlerin*, il fut mis en chantier à l'automne 1920, après qu'eût cessé l'effervescence apportée par les fêtes de Solliès-Ville des 7 et 8 août. Au début du mois de février 1921, Jean Aicard avait achevé la rédaction des quatre actes et l'agence parisienne Compère en établit une première mise au net dactylographiée. Deux lettres de Jean Calvet – la première datable

difiées ; et pièces n° 106-110, cinq actes, très belles copies peu modifiées (le n° 106 porte différentes idées de titres : *La Vieille Maison*, *Péril en la demeure*, *Face au danger*, *La Maison gardée*, *Le Seuil défendu*, *La Gueuse*, *L'Entôleuse*). L'état final de la pièce est contenu dans les pièces n° 111-112, cinq actes, très belles copies dactylographiées de l'agence Compère (doubles identiques au carbone) sans aucune modification, 2-21-33-20-42-23 pages.



de la fin du mois de février 1921 et l'autre précisément datée du 6 mars suivant <sup>28</sup> – citent *Le Pèlerin*.

Notre écrivain destinait cette œuvre à son théâtre de plein air de la Montjoie <sup>29</sup>, à Solliès-Ville, construit à l'occasion des fêtes des 7 et 8 août 1920 commémorant le rattachement de la Provence à la France, et que l'association *Les amis de Solliès* avait entrepris de faire vivre <sup>30</sup>.

À la fin mars 1921, le projet de représentation était bien arrêté :

Vous vous rappellerez, Monsieur le Sous-Préfet, que Jean AICARD, avant de partir pour Paris, fit un séjour à HYÈRES. Au cours de ce séjour je le vis souvent, il venait passer chez moi quelques après-midi, me faisait la lecture de son "Pèlerin". Nous causions de beaucoup de choses, et surtout de SOLLIÈS-VILLE.

À de sombres pressentiments, le Maître mêlait pourtant ses espoirs d'une représentation du "Pèlerin" à SOLLIÈS-VILLE, que déjà nous préparions. Mais Jean AICARD se désolait des difficultés d'accès, du délaissement de la petite cité, du désintéressement général à l'égard de ces vieilles pierres qu'il avait ranimées dans une apothéose, enfin de l'oubli où pourrait bientôt tomber tout cela qui avait été son rêve de poète.

<sup>28</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettres de Jean Calvet à Jean Aicard.

<sup>29</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 55, dossier 17 « Léon de Saint-Valéry, Jean Aicard à Solliès-Ville et sa maison de Solliès », manuscrit au crayon, ébauche écrite au verso ou dans les marges d'épreuves imprimées, d'une lecture difficile : « le *Pèlerin*, un drame provençal en vers qu'il destinait au théâtre de la Montjoie sur les ruines du château de Forbin ».

<sup>30</sup> AMANN (Dominique), « Jean Aicard et Solliès-Ville », *Aicardiana*, n° 8, octobre 2014. Pour le théâtre de plein air, voir le chapitre IV, « Les fêtes de Solliès-Ville », pages 103-106.

Je le réconfortais en lui donnant confiance dans le Syndicat d'Initiative d'Hyères, dont la fonction touristique était précisément de veiller à la conservation des sites et des vieilles pierres, de les faire connaître par la propagande et d'empêcher de toute façon qu'on les oubliât. Je lui montrais Hyères centre touristique de la région des Maures, naturellement préoccupée de mettre en relief tout ce qui concourt à la prospérité de sa principale industrie, attirant par sa publicité tout un monde d'étrangers, les dirigeant sur Solliès-Ville et les intéressant à la poétique histoire de "L'OUSTAOU de MAURIN". Et je lui disais : "Si Hyères possédait la Terrasse de la Montjoye avec l'Amour du Poète, soyez assuré, mon Cher Maître, que le "Pèlerin" connaîtrait tantôt un beau succès."

Trois jours plus tard, Jean AICARD rédigeait son testament et partait pour Paris <sup>31</sup>.

Des acteurs – probablement des amateurs de la contrée – avaient été pressentis ; des lectures avaient été faites ayant conduit aux compléments et modifications apportés au texte. Mais Jean Aicard, hospitalisé à Paris au début du mois de mai, y mourut quelques jours après, le 12. *Le Pèlerin* fut ainsi la dernière grande œuvre sur laquelle il travailla, mais son décès fit capoter le projet de mise à la scène.

### La légende provençale du pèlerin

La pièce de Jean Aicard illustre une légende provençale bien connue : celle d'un pèlerin venu d'on ne sait où et qui rétablit

<sup>31</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 4, enveloppe n° 23 ; extraits d'une lettre dactylographiée de Félix Descroix, président du syndicat d'initiative et vice-président de la chambre thermale et climatique d'Hyères, au sous-préfet de Toulon, en date du 2 décembre 1921. — Le séjour de Jean Aicard à Hyères date de la fin mars 1921 puisque son testament olographe est daté du 29 mars 1921.

les finances du comte de Provence. Le protagoniste n'y est pas nommé : on sait seulement que c'est un *roumieu* et on l'appelle donc « Romée ».

### Romée et roumieu

Le latin classique dérive de *Roma*, « Rome, capitale de l'Empire romain », les adjectifs *romanus*, « de Rome, romain » – substantivé en *Romani*, « les Romains », – *romanicus*, *romaniensis* ou *romanensis* ; et *Romania* désigne « le pays romain », par opposition avec la Barbarie.

À partir de la racine *rom*, le latin médiéval a forgé *romeus*<sup>32</sup> – variantes *romeius*, *romius*, – substantif masculin désignant un « romée », c'est-à-dire celui qui effectue ou a effectué le pèlerinage à Rome.

Dans l'ancien français médiéval, Godefroy atteste *romel* – variantes dialectales *remier*, *romier*, *romieus*, *roumi* – au sens de « pèlerin qui va à Rome ou qui en revient ; pèlerin en général »<sup>33</sup>.

<sup>32</sup> DU CANGE, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, volume VII. – À la page 211, colonne 3, il atteste : *ROMEUS*, *qui ad S. Petrum pia peregrinationis gratia pergit*, « qui se rend à saint Pierre par un pieux voyage » ; il y mentionne également *romei* ou *romeo* en italien, *roumius* en occitan, et *romieux* ou *roumioux* en provençal. Dans le même article : *ROMERIA*, *peregrinatio*, « voyage » [sous-entendu par la racine : voyage vers Rome] et *ROMEUS CAMINUS*, *iter quo Romei petunt Romam*, « chemin par lequel les pèlerins se rendent à Rome », synonyme *romerorum via*. – Page 208, colonne 3 : *ROMAGIUM*, *ad S. Petrum Romae pia peregrinatio*, « pieux voyage vers saint Pierre à Rome », et l'italien *romeaggio*.

Ces mots laissent supposer le verbe *romire*, « aller à Rome », mais Du Cange n'en propose aucune occurrence.

Du Cange indique aussi, page 212, colonne 1, *ROMIPETA*, ou *ROMIPEDA*, ou *ROMIPETUS* – de *Roma*, « Rome », et *petere*, « chercher à atteindre, diriger sa course vers », – *qui Romam petunt, vadunt*, « qui cherchent à atteindre Rome, qui vont à Rome ». – D'où *ROMIPETAGIUM* : *peregrinatio*. Occitan, *rouminuatge* ; provençal, *roumavagi* ; italien, *romeaggio*.

<sup>33</sup> GODEFROY (Frédéric), *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, volume VII, page 231, colonne 1. – D'où *romérée*, *rommerée*, *romivage*,

Pour la langue du xvi<sup>e</sup> siècle, Huguet ne connaît plus « romieu » ou « roumieu » et ne mentionne que « romipete » et « romipeter (se) »<sup>34</sup>. Tous ces mots ont ensuite disparu : « romée » et « roumieu » n'apparaissent plus dans le dictionnaire d'Hatzfeld et Darmesteter pour la langue du xvii<sup>e</sup> siècle et ils ne sont pas davantage mentionnés dans la première édition du *Dictionnaire de l'Académie* (1694).

Et, en langue provençale, Frédéric Mistral mentionne *Roumo*, « Rome » ; d'où *roumiéu* – variantes dialectales *roumiu* (périgourdin), *roumi* (limousin) ou *roumèu* (narbonnais) – au sens de « pèlerin qui va à Rome ou qui en revient »<sup>35</sup>. Il signale également, en roman : *romieu*, *romiu*, *romeu* ; en catalan : *romeu* ; en italien : *romeo* ; en espagnol : *romero* ; en portugais : *romeiro*.

Un « romée » ou un « roumieu » est donc un pèlerin qui fait – ou a fait – le voyage de Rome, sur le tombeau de saint Pierre, et le substantif masculin est devenu sobriquet puis prénom<sup>36</sup>.

La légende provençale du roumieu a été exposée à plusieurs reprises ; elle fit son apparition simultanément chez deux auteurs italiens du xiv<sup>e</sup> siècle : Dante et Villani.

*roumitvage*, *remyvage*, « pèlerinage à Rome ; pèlerinage en général ». Godefroy signale également *romipede*, *romipete*, « pèlerin qui se rend à Rome ».

<sup>34</sup> HUGUET (Edmond), *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, volume VI, page 622, colonnes 1-2. Dans le volume V, page 706, colonnes 1-2, aux mots *Pèlerin* ou *Pèlerinage*, il ne fait aucun rappel du *romieu* ou du *roumieu*.

<sup>35</sup> Mistral atteste également *ROUMAVAGE* – variantes dialectales *ROUMAVÀGI*, *ROUMEVAGE*, *ROUMEIAGE*, *ROUMEIRAGE*, *ROUMAVIAGE*, *ROUMIÉUAGE*, *ROUMIÉUATGE*, *ROUMANAGE*, *ROUMIBATGE*, *ROUMIOGE*, *REMIAJO* – au sens de « 1<sup>o</sup> pèlerinage ; 2<sup>o</sup> par extension fête patronale, fête votive ».

<sup>36</sup> Romée – variante de Romain, Roman – est aujourd'hui un prénom principalement féminin.

## Dante

Dans sa *Divine Comédie*, Dante<sup>37</sup> met en scène très incidemment un pèlerin inconnu, venu à la cour du comte de Provence :

*Et dentro alla presente margherita  
luce la luce di romeo dichui  
fu lopra grande & bella & mal gradita  
Ma prouenzali che fecer contro asuoi  
non hanno riso. & pero mal camina  
qual sifa danno di ben fare altrui  
Quattro figle hebbe et ciaschuna regina  
ramondo beringieri et cio gli fece  
romeo persona humile et peregrina  
Et poi ilmosser leparole biece  
adimandar ragione auesto iusto  
che glassego septe et cinque per dieci  
Undi partissi pouero et uetusto  
et sel mondo sapesse elquor che glebbe  
mendicando sua uita afrusto afrusto  
Assai lo loda e piu lo loderebbe<sup>38</sup>.*

Dans cette perle brille la lumière de Romée, dont la grande œuvre fut si mal reconnue. Mais les Provençaux qui furent contre lui n'ont pas eu lieu de rire ; car celui-là chemine mal qui tourne contre lui les bienfaits des autres. Raymond Béranger

<sup>37</sup> Durante degli Alighieri, dit, par syncope, « Dante », est né à Florence en 1265 et mort à Ravenne en 1321. Principal poète italien du Moyen-Âge, il est surtout connu pour sa *Commedia* – rebaptisée plus tard *Divina Commedia* par Boccace – écrite au début du XIV<sup>e</sup> siècle, entre 1307 et 1321.

<sup>38</sup> Dante Alighieri, *Comento di Christophoro Landino sopra la Comedia di Danthe Alighieri*, « Paradiso. Canto sexto della tertia cantica », non paginé.

eut quatre filles, et toutes reines, et ce fut l'œuvre de Romée, un humble pèlerin. Et puis, par de louches accusations, il demanda des comptes à ce juste, qui lui rendit douze pour dix. Alors il s'en alla pauvre et vieux ; et si le monde savait le cœur qu'il eut en mendiant le pain de sa vie morceau par morceau, lui qui le loue beaucoup, il le louerait bien davantage<sup>39</sup>.

## Villani

Son contemporain Giovanni Villani<sup>40</sup> est plus disert, mais pour autant il n'apporte pas d'éléments véritablement significatifs : dans les *Istorie fiorentine* qu'il rédigea jusqu'à la fin de sa vie, il colporte la même légende, l'amplifiant de nombreux détails puisés dans l'histoire réelle. C'est ainsi qu'il brode sur les mérites de la famille de Raimond-Bérenger, sur les qualités personnelles du comte et l'éclat de sa cour ; il attribue au roumieu, qu'il fait venir de Saint-Jacques, les beaux mariages de ses quatre filles devenues toutes quatre reines :

« Laisse-moi faire, répond le bon Romée : ne t'en fais pas pour la dépense. Si tu maries bien la première, il me sera facile de bien marier les trois autres, à bon marché ». Et c'est ce qui arriva. Le roi d'Angleterre désirait s'apparenter au roi de France. Il prit la seconde presque pour rien. Le frère du roi d'Angleterre, le roi des Romains, prit la troisième. Restait la quatrième.

<sup>39</sup> Dante Alighieri, *La Divine Comédie*, « Le Paradis », chant VI, page 324.

<sup>40</sup> Giovanni Villani est né aux environs de Florence vers 1275. Il fut un important marchand de la ville avant d'y démarrer une carrière plus politique dans le camp des guelfes. Il en profita pour rédiger une chronique de la vie municipale qui présente un intérêt à la fois historique et littéraire. Il est mort en 1348 au cours de l'épidémie de peste qui ravagea la contrée ; son frère Matteo poursuivit la rédaction de son *Istorie Fiorentine*.

« Pour celle-ci, dit Romée, je veux trouver un vaillant homme, qui soit pour toi comme ton propre fils ». Et il le fit comme il le disait : il trouva Charles, comte d'Anjou, frère du roi de France et dit : « Celui-ci l'aura pour femme et il deviendra le meilleur et le plus grand seigneur de la terre ». Et il en fut fait ainsi <sup>41</sup>.

Et il termine en louant le désintéressement de l'inconnu qui, accusé de malversation par des seigneurs jaloux alors qu'il avait rétabli les finances de la Provence, s'en repartit aussi pauvre qu'il était venu et disparut <sup>42</sup>.

### *Le fond historique de la légende*

Dante et Villani exposent ainsi le premier état d'une légende qui avait cours au début du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle et dont on ne connaît ni l'origine ni les auteurs. Ses éléments sont fort ténus : (a) un personnage mystérieux aux origines cachées (b) rétablit les finances du comte, (c) marie magnifiquement ses quatre filles et, (d) injustement accusé, (e) disparaît comme il est venu.

Le fond historique est facile à retrouver : le comte de Provence Raimond-Bérenger IV <sup>43</sup> eut effectivement pour connétable et

<sup>41</sup> Traduction prise dans : BUSQUET (Raoul), « La légende de Romée de Villeneuve », *Études sur l'ancienne Provence*, pages 30-31.

<sup>42</sup> VILLANI (Giovanni), *Istorie Fiorentine*, livre VI, chapitre XCI, page 108, colonnes 1-2.

<sup>43</sup> Raimond-Bérenger IV ou V : la succession des comtes de Provence est fort complexe à établir car ils appartinrent à plusieurs familles dans lesquelles de nombreux garçons furent prénommés Raimond-Bérenger ! Il y a ainsi plusieurs façons de les numérotter et j'ai retenu celle qui est en vigueur aujourd'hui chez les historiens.

Raimond-Bérenger III (1082-1131), comte de Barcelone, épousa en troisièmes nocés, en 1112, Douce de Gévaudan, comtesse de Provence et de Gévaudan, vicomtesse de Carlat et de Millau.

Leur second fils, Bérenger-Raimond (1114-1144), comte de Provence et de Gévaudan, vicomte de Carlat et de Millau, épousa en 1135 Béatrice comtesse de Melgueil.

grand sénéchal un nommé Romée, en l'occurrence Romée – ou Romieu – de Villeneuve (ca 1170-1256), qui contribua grandement à l'éclat de son règne. En remerciement, son maître le fit baron de Villeneuve-Loubet et de Vence. À la mort de Raimond-Bérenger, Romée devint même tuteur de sa dernière fille, Béatrice, héritière des comtés de Provence et de Forcalquier, et régent de ses possessions. Son prénom a pu suggérer le personnage du pèlerin.

Raimond-Bérenger eut également quatre filles, qui se marièrent magnifiquement et devinrent toutes quatre reines : Marguerite (1221-1295) épousa Louis IX roi de France ; Éléonore (1223-1291) fut mariée à Henri III roi d'Angleterre ; Sancie (1225-1261) s'unit à Richard comte de Cornouailles et roi des Romains ; et Béatrice (1234-1267), héritière de ses parents, épousa en 1246 le plus jeune frère de Louis IX, Charles, premier comte apanagiste d'Anjou et du Maine, roi de Sicile puis roi de Naples.

Enfin, il est vrai qu'au début du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle la Provence bénéficia de l'action salvatrice d'un homme providentiel :

Après la mort prématurée du comte Alfonse II, en octobre 1209, la Provence connut un état voisin de l'anarchie. Le jeune

Leur fils Raimond-Bérenger II (ca1136-1166), comte de Provence, de Gévaudan et de Melgueil, vicomte de Carlat et de Millau, se maria en 1162. Il n'eut qu'une seule fille, Douce, qui lui succéda.

Cette Douce, comtesse de Provence, de Gévaudan et de Melgueil, vicomtesse de Carlat et de Millau, mourut en 1172, âgée de huit ou neuf ans. Son cousin Alphonse II (1157-1196), roi d'Aragon, comte de Barcelone et de Roussillon, s'empara de ses possessions.

Il donna tout d'abord la Provence à son frère Pierre de Barcelone (1158-1181), qui devint comte de Provence en 1173 sous le nom de Raimond-Bérenger III mais mourut sans descendance.

Alphonse II transmit ensuite la Provence à son fils Alphonse II Bérenger (1180-1209), qui devint comte de Provence en 1196. Il épousa Garsende de Forcalquier.

Leur fils Raimond-Bérenger IV (ca1198-1245) devint comte de Provence et de Forcalquier en 1209. De son mariage avec Béatrice de Savoie en 1219, il eut quatre filles.

comte Raimond-Bérenger V avait été emmené en Catalogne par son oncle Pierre II d'Aragon. L'unité du comté parut alors se dissoudre. Les grandes villes commerçantes rompirent le lien qui les rattachait au suzerain. Les seigneurs des Baux intriguaient et recrutaient des partisans. La majeure partie du comté de Forcalquier faisait scission. — La situation était d'autant plus grave que la croisade des Albigeois agitait tout le Midi et allumait la guerre jusque sur les bords du Rhône.

À la fin de 1216, Raimond-Bérenger V, à demi enlevé, à demi s'évadant, s'échappait du château de Monçon et rentrait en Provence. C'était un enfant de douze ans. Son retour, néanmoins, changea le cours des événements. Il apparut bientôt qu'appuyé sur l'Église, secondé par des seigneurs du pays de Forcalquier hostiles aux Sabran, le jeune comte raffermissait son pouvoir. Sa conduite fut habile et patiente. Les progrès de l'organisation accompagnèrent et consolidèrent les conquêtes de la politique. Raimond-Bérenger rassembla la terre provençale.

À partir de 1226 un homme prit, à sa cour, une influence de plus en plus marquée. Choisi d'abord comme juge supérieur du comté, il devint vers 1234, dans le gouvernement comtal, le personnage prépondérant. Il réalisa vers cette époque une réforme administrative très originale et très efficace et entreprit une œuvre de réglementation méthodique où s'affirme un législateur. Ce personnage, c'est Romée de Villeneuve.

Serviteur d'un prince dont la valeur personnelle ne paraît pas douteuse, Romée fut un homme de très grand talent, peut-être un homme de génie. Il avait fait de la Provence, à la fin du règne de Raimond-Bérenger V, le modèle des États policés <sup>44</sup>.

<sup>44</sup> BUSQUET (Raoul), « La légende de Romée de Villeneuve », *Études sur l'ancienne Provence*, pages 28-29.

Mais les similitudes s'arrêtent là. Pour le reste, la biographie de Romée de Villeneuve — riche seigneur issu d'une famille bien connue — et l'histoire du pauvre romée de la légende ne sauraient être confondues : il fallait simplement que, ainsi réinséré dans l'histoire de Provence, le récit légendaire y trouvât quelque vraisemblance ! Et c'est sous cette forme qu'il sera colporté par la suite.

### **Pierre Le Loyer (1605)**

Au tout début du XVII<sup>e</sup> siècle, Pierre Le Loyer<sup>45</sup> dans un ouvrage singulier traitant de spectres ou d'esprits apparaissant à des humains, reprit la version de Villani :

Je ne sais si je dois mettre au nombre des apparitions, ou plutôt longues conversations des anges avec les hommes, comme de l'ange Raphaël avec Tobie le jeune, ce que Jean Villani historien florentin, rapporte d'un ermite qui fut longtemps demeurant en la cour de Raimond Berlingheri comte de Provence. Cet ermite se présenta premièrement à Raimond en habit de pèlerin qui vient de Saint-Jacques, il était monté sur un mulet, ayant le bourdon en la main, et l'escarcelle au côté. Le comte le reçut en sa maison, et eut telle fiance en lui de ses affaires, que tout passait par ses mains, avec telle dextérité et vigilance, que les biens de Raimond crurent au double. Ce qui ne vint que bien à propos à Raimond qui avait une guerre sur les bras contre Rai-

<sup>45</sup> Pierre Le Loyer est né en Anjou en 1550. Ayant étudié le droit à Paris puis à Toulouse, il fut nommé conseiller du roi au présidial d'Angers. Mais il préféra à la chicane l'étude des langues orientales : il apprit ainsi l'hébreu et l'arabe. Il était, par ailleurs, passionné de poésie et avait envoyé en 1572 à l'académie des Jeux floraux de Toulouse une idylle, *La Néphelococugie ou la Nuée des cocus*, qui lui mérita un prix. Il est mort à Angers en 1634, après avoir été grièvement brûlé dans l'incendie de sa maison.



mond de Toulouse, hérétique albigeois, et en vint au-dessus au moyen de ses finances. Cet étranger inconnu, soit qu'on l'appelle ermite, pèlerin, ou plutôt ange, comme je crois, maria les quatre filles de Raimond, l'un au roi saint Louis ; et les deux autres à Henry III roi d'Angleterre et à son frère Richard élu roi des Romains. La quatrième nommée Béatrice fut quelque temps après mariée à Charles comte d'Anjou frère de saint Louis, et ce par le conseil de l'ermite, qui par forme de prophétie dit que Charles serait l'un des vaillants et meilleurs seigneurs du monde. Après tous ces mariages faits, Raimond prêtant par trop l'oreille aux prêteurs de charité de cour, soupçonna l'ermite de disposer et ordonner mal de ses finances, et voulut qu'il lui rendît compte, ce que fit l'ermite, et lui demanda son congé, ne voulant rien emporter de la maison de Raimond que son bourdon et escarcelle, aussi riche à la sortie comme il était entré. Et depuis son départ jamais homme ne put savoir où il s'était retiré, ni ce qu'il était devenu <sup>46</sup>.

Mais, au-delà des faits eux-mêmes, il est davantage frappé par ce personnage venu d'on ne sait où et qui disparaît subitement aussitôt sa mission accomplie : et il voit dans cet être providentiel... un ange !

### **César de Nostredame (1614)**

César de Nostredame <sup>47</sup>, toujours friand de belles histoires, se devait de reprendre lui aussi cette légende. Il le fit avec force embellissements qu'il est intéressant de citer *in extenso* :

<sup>46</sup> LE LOYER (Pierre), *Discours et histoires des spectres*, livre III, chapitre IX « Des apparitions des anges aux hommes en divers temps », page 238 C, « Belle histoire ». Texte restitué ici en français moderne.

<sup>47</sup> César de Nostredame est né en 1553, fils de Michel, le célèbre astrologue Nostradamus. Il est l'auteur de divers écrits poétiques – notamment

Ce grand et magnanime prince fut plein de toute douceur [...]. De son temps un gentilhomme pèlerin, qui allait aux extrêmes parties de l'Occident visiter l'église Saint-Jacques, arriva en Provence : lequel ayant apparence d'être homme de bien, et de haute qualité (car son parler montrait une grande noblesse, grandeur de courage, et grande prudence, avec une représentation et physionomie vénérable, digne de respect et d'honneur) désira de savoir les moyens de son revenu, et les ayant sus, il vint à calculer et mesurer en son entendement ses affaires avec ses forces, et ses bienfaits avec ses moyens, et sans longuement penser, promit et assura que s'il avait le gouvernement de son bien, en peu de temps il le mettrait hors de tant d'usures qui l'écorchaient, desquelles il était enveloppé, payant journellement d'insupportables intérêts et surcharges : si bien qu'avec une très convenable libéralité à sa grandeur et son rang, il rangerait son revenu de façon, et par un tel ordre, qu'il s'en contenterait, et en recevrait de l'honneur.

Or quoique ce pèlerin ne voulut jamais dire ni découvrir son pays ni son nom, si bien qu'on le nomma *Lo Romieu*, par l'avis toutefois et bon conseil de Thomas comte de Savoie, prince des plus sages et avisés de son temps, et de plusieurs autres princes et seigneurs de la cour de Berenguier, fut donnée la cure, et mis en la main du Romieu le gouvernement de tous les biens et revenus de Provence, desquels, comme il commença à les manier, il fit beaucoup plus qu'il n'avait promis. À tant qu'en peu de temps il œuvra et ménagea si bien par son industrie et diligence, que ses quatre infantes, princesses de très excellente beauté, et d'incomparable vertu, furent mariées, par une grande et suprême félicité, à quatre grands et puissants rois : Margue-

*Les Perles ou les Larmes de la sainte Magdeleine* – et d'une *Histoire et chronique de Provence* fort embellie, qui fut lourdement critiquée par Peiresc. Il est mort en 1629.



rite la première, au grand et renommé saint Louis ; Éléonore, ou Helyone, la seconde, à Henry III roi d'Angleterre ; Sance, ou Sainte la troisième, au comte de Vienne, et après sa mort à Richard duc de Cordoue frère du roi d'Angleterre, qui eut par après le sceptre de ce royaume et de son frère ; et Béatrice la quatrième, à Charles frère de saint Louis, qui fut comte de Provence, et tôt après couronné et proclamé roi de Sicile et de Naples, qui ne fut une moyenne gloire à Berenguer, une peu excellente louange à Romieu, ni un petit avantage à notre Provence.

Tous les princes et gentilshommes de la cour de Berenguer demeurant en admiration et merveilleux étonnement de la sagesse, conduite, et prévoyance de ce sage et tant illustre pèlerin et intendant, étaient contraints de confesser ce qui était de lui, et la vérité par les effets qu'ils en voyaient sortir devant leurs yeux. Mais il ne fallait pas que cette prudence demeurât plus longtemps sans envie et sans détraction, il était besoin que cette vertu tant héroïque fût prouvée, et que le soupçon jouât son rôle et sa comédie ; voire n'était raisonnable qu'une si claire et haute vertu marchât de même pas et de même nature que la misère et l'ignorance, qui sont seules sans envie et sans amorce d'ambition ; pour ce que ce qui n'est désiré d'aucun, ne peut être envié ni blâmé. L'envie donc, qui est un vice très particulier, familier aux cours des princes, glissant cautelement et malicieusement, envenima tellement le cœur (trop à la vérité crédule) de Berenguer, que le Romieu lui vint en soupçon et en quelque ombrage ; voulant et ordonnant qu'il rendrait compte de son administration et intendance. Le sage et noble Romieu, mu de juste et généreux dédain, sans faire autre semblant, ni sans perdre un seul trait (ô vanité du monde !) de sa gravité, sachant fort bien qu'il avait administré en homme de bien, et très entièrement la maison de son seigneur, après avoir posément et sans altération rendu ses comptes, repre-

nant ses premiers et simples vêtements de pèlerin, se départit et prit congé de Berenguer, avec ces graves mots et ces courtes et sages paroles : *Pauvre je suis venu et pauvre m'en retourne.*

Or quelque temps après ce pauvre comte, qui revint à soi, déplaisant en son cœur, de ce qu'il avait cru trop légèrement aux calomnies et flagorneries des envieux, et de l'envie qu'on avait eue sur ce sage et tant avisé personnage, considéra posément combien droitement, et avec quelle sincérité, sainteté et candeur il avait manié sa charge, et son administration, au grand honneur, avantage et profit de sa maison ; si bien que blâmant grandement sa trop grande facilité, et reconnaissant la perte qu'il avait faite, il lui manda incontinent messagers exprès après avec instantes prières de ne vouloir passer outre et revenir continuer son intendance et sa première charge, à quoi il ne voulut aucunement entendre, ainsi de propos délibéré fit son chemin et passa outre, blâmant grandement l'ingratitude et la légère croyance de Berenguer qui s'affligea merveilleusement de sa résolution ; comme firent les plus fidèles et affectionnés serviteurs de sa maison, qui n'ignoraient pas les déportements et la prudence du pèlerin qu'ils regrettèrent toujours depuis.

Plusieurs jours se passèrent que Berenguer endura et souffrit beaucoup de nécessité en sa maison, pour l'absence du Romieu, qui tant rondement, de si bonne affection, et d'un si haut sens avait conduit et remis ses affaires confuses et détraquées, à tant qu'il s'en blâma soi-même, et eut à contrecœur et détestation les auteurs et les occasions de son départ.

Le commentateur de Dante (que nous allèguerons après) le récite ainsi ; toutefois d'aucuns ont écrit qu'ayant le pèlerin entendu le regret de Berenguer il retourna quelques jours après, fut reçu très honorablement et avec grande fête et solennelle joie continuant sa charge, en plus grand crédit que

jamais. De sorte qu'il mérita d'être fait gouverneur, tuteur, baile, et défenseur de Béatrice héritière de Provence, ainsi que vous avez pu voir par le testament de Berenguier, jusqu'à ce qu'elle épousât Charles frère de saint Louis ; quelques autres disent que ceux de la très noble et illustre maison de Villeneuve sont descendus de ce Romeo, venu de très noble et très ancienne maison d'Aragon, surnommé le grand Romeo ou le grand Romieu, qui vaut autant à dire que Pèlerin, parce qu'il cela toujours son nom <sup>48</sup>.

### **Scipion Dupleix (1629)**

Poursuivant dans cette inspiration fabuleuse, Scipion Dupleix <sup>49</sup> crut devoir délayer encore davantage :

Raimond Berenger comte de Provence (qui fut beau-père de saint Louis) éprouva combien le sort humain est variable par les coups extrêmes de prospérité et d'adversité, comme s'il eût été le jouet de la Fortune, ou pour mieux dire, comme si Dieu l'eût voulu faire servir d'exemple aux Grands du monde pour considérer en lui l'instabilité des grandeurs humaines. Il fut premièrement si heureux en enfants, qu'ayant quatre filles de Béatrix de Savoie son épouse, sans nul enfant mâle, elles furent toutes quatre mariées à des rois. Marguerite l'aînée à saint Louis ; Éléonore la deuxième à Henry d'Angleterre ; Sancier la

<sup>48</sup> NOSTREDAME (César de), *L'Histoire et Chronique de Provence*, II<sup>e</sup> partie, « Règne de Raymond Berenguier dernier de ce nom », pages 204-205. Texte restitué ici en français moderne.

<sup>49</sup> Scipion Dupleix, seigneur de Clarens, est né à Condom en 1569. Il fit carrière à la Cour, auprès de Marguerite de Valois puis de Louis XIII qui le nomma historiographe de France. Il est mort dans sa ville natale en 1661, laissant une importante œuvre littéraire, historique, philosophique et métaphysique.

troisième à Richard frère du roi anglais, qui fut roi des Romains ; et Béatrix la quatrième à Charles frère de saint Louis, duc d'Anjou qui fut aussi roi de Sicile.

D'ailleurs il fut malheureux en ce qu'étant déréglé en sa dépense, il se rendit odieux à ses sujets à cause de ses exactions tyranniques, la profusion des princes étant ordinairement suivie de la foule de leurs sujets. Les Marseillais furent les porte-enseignes des rébellions contre leur comte et même contre leur évêque, à cause que l'un tâchait de les contenir en devoir envers l'autre. Tellement que le légat du pape s'étant voulu mêler de les réconcilier ensemble, il n'avança rien à cause des rudes conditions que les Marseillais proposaient à leur comte.

Lors que les affaires de ce prince semblaient désespérées et son extrême nécessité sans ressource, Dieu suscita un homme qui rétablit l'ancien lustre de sa maison avec une magnificence si prodigieuse qu'elle semble fabuleuse. Ce fut certain pèlerin, lequel venant de Saint Jacques se retira auprès du comte et se rendit si recommandable par ses bons services, qu'il lui commit la surintendance de sa maison et la direction de toutes ses affaires. En quoi le pèlerin se comporta avec tant de providence et bonne conduite que dans peu d'années, non seulement il le dégagea et déchargea de toutes ses dettes, mais aussi lui tripla ses revenus, faisant avec cela une dépense splendide à merveilles, gratifiant libéralement les personnes de mérite et emplissant d'or et d'argent les coffres de ses finances.

Le comte qui devait chérir ce pèlerin comme un messenger de Dieu et l'auteur de sa bonne fortune s'étant laissé persuader aux envieux de l'étranger, que lui faisant rendre compte de son administration il le trouverait grandement reliquataire, l'obligea à dresser son compte. Ce pèlerin ayant fait voir sa fidélité à la honte de son maître et confusion de ses envieux, prit son

congé et s'en alla sans rien emporter de la maison du comte que ce qu'il y avait apporté, à savoir le bâton et la besace. Il ne fut pas au pouvoir du comte de le retenir par prières, ni offres, ni promesses, ni artifice quelconque : et jamais on ne sut au vrai ni son nom, ni son pays, ni ce qu'il devint depuis sa retraite.

Or Blanche voyant Louis son fils dans le printemps de son âge (car il n'avait qu'environ vingt ans) robuste, vigoureux, triomphant de ses ennemis et de ses vassaux rebelles, et son royaume paisible, désira le marier : comme c'était aussi le souhait commun de tous les bons Français, qui espéraient quelque rare surgeon d'une si excellente tige. Il n'y avait point de monarque en tout le monde qui n'eût reçu à honneur l'alliance d'un si grand et vertueux roi ; mais elle considérant sagement que Dieu bénit les mariages fondés plutôt sur la vertu des personnes que sur les grandeurs et vanités mondaines, n'alla pas rechercher les filles des rois ; ainsi s'arrêta à la maison de Raimond Bérenger comte de Provence ; à cause (comme témoignent Dante et Villani auteurs italiens) de la grande réputation que le pèlerin inconnu lui avait donnée ; ou plutôt à raison de la vertu de ses filles ; qui furent si bien élevées qu'elles méritèrent la recherche de tous les princes voisins, et si heureuses que (comme je viens de dire) toutes quatre furent reines. Marguerite était vraiment l'aînée en beauté, et grâce d'esprit et de corps et en toutes conditions avantageuses. C'est pourquoi Blanche bien instruite de ses perfections l'envoya demander au comte au nom du roi son fils, qui avait remis toute la conduite de son mariage à la prudence de sa chère mère. Le comte ne pouvant recevoir plus grand honneur, ni sa fille plus de bonheur qu'en une si glorieuse recherche, qui était au-dessus de leur fortune et de leurs espérances, donnèrent leur consentement avec autant d'humilité que d'allégresse à Gautier archevêque de Sens et Jean comte de Nesles chefs de

l'ambassade et paranymphe du roi ; auxquels Marguerite fut baillée pour être conduite vers sa Majesté, qui l'épousa en la ville de Sens, où elle fut aussi sacrée et couronnée reine par le même archevêque<sup>50</sup>.

### **Michel Baudier (1635)**

Enfin, en 1635, Michel Baudier<sup>51</sup> n'hésita pas à consacrer à cette affaire tout un traité, fort louangeux, assorti de dialogues déclamatoires – du genre : « MONSEIGNEUR, le thresor public ayde tousiours à la manutention des Estats, appelle les gens de guerre à leur defense, soustient les armées, & rend le Prince considerable à ses voisins... » – et d'une correspondance très ampoulée du même acabit !

### **Les historiens modernes**

Les historiens modernes se montrèrent heureusement plus circonspects.

Jean-Scholastique Pitton<sup>52</sup> préféra oublier cette histoire et ne citer que le personnage réel :

Berenguier fut regretté de tous ceux le connaissaient, et surtout par le pape Innocent qui en témoigne son déplaisir dans

<sup>50</sup> DUPLEIX (Scipion), *Histoire générale de France*, volume II, chapitre « Saint Louis », section « Fortune prodigieuse de Raimond Berenger comte de Provence », pages 262-263. Texte restitué ici en français moderne.

<sup>51</sup> Michel Baudier (1589-1645), après une carrière militaire, reçut en 1617 une charge d'historiographe du roi.

<sup>52</sup> Jean-Scholastique Pitton est né à Aix-en-Provence en 1621. D'abord médecin à Saint-Chamas, il se fit historien pour rivaliser avec le célèbre Honoré Bouche dont il jalousait la renommée. Il est surtout connu pour son *Histoire de la ville d'Aix capitale de la Provence* (1666) et ses *Annales de la sainte église d'Aix* (1668). Il est mort dans sa ville natale en 1689.

un bref qu'on voit dans la Tour du trésor, adressé aux princesses Béatrix, mère, et fille ; et dans un autre à tous les prélats, et à toute la noblesse de la Provence, en date tous deux de MCCXLV. Ce fut aussi un prince pieux, généreux, hardi, et libéral jusque dans l'excès ; et sans le secours de son ministre d'état Romieu de Villeneuve, il fût mort pauvre : mais cet agent trouva les moyens de recouvrer les terres aliénées, sans incommoder le peuple, et de faire subsister la maison du prince, par les revenus de son propre domaine, sans trouver de nouvelles impositions à la surcharge de ses sujets. La conduite de cet homme parut si extraordinaire à nos Provençaux, qu'ils l'ont accompagné de mille événements fabuleux, et surtout d'avoir cet art à devenir dans un moment fort riche, qui fait tout le souhait de tant d'esprits morfondus, qui ne trouvent souvent au bout de leur course, et après beaucoup de veilles, qu'une misérable potence à la place de cette pierre des philosophes, qu'ils cherchent avec tant d'empressements<sup>53</sup>.

Antoine de Ruffi<sup>54</sup>, après avoir conté l'histoire du règne de Raimond-Béranger, ne fit mention de la légende que pour mieux la critiquer :

XI. Quelques historiens font mention d'une aventure mémorable arrivée à ce prince, que je n'estime pas à propos de passer sous silence, bien qu'elle semble fabuleuse. Ils disent que Berenguier se trouvant fort engagé, à cause des profusions immenses

<sup>53</sup> PITTON (Jean-Scholastique), *Histoire de la ville d'Aix*, livre II, chapitre VII « Raimond Berenguier V et ses quatre filles », pages 123-124. Texte restitué ici en français moderne.

<sup>54</sup> Antoine de Ruffi est né à Marseille en 1607 et y est décédé en 1689 ; il fit carrière comme conseiller à la sénéchaussée de Marseille (1631) puis conseiller d'État (1654). Il a laissé une *Histoire de la ville de Marseille* (1642) et une *Histoire des comtes de Provence* (1654) qui conservent encore aujourd'hui un grand intérêt par la qualité de leurs sources.

qu'il avait faites, un certain pèlerin de fort bonne mine, à son retour de Saint-Jacques, passa en Provence ; et ayant arrêté quelques jours en la cour du comte, pendant lesquels il eut connaissance de l'état de ses affaires, après avoir été informé pleinement de la valeur de son revenu, il s'offrit de les liquider dans peu de temps, si on lui voulait donner la direction et l'intendance de sa maison. À quoi ce prince consentit ; et le pèlerin ménagea si bien ses rentes, que dans peu d'années il les augmenta du triple, et remplit ses coffres de sommes immenses, après avoir acquitté toutes ses dettes.

XII. Berenguier au lieu d'aimer chèrement ce pèlerin, comme le restaurateur de sa maison, se laissa persuader à ceux qui enviaient sa vertu, de lui faire rendre compte de son administration, sous la créance qu'ils lui donnèrent, qu'il se trouverait grandement reliquataire. Il dressa aussitôt ses comptes, et l'on n'y trouva chose quelconque à redire ; et après avoir fait connaître à ses envieux, et à son maître, qu'il avait géré avec grande fidélité et probité, il reprit ses habits de pèlerin, et s'en alla, sans emporter autre chose de la maison du comte, qui ne put point obtenir de lui qu'il s'arrêtât en sa cour. L'on n'a pu jamais savoir, ni son nom, ni son pays, ni ce qu'il devint après son départ<sup>55</sup>.

Et l'on trouve encore la même critique chez Honoré Bouche<sup>56</sup> :

Pendant le même règne vivait encore en Provence cet illustre personnage *Romée de Villeneuve*, que je trouve bien souvent

<sup>55</sup> RUFFI (Antoine de), *Histoire des comtes de Provence*, chapitre IV « De Raimond Berenguier dernier de ce nom, comte de Provence », pages 104-105. Texte restitué ici en français moderne.

<sup>56</sup> Honoré Bouche est né à Aix-en-Provence en 1599 et y est décédé en 1671. Il fit une carrière ecclésiastique qui le conduisit notamment à pronon-

nommé, soit dans le testament de notre Raimond Berenguer, soit en beaucoup d'autres grandes actions faites par le même Raimond, qui l'établit ministre général de tout son État, tuteur de la comtesse Béatrix sa fille, exécuteur de son testament, et gouverneur après sa mort de tous ses États. Ce qui me donne sujet de condamner d'erreur, et de croire pour fabuleux ce que beaucoup d'historiens français, après les latins et les italiens, disent, à savoir qu'au règne de ce Berenguer était arrivé en Provence un pèlerin, dont on ne savait ni d'où il venait, ni le lieu de sa naissance, ni de quelle famille il était ; lequel toutefois marquait d'être quelque grand et expérimenté personnage au maniement des affaires d'État et de haute naissance, qui voyant les prodigieuses et désordonnées dépenses que ce comte Berenguer faisait excédant ses revenus mal gouvernés, en sorte qu'il était beaucoup endetté à plusieurs personnes, pour de grandes sommes de deniers, prit la liberté de lui dire que s'il lui donnait le gouvernement de ses finances, non seulement, sans rien diminuer à ses dépenses ordinaires, il paierait toutes ses dettes, mais encore il augmenterait le fonds de ses finances, pour subvenir aux dépenses extraordinaires, pour l'entretien de ses États et pour le mariage de ses filles. À quoi Berenguer ayant prêté l'oreille, et s'étant confié à sa conduite, il reconnut des avantageux effets de son gouvernement, plus grands qu'il ne s'était promis ; et par l'adresse de ce même pèlerin, il logea en mariage très hautement toutes ses filles. Mais comme la vertu est ordinairement l'objet de l'envie, quelques envieux ayant soufflé à l'oreille de Berenguer, que ce pèlerin remplissait fort sa bourse, sous prétexte qu'il faisait bien en apparence les affaires de son maître, et que lui faisant rendre compte, il

cer à Rome, devant toute la cour papale assemblée, l'oraison funèbre de Claude-Nicolas Fabri de Peiresc. Historien, il est principalement connu par *La Chorographie ou Description de la Provence et l'Histoire chronologique du même pays* (1664).

resterait de beaucoup reliquateur. À quoi Berenguer ajoutant foi, et le contraignant à la reddition de ses comptes, l'on reconnut et sa probité et son admirable conduite, aux incroyables augmentations qu'il avait faites aux trésors de l'épargne de son maître. Après quoi dépit de la cour de Berenguer, reprenant ses premiers vêtements de pèlerin il prit congé de Berenguer, pour s'en retourner en son pays, lui disant ces graves paroles, *Pauvre je suis venu, et pauvre je m'en retourne* ; et lors qu'un peu après Berenguer revenant à soi, connaissant son manquement le voulut retenir, il lui fut impossible, quelques instances et prières qu'il pût faire, et ne sut-on depuis ce qu'il devint après son départ.

Je crois, dis-je, que la plupart de ces choses sont des fables, comme l'estime aussi ce grand historien de France le sieur de Mezeray, disant que les Provençaux qui ont toujours eu l'imagination romanesque, peuvent avoir inventé, ou du moins agencé cette intrigue à leur avantage ; fables fondées sur le nom de ROMÉE, qui en langage provençal *Romieu* veut dire un pèlerin qui va à Rome ou qui en vient, ou de quelque autre pèlerinage, et qui en latin se dit *Romipeta*. J'estime que tout ce qui s'est feint de ce pèlerin se doit entendre de ce grand Romée de Villeneuve, chef du Conseil, grand ministre d'État et surintendant des finances de Raimond Berenguer comte de Provence. C'est l'ordinaire que la vie des grands hommes soit accompagnée de quelques faits fabuleux, comme l'on dit d'Hercule, de Romulus, de Numa Pompilius, d'Alexandre, de Clovis, de Charlemagne, et autres, de qui l'on raconte des traits qui tiennent de la fable, pour représenter avec excès quelques vérités<sup>57</sup>.

<sup>57</sup> BOUCHE (Honoré), *La Chorographie ou Description de Provence et l'Histoire chronologique du même pays*, volume II, livre IX, section II, chapitre VI « Raimond Berenguer V », § IX, page 256. Texte restitué ici en français moderne.



Enfin, Jean-François de Gaufridi<sup>58</sup> ne cite Romée que très incidemment et uniquement pour son action politique. Tout d'abord après la réunification de la Provence :

Après quoi le prince voulant reconnaître les services que Romée de Villeneuve lui avait rendus, il le fait gouverneur de Nice, et lui donne en propriété la ville de Vence, et plusieurs autres terres, que sa postérité possède encore aujourd'hui. Ces bienfaits quoique très considérables, ne furent pas les seuls que Romée mérita. Il mérita encore d'être fait gouverneur de la province. Il s'acquitta si bien de tous ces devoirs, qu'il en acquit l'entière confiance du prince<sup>59</sup>.

Puis après la mort de Raimond-Bérenger :

Romée s'acquitta si bien de sa commission, il ménagea si bien les finances, que dans peu de temps les coffres du prince se trouvèrent pleins. Conduite qui le fit paraître aussi habile dans l'économie qu'il avait paru recommandable dans les autres fonctions de la guerre, et de la paix. Aussi s'affermir-il si puissamment dans l'esprit du prince, que le prince voulut lui donner des marques de son estime même après sa mort. Car ayant institué héritière Beatrix sa quatrième fille, il ordonna que jusqu'à ce qu'elle fût mariée, la Provence serait gouvernée par Romée de Villeneuve, et par Guillaume de Cotignac<sup>60</sup>.

<sup>58</sup> Jean-François de Gaufridi est né à Aix-en-Provence en 1622 et y est décédé en 1689. Conseiller au parlement de Provence, il a laissé une importante *Histoire de Provence* qui fut publiée en 1694 par sa veuve et son fils Antoine.

<sup>59</sup> GAUFRIDI (Jean-François de), *Histoire de Provence*, volume I, livre IV, page 127, année 1229.

<sup>60</sup> GAUFRIDI (Jean-François de), *Histoire de Provence*, volume I, livre IV, page 130, année 1245.

En tout cela il ne fait référence qu'à l'histoire la plus factuelle, évacuant tout ce qui relève de la légende.

### **Frédéric Mistral (1859)**

Il appartenait au chantre inspiré de la Provence d'exhumer une ultime fois cette légende. Frédéric Mistral fait venir le roumieu de Villeneuve et rajoute, outre quelques détails de son cru, une histoire de chambrette qui explique la médisance des vassaux de Raimond :

#### **LOU ROUMIÉU DE VILANOVO**

*Mèste Ounourat Bouche, dins soun Istòri de Prouvènço, dis que souto lou règne dóu comte Ramoun-Berenguié, aperaqui vers 1200 e tan, li finanço de noste gai reiaume èron un pau endarrierado, l'argènt desparessié de la caisso dóu rèi coume l'eigagno au soulèu, e lou gouvèr pereclitavo.*

*Un jour sus tóuti lis autre, à la Court de Prouvènço passè 'n pelerin que tournavo de Roumo, un roumiéu, emé sa longo raubo, soun bastoun, si capelet, sa coucourdeto, e soun large capèu clavela de couquiho.*

*Lou bon comte Ramoun ie dounè la retirado, e lou faguè manja 'm' éu à sa taulo ; e coume èron à taulo tóuti dous, lou roumiéu ie venguè 'nsin au rèi : O Ramoun-Berenguié, comte de Forcauquié, rèi de Prouvènço, coume vai qu'as tan l'èr triste ?*

*— Vos pas que fugue triste ? ie respoundè lou rei, l'argènt me manco, mi mounedié baton l'estrado, e mi menistre desvaria sabon plus de quete bos faire flècho...*

*— Se n'as pas d'autro lagno, digué lou pelerin, baio-me lou gouvèr que pèr un an, e te proumete, osco seguro, de restabli ti finanço dins soun pounteficat.*



*Espanta de l'entèndre, lou rèi ie fai alor : E quau sies-tu ?*

— *Me dïson lou Roumiéu de Vilanovo.*

— *Eh bèn ! diguè Ramoun, te done lou gouvèr : fai tout ce que voudras, e tène ta paraulo.*

*Lou Roumiéu se boutè lèu à l'obro : acoumencè de bandi de la Court la vano glòri e li despènso folo ; faguè la pas emé li prince vesin ; establiguè de lèi pèr atira toujours que mai dins li port d'Arle, de la Cioutat, de Càssis e de Marsiho, li bastimen dis estrange païs ; tenguè l'ïue sus li baroun di vilo e di vilage, pèr que faguèsson plus countribui lou paure mounde ; favourisè li pastre de la Crau, e fourcè li coumuno de ie douna camin, pèr que pousquèsson ana libramen iverna dins li moun-tagno ; bèn talamen qu'en rèr de tèms, li dèute se paguèron, li cofre dóu rèi fuguèron cacalucha de bèu flourin, e la Prouvènço regounflavo d'aboundanci, e tout anavo bèn, e tout lou mounde èro countènt.*

*Lou rèi Ramoun èro ravi de vèire aco : tambèn, ounour e dignita plouvien sus lou Roumiéu de Vilanovo. Senescau, manescau, amirau, menistre, éu èro tout ; lou rèi n'avié d'ïue que pèr éu.*

*Mai tout estiéu a sa chavano.*

*Quàuqui segnour, jalous e manèfle, venguèron trouva lou rèi.*

— *Rèi, ie diguèron, avisas-vous ! aquéu barrulaire qu'avès fa voste proumié menistre, a 'no chambreto moun-te res met li pèd. L'avèn tengu d'à ment, e l'avèn vist souvènti-fes que i'ana-vo d'escoundoun. De tout segur ie dèu carreja vòsti tresor ! Rèi, vous repetan, ie sias encaro à tèms, dounas-vous siuen que noun se lève de davans en empourtant vòsti richesso.*

*Ramoun-Berenguié prenguè d'eiçò 'no grand maliço. Tout-d'un-tems mandè souna soun proumié menistre, e ie diguè : Roumiéu de Vilanovo, subran mostro-me la chambreto moun-te te rèndes d'escoundoun.*

— *Venès 'mé iéu, moun segne !*

*Lou Roumiéu durbiguè la chambreto,... e que veguèron ? uno raubo de roumiéu penjado à-n-un clavèu, un capèu des-catalana garni de couquiho, uno coucourdo, un bastounet, e rèr de mai.*

— *Moun segne, diguè lou menistre, vejaqui li tresor que iéu vous ai rauba ! En partènt de l'oustau, moun paire m'avié di : Moun fiéu, rapello te d'eiçò :*

*Amour de grand, escalie de vèire !*

*A fa de tu, noun te pòu vèire.*

*E pèr me rapela d'acò, veniéu de tèms en tèms vèire mis abihage.*

*Lou rèi plouravo.*

*Mai lou Roumiéu, coume aguè di acò, quitè si vièsti sei-gnouriau, e carguè mai sa raubo.*

— *Roumiéu, cridè lou rèi, que-fas ?*

— *Paure siéu vengu, paure m'entorne !*

— *Rèsto ! moun bèl ami, te n'en fau sarramen ! farai puni de fourmidablo peno tis acusatour.*

— *Rèi, gramaci ! Paure siéu vengu, paure m'entorne.*

*E lou Roumiéu de Vilanovo partiguè, e jamai res sachè ce qu'èro devengu*<sup>61</sup>.

Maître Honoré Bouche, dans son *Histoire de Provence*, dit que sous le règne du comte Raimond-Bérenger, vers l'an 1200, les finances de notre gai royaume étaient quelque peu en retard, l'argent disparaissait de la caisse du roi comme la rosée au soleil, et le gouvernement périlait.

Un jour parmi tous les autres, à la cour de Provence passa un pèlerin qui revenait de Rome, un roumiéu, avec sa longue

<sup>61</sup> MISTRAL (Frédéric, sous son pseudonyme FELIBRE DE BELLO-VISTO), « Lou roumiéu de Vilanovo », *Armana prouvençau*, 1859, pages 107-108.

robe, son bâton, ses chapelets, sa gourde et son grand chapeau garni de coquilles.

Le bon comte Raimond lui offrit l'hospitalité, et le fit manger avec lui à sa table ; et comme ils étaient tous deux à table, le roumieu dit ainsi au roi : « Ô Raimond-Bérenger, comte de Forcalquier, roi de Provence, comment se fait-il que tu aies l'air aussi triste ?

— Ne veux-tu pas que je sois triste, lui répondit le roi, l'argent me manque, mes percepteurs courent les chemins, et mes ministres affolés ne savent plus de quel bois faire flèche...

— Si tu n'as pas d'autre souci, lui dit le pèlerin, donne-moi le gouvernement pour une seule année, et je te promets, à coup sûr, de rétablir tes finances dans leur splendeur. »

Stupéfié de l'entendre, le roi lui demanda alors : « Et qui es-tu ?

— On m'appelle le Roumieu de Villeneuve.

— Eh bien ! dit Raimond, je te donne le gouvernement : fais tout ce que tu voudras, et tiens ta parole. »

Le roumieu se mit aussitôt à l'œuvre : il commença par banir de la cour la vaine gloire et les dépenses folles ; il fit la paix avec les princes voisins ; il établit des lois pour attirer toujours plus dans les ports d'Arles, de La Ciotat, de Cassis et de Marseille, les navires des pays étrangers ; il tint à l'œil les barons des villes et des villages, pour qu'ils ne pressurent plus le pauvre monde ; il favorisa les bergers de la Crau, et obligea les communes de leur donner le passage pour qu'ils puissent aller librement hiverner dans les montagnes ; si bien qu'en un rien de temps les dettes furent payées, les coffres du roi furent remplis de beaux florins, et la Provence s'enfla d'abondance, et tout allait bien, et tout le monde était content.

Le roi Raimond était ravi de voir cela ; aussi, honneurs et dignités pleuvaient sur le roumieu de Villeneuve. Sénéchal,

maréchal, amiral, ministre... il était tout ; le roi n'avait d'yeux que pour lui.

Mais tout été a son orage.

Quelques seigneurs, jaloux et hypocrites, vinrent trouver le roi.

« Roi, lui dirent-ils, faites attention ! ce vagabond dont vous avez fait votre premier ministre, a une chambrette où personne ne met les pieds. Nous l'avons épié, et l'avons vu souventes fois y aller en cachette. De sûr, il doit y porter votre trésor ! Roi, nous vous le répétons, il est encore temps, donnez-vous l'assurance que personne ne parte en emportant vos richesses. »

Raimond-Bérenger prit de ceci une grande colère. Aussitôt il fit appeler son premier ministre et lui dit : « Roumieu de Villeneuve, montre-moi sur-le-champ la chambrette où tu te rends en cachette.

— Venez avec moi, mon seigneur ! »

Le roumieu ouvrit la chambrette... et qu'y vit-on ? une robe de pèlerin pendue à un clou, un chapeau à bords rabattus garni de coquilles, une gourde, un bâton, et rien de plus.

« Mon seigneur, dit le ministre, voici le trésor que je vous ai dérobé ! En quittant la maison, mon père m'avait dit : Mon fils, rappelle-toi de ceci :

« *Amour de Grand, escalier de verre !*

« *Dégoûté de toi, il ne peut plus te voir.*

« Et pour me rappeler cela, je vins de temps en temps revoir mes habits. »

Le roi pleura.

Mais le roumieu, ayant dit cela, quitta ses vêtements seigneuriaux et endossa aussitôt sa robe.

« Roumieu, cria le roi, que fais-tu ?

— Pauvre je suis venu, pauvre je m'en retourne !

— Reste ! mon bel ami, je t'en fais serment ! je ferai punir de peine terrible tes accusateurs.

— Roi, merci ! Pauvre je suis venu, pauvre je m'en retourne. »

Et le roumieu de Villeneuve partit, et jamais personne ne sut que qu'il était devenu <sup>62</sup>.

## Le dessein de Jean Aicard

En 1920, Jean Aicard, qui poursuivait le projet de « glorifier » le petit village de Solliès-Ville dont il avait accepté la charge de maire, voulut porter à la scène un épisode supposé de son histoire et il composa un drame historique, *Palamède de Forbin ou le Testament du roi René* : dans une vision délicieusement romantique, il imagina Palamède formant le projet de réunir la Provence à la France et tentant d'en convaincre le roi René... vision totalement contredite par l'histoire et qui ôte à la pièce tout son intérêt. Par ailleurs, la polémique soulevée par les milieux provençaux de Toulon, hérissés à l'idée que l'on puisse encenser un Palamède qu'ils ont toujours considéré comme traître à son pays, a opposé notre écrivain à toute cette population lettrée dans laquelle il comptait pourtant de bons amis. Au total, la pièce n'a enregistré qu'un succès populaire lors des deux représentations données les 7 et 8 août 1920 sur le théâtre de plein air de Solliès-Ville, succès tout autant dû à la qualité des acteurs principaux, venus de la Comédie-Française<sup>63</sup>. Aucune reprise... aucune inscription au répertoire du moindre théâtre... en un mot, *fiasco* !

On comprendra donc aisément que notre écrivain ait préféré revenir sur le terrain moins scabreux de la légende, avec *Le Pèlerin* – traduction française de *romée* ou *roumieu*, – une pièce en quatre actes et en vers, inspirée de l'histoire du roumieu.

<sup>62</sup> Traduction Dominique Amann.

<sup>63</sup> Pour toute cette affaire voir AMANN (Dominique), « Jean Aicard et Solliès-Ville », *Aicardiana*, n° 8, octobre 2014, chapitre VI « Forbin de Solliès », pages 163-198.

Pour établir son argument, il reprit les éléments de la fable : (a) un personnage mystérieux aux origines cachées (b) rétablit les finances du comte et, (c) injustement accusé, (d) disparaît comme il est venu ; et il s'inspire visiblement de Mistral – puisque, comme lui, il oublie l'affaire du mariage des quatre filles du comte, – en remplaçant seulement la chambrette par un coffre dans lequel il avait resserré ses habits de pèlerin. Il est heureux que, pour la dernière œuvre littéraire de sa vie, Jean Aicard ait pris pour inspirateur ce « grand frère » avec qui, malgré des choix linguistiques qui lui furent amèrement reprochés, il conserva toujours une très belle amitié.

Toutefois, le poète ne revient pas à cette légende pour la raconter une nouvelle fois, avec ses propres embellissements ; il ne cherche pas non plus à la replacer dans l'histoire pour tenter de la rendre plus vraisemblable. Il fait, certes, référence au comte Raimond-Bérenger et à la chronique provençale – Folquet, les podestats, – mais de façon très libre – le romée a été roi – et ne craint pas les anachronismes, notamment en évoquant la révolte des Tuchins... qui ne survint qu'à la fin du siècle suivant ! Enfin, il invente tous les personnages nécessaires à son récit.

## Établissement du texte

J'ai trouvé tout le matériel nécessaire dans le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon. On oubliera le petit dossier 263 du carton 1 S 33 qui ne contient que quelques esquisses inexploitable, pour s'intéresser au contenu du carton 1 S 21 qui renferme quatre manuscrits autographes et deux dactylographies effectuées par l'agence Compère<sup>64</sup>.

<sup>64</sup> Agence générale de copies dramatiques et littéraires H. Compère, 14 rue Henner, Paris 9<sup>e</sup>.

Les quatre manuscrits<sup>65</sup> sont des ébauches fortement travaillées et, de ce fait, absolument inutilisables.

En revanche, les deux copies dactylographiées<sup>66</sup> de l'agence Compère apportent un texte qui a subi l'épreuve des lectures et premières répétitions et a ainsi trouvé sa forme définitive pour la scène ; elles paraissent identiques mais un examen attentif prouve que la copie n° 65 a été réalisée en premier. La copie n° 66 lui est postérieure puisqu'elle intègre dans sa dactylographie des corrections portées à la main dans la copie n° 65 ; elle corrige également des fautes de frappe ou de versification, apporte quelques modifications du texte ou des didascalies, améliore par endroits la ponctuation et rajoute quelques vers.

Ces deux copies ont ensuite été modifiées de façon identique : changements de mots *passim*, affinement des directives aux acteurs ; réécriture de la moitié de la scène x de l'acte II ; à la scène première de l'acte III, coupure de la tirade de Folquet par une intervention de Ramon rappelant que les Albigeois sont des hérétiques ; modification d'un passage de la scène v du même acte, toujours à propos des Albigeois, et d'un passage de la scène x ; à la scène v de l'acte IV, suppression d'une tirade de Romée.

La copie n° 66 offre donc le texte le plus achevé. Comme souvent dans les œuvres de Jean Aicard, la ponctuation est très

<sup>65</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 21. Pièce n° 61 : cahier bleu, dos et coins toilés, *La Légende du Pèlerin* ; manuscrit autographe à l'encre, entièrement cancellé, illisible. — Pièce n° 62 : cahier bistre à dos rouge, *Le Pèlerin* ; manuscrit autographe à l'encre, entièrement cancellé, illisible. — Pièce n° 63 : *Le Pèlerin. Actes 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup>. Légende Provence, en quatre actes, en vers* ; daté « 7 février 1921 », 100 pages ; manuscrit autographe à l'encre et au crayon, extrêmement retravaillé. — Pièce n° 64 : *Le Pèlerin, actes 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup>* ; manuscrit autographe à l'encre et au crayon, 100 pages, extrêmement retravaillé.

<sup>66</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 21, pièces n° 65 et 66 : *Le Pèlerin*, copies dactylographiées de l'agence H. Com-

variable : la seconde copie apporte, à cet égard, une meilleure réalisation.

J'ai donc établi le texte que je publie à partir de la copie n° 66. Sa dactylographie offre une grande lisibilité et les passages manuscrits sont faciles à restituer. J'ai seulement corrigé quelques fautes de frappe ou d'accent et adopté les usages de la typographie française actuelle. Enfin, pour les quelques passages restés sans ponctuation ou offrant une ponctuation peu adéquate, je les ai arrangés de la manière la plus légère et la plus conforme à la diction de l'acteur.

Enfin, j'ai apporté un petit appareil critique – sous la forme de notes de bas de page – pour expliciter ce qui m'a paru devoir l'être.

## Un testament spirituel

N'ayant jamais été présentée au public ni publiée, la pièce n'a suscité aucune réaction. Seules nous sont connues les observations apportées par Jean Calvet dans ses deux lettres susmentionnées, et qui sont fort pertinentes :

Mon cher ami,

J'achève le *Pèlerin* et je suis bien content de vous. Ce que j'avais remarqué à propos du *Testament de René* se confirme ici : c'est une source de poésie puissante qui jaillit, plus pleine qu'autrefois. Les vers sont enflés de jeunesse et emportés par le sentiment, loin des artifices et des préoccupations littéraires. C'est un mystère, chrétien et pessimiste, d'un pessimisme hélas ! trop justifié par les faits. Quiconque a voulu faire du bien

père, exemplaires originaux, 124 pages ; nombreuses corrections autographes, des pages refaites.

comme Romée – et je crois qu'ils sont très nombreux ceux qui l'ont voulu au moins une fois – se sent découragé par les récriminations et les haines qu'il soulève et éprouve l'envie de partir. L'exemple le plus angoissant c'est Jésus. Vigny l'avait bien senti, et vous y revenez toujours, comme au grand problème humain. Je vous avoue que si je ne croyais pas à l'explication chrétienne de Jésus, sa vie et sa mort seraient pour moi un désespoir mortel. La mort de l'innocent est pour l'homme un mystère. Je crois qu'elle sauve l'humanité sans quoi je ne m'en consolerais pas. Et peut-être Romée, qui est chrétien, pourrait-il, à un moment, donner cette explication du mystère, du moins à titre d'hypothèse consolante.

Par contre, j'ai le sentiment que Romée est *trop parfait*. Pourquoi échapperait-il à l'humaine condition ? Et pour le faire homme, il n'est pas nécessaire de lui prêter des fautes ; il suffirait de lui donner des tentations – qu'il a certainement éprouvées, comme Jésus – et dont il a été *certainement troublé*. Il me semble qu'il a dû être troublé et torturé par la tentation de la gloire et par celle de l'amour, que les acclamations du peuple et les supplications de la Comtesse ont dû être pour lui une épreuve dont il n'a triomphé que par la prière sur la pierre ; et que, si nous le savons, ce détail rapprocherait Romée de nous et nous le rendrait plus réel et plus fraternel. Et lorsqu'on l'accuse, il pourrait avoir, au moins devant l'évêque cette attitude : oui, je suis coupable, mais pas comme on le pense – Mais voilà que je me mets à corriger votre pièce.

Sur une question de détail, les Albigeois, je ne voudrais pas qu'on pût vous reprocher d'ignorer que l'histoire est maintenant fixée. Il est naturel que Romée proteste en voyant qu'on emploie la violence d'une croisade armée contre des hérétiques ; mais en représentant les Albigeois comme les représentaient quelques-uns de leurs défenseurs, il commet une erreur sur

laquelle les travaux de Lea, de Douais<sup>67</sup>, etc. ont fait la lumière. En réalité ce n'étaient pas des *purs exaltés* ; mais par leurs monstrueuses doctrines morales et par les habitudes qu'ils encourageaient, ils étaient un véritable danger pour la morale, un peu comme les Skopsy<sup>68</sup> en Russie. Romée n'a pas à savoir tout ça ; mais il me semble qu'il serait plus grand à nos yeux s'il s'indignait de voir massacrer des hommes qui ont pu se tromper et qu'il faudrait éclairer avec bonté ; ou s'en garer simplement s'ils sont dangereux en défendant la société contre leurs doctrines. Il y a des prêcheurs, qu'ils prêchent, qu'ils édifient, qu'ils soient saints, qu'ils soient bons etc.

Voilà les deux seules réserves qui me soient venues à l'esprit à une lecture attentive. Et j'ai beau réfléchir, je n'en trouve pas d'autres. Je me suis laissé gagner à la contagion, et malgré l'effort de réflexion que je faisais pour vous être utile, j'ai perdu pied souvent et je me suis oublié à jouir, à être ému comme un spectateur qui s'abandonne. C'est prenant, par chaque vers sans doute, mais beaucoup plus par l'atmosphère créée par le drame, qui est toute de beauté et d'émotion vibrante. [...] <sup>69</sup>.

<sup>67</sup> Jean Calvet réfère ici à LEA (Henry-Charles), *Histoire de l'Inquisition au Moyen-Âge*, Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1900-1902, trois volumes in-16, traduit de l'américain par Salomon Reinach. Et DOUAIS (Célestin), *Les Albigeois, leurs origines, action de l'Eglise au XII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Didier, 1879, in-8°, XII-615-XXXIX pages ; 2/ Paris, Poussielgue frères, 1880, in-8°, XII-615-XXXIV pages.

<sup>68</sup> Plus précisément les *Skopsy*, secte chrétienne de la Russie tsariste pratiquant la castration et la mastectomie destinées, selon leur croyance, à restituer l'homme et la femme dans leur état primitif d'avant le péché originel. Cette pratique reposait principalement sur une interprétation littérale d'un passage de l'Évangile de Matthieu : « Il y a des eunuques qui le sont dès le sein de leur mère ; il y en a qui le sont devenus par le fait des hommes, et il y en a qui se sont rendus eunuques, à cause du royaume des cieux » (chapitre 19, verset 12).

<sup>69</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre de Jean Calvet à Jean Aicard non datée mais datable de la seconde quinzaine du mois de février 1921.



Jean Aicard ne put – ou ne voulut – retoucher le personnage éponyme : il lui aurait fallu reprendre toute sa pièce alors même qu'elle connaissait un début de réalisation. En revanche, il put satisfaire son ami sur le point particulier des Albigeois :

Mon cher ami,

Nous avons revu à haute voix le drame de Romée ; il est puissamment émouvant. Et j'étais attentif, au passage avec observations de votre lettre. J'ai été plus frappé qu'à la première lecture des rappels d'un passé où tout ne fut pas saint. Mais le présent m'inquiète toujours un peu : assurément, il ne faut pas qu'on voie ses hésitations à la scène ; je suis même sûr qu'il n'en a pas. C'est dans la solitude que lui vient la tentation. Le saint est celui qui est plus tenté que les autres mais reste maître par la volonté et par la grâce. Il me semble que si à un coin, à un détour, un personnage (l'évêque par exemple) admirait le pèlerin et lui disait en face de son admiration, et si le pèlerin lui disait : « vous ne savez pas ce qu'il m'en coûte et que je suis tenté d'être comme tout le monde », cette confidence brève, très brève, suffirait à le rapprocher de nous. Voyez dans la feuille ci-jointe ce que dit de S<sup>t</sup> Alexis un critique qui est excellent, très perspicace.

Pour les Albigeois, vous y êtes : les érudits, s'ils veulent regarder, verrons que vous savez les divers aspects de l'albigéisme. Je trouve votre correction tout à fait nette.

Et maintenant il faut que cette œuvre soit représentée et vive. Un homme qui sentirait le rôle du Pèlerin et aurait assez d'autorité pour le dresser devant le public, soulèverait l'admiration. C'est bien certainement ce que vous avez fait de plus puissant. [...] <sup>70</sup>.

<sup>70</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre de Jean Calvet à Jean Aicard datée du 6 mars 1921.

Dans *Le Pèlerin*, les principaux personnages masculins – le comte, Roland, les podestats et les seigneurs – règnent par la force, ne connaissent que leurs intérêts, piétinent tout ce qui leur est subalterne et sont toujours prêts à trahir la parole donnée ou les traités signés. Face à eux, Romée est effectivement un personnage « trop parfait ». Il porte, certes, en lui des failles et des souffrances, qu'il peut reconnaître et confier dans l'intimité ou dans la confession, mais il les refoule derrière le plus grand rigorisme.

Le message qu'il apporte est essentiellement chrétien. Romée croit en un Dieu unique, celui que révèrent les chrétiens, mais ce Dieu est muet et absent :

« Et Dieu ne me voit pas quand je prie à genoux ;  
« Dieu, dans un Ciel lointain règne, oublieux de nous ;  
« Il permet l'injustice et que Satan nous mène...  
« Pourquoi, Seigneur, laissez-vous seule l'âme humaine ?  
« Pourquoi, Seigneur, pourquoi ? »... J'eus beau crier : Pourquoi,  
Le cri de ma révolte est revenu sur moi  
Comme un sinistre écho qui répond sans répondre...  
Alors, ma foi croula comme un mur qui s'effondre ;  
Et cet écroulement, que je n'ai pas voulu,  
M'a laissé la révolte où je me suis complu,  
Blasphémateur puni, debout sur des ruines...

(Acte I, scène VII)

C'est un Dieu lointain, qui se manifestera plus tard :

Dieu, c'est ce qui n'est pas encore dans ce monde  
Où le crime pullule, où la misère abonde ;  
Dieu, c'est ce qui n'est pas encore et qu'on attend ;  
C'est, aux yeux de mon cœur, l'invisible éclatant...

(Acte II, scène IV)



Romée perçoit l'Église comme une institution humaine, assoiffée de pouvoir et de richesse, et le pape comme un souverain terrestre bien oublieux des préceptes qu'il a pour mission d'enseigner :

Mais l'Église commande à tant de nations  
Qu'elle aurait pu, partout élevée en exemple,  
Puissance unique et sainte, en qui Dieu se contemple,  
Sans jamais recourir aux armes des pervers,  
Lumière de l'amour, conduire l'Univers !  
Mais non : elle est savante aux ruses politiques !  
Le chant de vos orgueils se mêle à vos cantiques.  
Le monde vous séduit. Le pape n'est qu'un roi,  
Et la croix dans ses mains n'est qu'un objet d'effroi.  
De ses actes humains la douceur est absente.  
La charité n'est pas dans sa droite puissante  
Mais la terreur ! et Christ se détournant de lui  
Doit voir avec douleur les chrétiens d'aujourd'hui.

(Acte III, scène v)

En revanche, il implore le Christ comme son seul soutien :

Christ ! entends le sanglot qui m'étouffe en silence !  
Vois de quelle hauteur superbe je m'élance  
Pour retrouver en bas ta sainte humilité !  
Ô toi, le grand Martyr, entre en mon cœur tenté...  
Vois ! j'écrase mon front royal dans la poussière...  
Aide-moi ! soutiens-moi dans ma nuit, ô Lumière !

(Acte II, scène x)

et tente de prêcher à tous un Évangile d'amour et de paix universelle... sauf à l'égard des Sarrasins, païens mais aussi enne-

mis fort nuisibles :

Bons chevaliers, sus aux païens ! Levez la Croix !  
Contre les Sarrazins vous avez tous les droits  
Car chaque jour les voit rapter, sur nos rivages,  
Nos filles, nos enfants, voués aux esclavages.  
Je n'entends sur la mer que désespoirs plaintifs.  
Felouques et rebecs emmènent leurs captifs  
Sur nos bateaux pêcheurs qu'ils traînent en remorque.

(Acte I, scène iv)

Il est vrai, comme l'a remarqué Jean Calvet, que le personnage de Romée, dans son désir extrême de perfection et de sainteté, manifeste une intransigeance qui heurte ses contemporains et nuit parfois au message qu'il veut délivrer. Au fond de lui-même, c'est un misanthrope qui se croit abandonné de tous ; il fuit le monde qui l'a déçu et cherche refuge dans la solitude et l'errance.

Mais il faut bien voir que notre poète, qui n'ignorait pas les progrès rapides en lui de sa maladie, a fait de la légende provençale le prétexte à une œuvre de haute inspiration ayant valeur de testament philosophique et spirituel : il avait donc besoin d'une voix forte et inspirée, d'un personnage droit et assuré dans ses croyances, d'un guide sûr, pour pouvoir réaffirmer, à chaque page de son œuvre, les composantes principales de sa pensée morale et métaphysique.

On ne peut que déplorer que Jean Aicard n'ait pas eu le sur-sis de quelques mois qui lui aurait permis de produire sa pièce sur la scène et d'achever ainsi sa carrière littéraire et philosophique par cette œuvre puissante, qui eût été l'apothéose que méritaient sa pensée et son engagement. À défaut de cet ultime

triomphe public, il m'est agréable de proposer aujourd'hui aux amis de notre écrivain et aux admirateurs de son beau talent le texte du *Pèlerin* où l'« à Dieu » final du roumieu résonne comme un suprême rendez-vous qu'il nous donne dans l'éternité.

## Bibliographie

AUBIN (G.), *Un poète provençal, Jean Aicard*, conférence faite à la Ligue de l'enseignement, le 22 mars 1908, Digne, imprimerie Chaspoul, 1908, in-8°, 20 pages.

BAUDIER (Michel), *Histoire de l'incomparable administration de Romieu grand ministre d'État en Provence, lorsqu'elle était en souveraineté*, Paris, chez Jean Camusat, rue Saint-Jacques, à la Toison d'or, 1635, in-12, 82-2 pages ; privilège du 22 avril 1635 octroyé à Michel Baudier qui le cède à Jean Camusat. Achievé d'imprimer pour la première fois le 8 août 1635.

BOUCHE (Honoré), *La Chorographie ou Description de Provence et l'Histoire chronologique du même pays*, Aix-en-Provence, Charles David imprimeur du roi, 1664, deux volumes in-folio, xxx-938-xv-3-30-36 et 1073-xiv pages, planches, cartes.

BUSQUET (Raoul), *Études sur l'ancienne Provence. Institutions et points d'histoire*, Marseille, Institut historique de Provence, collection « Bibliothèque de l'Institut historique de Provence » n° 9, 1930, in-8°, 340 pages, tableaux. Voir le chapitre V, « La légende de Romée de Villeneuve », pages 28-39 ; discours de réception à l'académie de Marseille, 1925.

Dante Alighieri, *Comento di Christophoro Landino Fiorentino sopra la Comedia di Danthe Alighieri poeta fiorentino*,

Firenze, Niccolò di Lorenzo, 1481, in-2, 757 pages. — *La Divine Comédie de Dante Alghieri*, Paris, librairie de Charles Gosselin, 1840, 398 pages ; traduction nouvelle en prose, accompagnée de notes, par Pier-Angelo Fiorentino ; cet ouvrage ayant connu de nombreuses éditions, j'ai consulté celle de Paris, librairie Hachette et Cie, collection « Chefs-d'œuvre des littératures anciennes », 1908, in-16, cvii-474 pages.

DU CANGE (Charles du Fresne, sieur), *Glossarium mediae et infimae latinitatis conditum a C. Du Fresne, domino Du Cange, auctum a monachis ordinis sancti Benedicti [DD. Toustain, Le Pelletier, Dantine et Carpentier] ; cum supplementis integris D. P. Carpenterii, Adelungii, aliorum suisque digessit G. A. Louis Henschel*, editio nova aucta pluribus verbis aliorum scriptorum a Léopold Favre, Niort, Léopold Favre, 1883-1887, in-4°, dix volumes.

DUPLEIX (Scipion), *Histoire générale de France avec l'état de l'Église et de l'Empire*, Paris, Claude Sonnius, 1621-1628, trois volumes in-folio. J'ai consulté la 2/ Paris, Claude Sonnius, 1629, in-folio.

GAUFRIDI (Jean-François de), *Histoire de Provence*, Paris, Charles Osmont, 1723, deux volumes in-folio, 3-861-64 pages.

GODEFROY (Frédéric), *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Friedrich Vieweg, 1881-1902, dix volumes.

HATZFELD (Adolphe) et DARMESTETER (Arsène), *Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours, précédé d'un traité de la formation de la langue*, Paris, Charles Delagrave, sd [1926], in-4°, deux volumes xxviii-2272 pages ; avec le concours de M. Antoine Thomas.

HUGUET (Edmond), *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, Paris, E. Champion, 1925-1967, in-4°, sept volumes.

LE LOYER (Pierre), *Discours et histoires des spectres, visions et apparitions des esprits, anges, démons et âmes, se montrant visibles aux hommes, divisés en huit livres*, Paris, Nicolas Buon, 1605, in-4°, 26-976-39 pages.

LORÉDAN (Jean), *Jean Aicard*, Paris, 1904, 4 pages. Simple feuille double pliée en deux.

MISTRAL (Frédéric), *Lou Tresor dóu Felibrige ou Dictionnaire provençal-français embrassant les divers dialectes de la langue d'oc moderne*, Aix-en-Provence, veuve Remondet-Aubin libraire-éditeur, sd [1878-1886], deux volumes in-folio ; volume I, A-F, viii-1196 pages ; volume II, G-Z, iv-1166 pages.

NOSTREDAME (César de), *L'Histoire et Chronique de Provence de César de Nostradamus gentilhomme provençal où passent de temps en temps et en bel ordre les anciens poètes, personnages et familles illustres qui ont fleuri depuis VC ans*, Lyon, Simon Rigaud, 1614, in-folio, 1092-65 pages, portrait, illustrations.

PITTON (Jean-Scholastique), *Histoire de la ville d'Aix, capitale de la Provence, contenant tout ce qui s'y est passé... depuis sa fondation jusques en l'année mil six cent soixante-cinq*, Aix, imprimerie de Charles David, 1666, in-folio, pièces liminaires, 684 pages et la table, plan.

RUFFI (Antoine de), *Histoire des comtes de Provence, enrichie de plusieurs de leurs portraits, de leurs sceaux [...]*, Aix, imprimerie de Jean Roize, 1655, in-folio, xx-412 pages, figures, portraits.

VILLANI (Giovanni), *Istorie Fiorentine*, Milan, Nicolò Bettoni et comp., « Biblioteca enciclopedica italiana » volume XXIX, 1834, in-8°, xx-575 pages.

**Jean AICARD**

**LE PÈLERIN**

**Légende de Provence  
en quatre actes et en vers**

## PERSONNAGES

LE PÈLERIN, Romée

LE COMTE DE PROVENCE, Ramon

L'ÉVÊQUE

ROLAND, troubadour — FOLQUET<sup>1</sup>, troubadour

BARRAL<sup>2</sup>, podestat<sup>3</sup> d'Arles<sup>4</sup> et d'Avignon

SOREZINA<sup>5</sup>, podestat de Marseille

UN ENVOYÉ DES PAYSANS

LE PORTIER

UN ÉCUYER

UN SEIGNEUR — 2<sup>e</sup> SEIGNEUR — 3<sup>e</sup> SEIGNEUR

UN COURRIER

UN BOURGEOIS — 2<sup>e</sup> BOURGEOIS

UN PAYSAN

UN OUVRIER maçon et ses aides

---

<sup>1</sup> Folquet (1155-1231) – dit « de Marseille » ou « de Toulouse » – fut d'abord marchand, puis troubadour. Une passion déçue pour Eudoxie de Montpellier lui inspira l'idée de se retirer du monde. Devenu moine cistercien, il exerça la charge d'abbé du Thoronet (Var). En 1205, il fut sacré évêque de Toulouse.

<sup>2</sup> Barral (1217-1270), nommé sénéchal du comtat Venaissin en 1236 par le comte de Toulouse dont il épousa la nièce Sibylle d'Anduze, reçut, en 1240, la seigneurie des Baux. En 1249, le nouveau comte de Provence, Charles d'Anjou, voulant annexer les cités libres de Marseille, Arles et Avignon, Barral prit d'abord la défense d'Arles, qui le nomma podestat. Puis, désireux de revenir dans les bonnes grâces du comte, il persuada la ville de rejoindre la Provence, ce qui eut lieu en 1251.

<sup>3</sup> Les villes libres s'organisaient en républiques et élisaient un « podestat », ou premier magistrat.

<sup>4</sup> Dans cette pièce, l'auteur utilise deux orthographes pour la ville d'Arles : il écrit « Arle » quand il compte le nom pour une seule syllabe, et « Arles » quand il souhaite deux syllabes.

<sup>5</sup> Spinus de Sorezina.

LA COMTESSE DE PROVENCE, Garsende<sup>6</sup>

ALICE, fille du comte de Provence

UNE FOULE POPULAIRE

\*

*En Provence, vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, devant un des châteaux du comte régnant.*

*Un fond de jardin, devant le château qu'on ne voit pas. Le chemin par où l'on y va s'ouvre et serpente entre deux hauts rochers<sup>7</sup>. L'entrée en est défendue par une palissade dans laquelle s'ouvre une porte épaisse, cloutée, supportée par deux madriers énormes. Du sommet de l'un d'eux pend la corde d'une cloche.*

*Sur le rocher de droite se dresse la ruine d'un rempart, noircie par l'incendie.*

*Au pied du rocher est une petite chapelle rustique, surmontée elle aussi d'une cloche. On apprendra qu'au fond de la chapelle s'ouvre une grotte naturelle qui fut l'habitation de l'ermite.*

*Un banc de pierre<sup>8</sup>.*

---

<sup>6</sup> Personnage inventé. Dans la réalité, Garsende de Sabran (ca1180-ca1242), comtesse de Provence et *trobairitz*, fut la mère de Raimond Bérenger IV de Provence et celui-ci épousa Béatrice de Savoie.

<sup>7</sup> Il s'agit là de la description exacte des ruines de l'ancien castel de Solliès-Ville, telles qu'elles apparaissent sur la scène du théâtre de plein air de la Montjoie.

<sup>8</sup> Toute la pièce se déroule dans le même décor.

## ACTE I

### SCÈNE PREMIÈRE.

#### La comtesse Garsende, le poète Roland.

LA COMTESSE, *lisant ses vers*

« Qui donc échappe au dieu d'amour ? personne !  
 « C'est un archer fatal comme la mort ;  
 « Pas un humain que l'archer ne rançonne :  
 « L'arc se détend, la flèche prend essor ;  
 « On aime, on saigne, et c'est la Loi du sort.  
 « J'échappe au roi, craignant qu'il me semonde <sup>9</sup> ;  
 « Amour m'atteint, quand même j'y mécrois.  
 « Crains plus que tout sa vengeance iraconde <sup>10</sup> :  
 « Amour est roi par-dessus tous les rois. »

ROLAND

Le poète jaloux des beaux vers qu'il écoute,  
 Ma comtesse, à la fois vous admire et redoute,  
 Souffrant deux fois, d'aimer sa dame et son rival :  
 Même dans l'art des vers je vous suis un vassal.

LA COMTESSE, *poursuivant sa lecture*

« Les puissants rois que le faste environne  
 « Avec orgueil portent couronne d'or :

---

<sup>9</sup> Du verbe de l'ancien français *semondre*, « inviter, convier ».

<sup>10</sup> *Iraconde* : du latin *iracundus*, adjectif de l'ancien français, « plein d'ire, hors de soi ».



« Lorsque l'amour nous offre sa couronne,  
 « Étant de fleurs elle est plus belle encor.  
 « Les biens du cœur sont-ils le vrai trésor ?  
 « Point ne verrez d'amant qui ne réponde,  
 « Prêt à jurer sur le Livre et la Croix :  
 « "Le prince amour est seul maître du monde,  
 « Amour est roi par-dessus tous les rois."

« Prince, ton règne en gloire surabonde ;  
 « Il faut pourtant que ton cœur se morfonde  
 « Si mon cœur libre est rebelle à ton choix.  
 « Attends qu'au tien mon désir corresponde :  
 « Amour est roi par-dessus tous les rois. »

ROLAND

Allons au bois là-bas, dans les fleurs, sur la mousse,  
 Sous le chêne dont l'ombre est lumineuse et douce ;  
 Vos vers m'ont enhardi... je les entendrai mieux,  
 Votre main dans la mienne et vos yeux dans mes yeux.

LA COMTESSE, *se levant*

Ce discours est de ceux que je ne puis entendre ;  
 Un loyal chevalier parle un langage tendre  
 Sans que même un seul mot, déparant ses discours,  
 Permette aux moins discrets de blâmer ses amours.  
 Nulle faveur de moi n'excuse votre audace.  
 C'est à mes pieds, vassal, qu'est votre juste place,  
 Restez-y ; votre amour reçoit assez beau prix  
 Étant par votre dame accepté sans mépris.  
 Songez qu'un mot léger peut paraître un outrage  
 Au comte mon mari, si prompt à prendre ombrage ;  
 Et je sais par ailleurs que, depuis quelque temps,

Certains de vos propos font bien des mécontents :  
 Vous tournez au bouffon de cour !

ROLAND

C'est pour qu'on rie,  
 Madame, et prenne un jour comme plaisanterie  
 Une réplique folle échappée à l'amant.

LA COMTESSE

Vous n'auriez pas besoin de ruse, justement,  
 Si l'amant demeurait humble, comme il doit l'être.  
 Ce qu'on n'est pas, pourquoi jouer à le paraître ?  
 Croyez-moi, ne soyez qu'un serviteur soumis,  
 Et ne vous complaisez qu'à des propos permis.

ROLAND

Que vous êtes hautaine et sévère, madame !

LA COMTESSE

Non, Roland, j'ai pour vous amour d'esprit et d'âme,  
 Mais je ne permets pas que par de vils propos  
 Le vôtre me rabaisse et trouble mon repos.

ROLAND

Le gentil chien d'Yseult avait faveur plus grande !  
 Mais le son de la voix chère qui me gourmande  
 Change en un doux plaisir pour moi le châtiment  
 D'être un trop amoureux et trop sincère amant.

LA COMTESSE

Allons, beau troubadour, venez ; on vous pardonne,  
 Quoique ce soit danger de se montrer si bonne ;  
 L'amour sait abuser des plus chastes pardons,

Il croit bientôt permis ce que nous défendons  
Et mon mari, dont la bonté n'est pas faiblesse,  
Prenez garde !... est parfois terrible à qui le blesse !

*Ils sortent. La place reste vide un instant. Le pèlerin entre ; il est vêtu d'une robe de bure déchirée et poudreuse, ceint d'une corde ; il aide de son bâton sa marche fatiguée.*

*Il examine les lieux, aperçoit la cloche et sonne. Rien ne répond, il renouvelle par trois fois son appel. Un portier paraît enfin.*

## SCÈNE II. Le pèlerin, le portier.

LE PÈLERIN

Si j'en crois ce rempart croulant et tout noirci,  
La guerre incendiaire a passé par ici ?

*Il regarde par les joints de la palissade.*

Le château dont là-bas j'entrevois la façade  
Est vraiment mal gardé par cette palissade.

LE PORTIER

Sous prétexte qu'on va voir le pape romain,  
On dit « Je suis roumieu » ; puis, le bâton en main,  
Les coquilles au col, une corde en ceinture,  
Pour vivre de rapine, on erre à l'aventure.  
Je les crains, ces roumieux, tous ces errants sournois,  
Souvent plus dangereux que les Sarrazinois <sup>11</sup>

<sup>11</sup> Du bas-latin *Sarraceni*, le terme « Sarrazins » [orthographe actuelle] désigne les musulmans qui ravageaient les côtes médi-

Dont ce château naguère a souffert les outrages.  
Contre de francs guerriers nous avons nos courages,  
Mais on est moins armé contre les espions.  
Tu parais de ces gens dont nous nous défions.  
J'ai pour devoir de nous garder de leur approche.  
Suis ta route !

LE PÈLERIN

Et pourquoi mit-on là cette cloche,  
Serviteur insolent, si ce n'est pour qu'enfin  
On ouvre à l'inconnu qui souffre de la faim ?

LE PORTIER

Sait-on jamais à qui, de la gent vagabonde,  
On doit ouvrir ? il est tant de coquins au monde !  
Je suis un pauvre aussi, moi, portier de céans ;  
J'ouvre à nos seigneurs, non aux moines fainéants.

LE PÈLERIN

Ouvre surtout au pauvre, étant pauvre toi-même,  
Manant ; et si tu veux que l'homme riche t'aime,  
Sois doux à tes pareils d'abord : les miséreux  
Ne méritent amour que s'ils s'aiment entre eux.

LE PORTIER

Ton langage est bien haut, pour un homme à besace.

LE PÈLERIN

Noble ou vilain, tout homme est d'assez bonne race  
S'il parle, comme moi, le langage de Dieu.

terraneennes au Moyen-Âge. Jean Aicard emploie l'orthographe « Sarrazins », habituelle à son époque, et que j'ai conservée.

LE PORTIER

Allons, fais ton chemin, rustre sans feu ni lieu,  
Ou parle de moins haut ; il en est temps encore.  
Notre pitié répond quand le malheur implore,  
Mais non lorsque l'orgueil réclame, en menaçant.

LE PÈLERIN

Quel maître sers-tu donc !

LE PORTIER

Sache qu'il est puissant.

C'est tout.

LE PÈLERIN

Sur les valets s'il faut juger le maître,  
Le tien a le cœur dur.

LE PORTIER

Il est, comme on doit être :  
Rude aux suspects, mais doux aux bons chrétiens.

LE PÈLERIN

Eh bien,

Va dire à ton seigneur qu'un romée, un chrétien,  
Lui demande l'abri d'un soir, et qu'en échange,  
— Car il faut, lorsqu'on peut, gagner le pain qu'on  
[ mange —

J'ai pour lui, dans mon cœur, un utile conseil.

LE PORTIER, *éclatant de rire*

Je n'ai vu, de ma vie entière, un fou pareil.  
Mon maître ?... je connais sa réponse d'avance.

LE PÈLERIN

Ton maître, c'est Ramon, le comte de Provence.

LE PORTIER, *étonné*

Et pourquoi feignais-tu de ne le point savoir ?

LE PÈLERIN

Pour te juger. — Allons, marche, fais ton devoir.  
Malheur à qui devant le devoir se dérobe.  
Va ; dis-lui que parfois, sous une immonde robe,  
Un moine mendiant porte un avis du Ciel.  
Le mien, qu'il doit entendre, est confidentiel.  
J'ai vu, sur l'horizon, des nuages sinistres...  
Et, s'il est en conseil avec ses grands ministres,  
Dis-lui de les quitter, pour entendre un roumieu  
Dont la soif et la faim le somment, devant Dieu !

*Le portier sonne un nombre de coups rythmés.  
Un écuyer paraît.*

**SCÈNE III.**

**Les mêmes, un écuyer.**

LE PORTIER, *au pèlerin*

Demande à celui-ci de parler à mon maître  
Devant qui je ne puis à toute heure paraître.

L'ÉCUYER, *après avoir examiné  
le pèlerin, avec mépris*

C'est encore un roumieu !... que veux-tu, vagabond ?

LE PÈLERIN

L'hospitalité. — Puis au nom du Dieu très bon,  
En échange de la charité — qui m'est due, —  
La voix du pèlerin — qui veut être entendue —  
Promet à ton seigneur un salutaire avis.

L'ÉCUYER, *riant*

Trois princes, qu'en treize ans j'ai tour à tour servis,  
M'ont souvent dit, tous trois : « L'impertinence est grande  
« D'apporter un avis que nul ne vous demande ! »  
... Tu vas à Rome ?

LE PÈLERIN

Oui.

L'ÉCUYER

Eh bien, fais ton chemin.

LE PÈLERIN

Le conseil a du bon, je le suivrai, — demain.

L'ÉCUYER, *gravement*

Si ton hautain langage est d'un saint... ou d'un traître...  
Mon maître est homme à bien juger. Attends mon maître.  
Il va passer ici... mais sois silencieux  
Jusqu'à ce que ta robe ait attiré ses yeux.

*Le pèlerin demeure immobile dans une attitude de fatigue, appuyé sur son haut bâton. Le comte et la comtesse Garsende arrivent suivis de plusieurs dignitaires parmi lesquels se trouve un évêque. Le poète Roland est entré avec ces personnages. Le portier disparaît, l'écuyer demeure.*

SCÈNE IV.

**Le comte Ramon, la comtesse, un évêque,  
le poète Roland, divers seigneurs, l'écuyer.**

LE COMTE

Trois états libres, contre nous de connivence,  
Menacent l'avenir des comtes de Provence.  
Marseille, Arle, Avignon, sont un même ennemi.  
La Provence ne doit faire qu'un peuple uni,  
Un État grand, par la force et par l'équilibre.  
Chaque cité devient plus faible d'être libre,  
Sans voir tout le péril des fausses libertés.  
C'est en vain qu'aujourd'hui je vous ai consultés :  
Soit. Vous m'apporterez, sous trois jours, vos  
[ répliques.

LE PÈLERIN, *toujours immobile*

Un bon roi doit aimer les justes républiques.

LE COMTE, *l'apercevant tout à coup ;  
avec colère*

Tu dis ?

LE PÈLERIN, *voyant la comtesse Garsende  
s'approcher de lui*

Dois-je parler devant tous ?

LE COMTE, *calmé*

Oui, roumieu ;  
Peut parler hautement qui vient de la part de Dieu.

LE PÈLERIN

J'ai faim ; tu m'offriras le repas nécessaire,  
Quand je t'aurai parlé, prince, en ami sincère.

*Un silence.*

Il faut te défier surtout de tes pareils ;

*Mouvement général.*

Et que la voix du peuple entre dans tes conseils.  
L'ambition et l'avarice et la luxure  
Forment autour d'un trône une garde peu sûre.  
Le peuple, sous tes pieds chaussés de fin velours,  
Trouve tes pas pesants et tes impôts trop lourds.  
Les Tuchins<sup>12</sup> vont venir contre toi.

*Mouvement général.*

Grands du monde,

Il faut qu'aux écrasés votre pitié réponde...  
Sinon... sinon sachez qu'aux détours des chemins,  
Invective à la lèvre et poignard dans les mains,  
La rage aux yeux de loup, la haine au cœur de louve  
Vous frapperont, par des moyens que Dieu réproouve !  
Les crimes puniront le crime ; et, tour à tour,  
L'un de l'autre vainqueur, retarderont l'amour.

LE COMTE, *étonné mais resté calme*

Ça, d'où viens-tu ?

LE PÈLERIN

Du siècle.

LE COMTE

Ah !... Et tu vas à Rome ?

---

<sup>12</sup> La révolte des Tuchins – également nommée « tuchinat » – survint, en réalité, au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle : elle agita, en effet, le Languedoc, de 1381 à 1384. Ces Tuchins étaient des paysans ou artisans pauvres qui s'étaient armés pour refuser les impositions.

LE PÈLERIN

Je vais à Dieu, je suis las des hontes de l'homme.  
Je fuis surtout les Grands, je les ai trop connus.  
Je reprendrai, bâton en main et les pieds nus,  
Mon dur chemin vers Dieu, le seul bon, le seul juste,  
Quand j'aurai raffermi mon corps las mais robuste  
En mangeant et buvant à ma faim, en ce lieu.  
Ma supplique hautaine est un ordre de Dieu.

LA COMTESSE, *à Roland*

Cet homme, en quelque lieu qu'il aille et d'où qu'il vienne,  
Est beau. Nulle hauteur n'abaissera la sienne.

*Au comte.*

N'êtes-vous pas conquis ?

LE COMTE

Je ne suis qu'étonné.

LA COMTESSE

On dirait le malheur fait homme, et couronné.

LE COMTE, *à l'écuyer*

Du pain, du vin.

LE PÈLERIN

Un fruit, s'il se peut.

LE COMTE

Qu'on le serve.

*On le sert. Il mange posément,  
assis sur le banc de pierre.*



1<sup>er</sup> SEIGNEUR, *à son voisin*

Qu'en pensez-vous, Gontran ?

2<sup>e</sup> SEIGNEUR

Je ne sais, je l'observe.

LE 1<sup>er</sup> SEIGNEUR, *au comte*

Peut-être un espion des Tuchins ?

UN 3<sup>e</sup> SEIGNEUR, *haussant les épaules*

Les Tuchins ?

1<sup>er</sup> SEIGNEUR

Ces bandits sont campés au fond des bois prochains ;  
Ils ont des partisans même parmi les prêtres.

LE 2<sup>e</sup> SEIGNEUR

Les Sarrazins sont moins à craindre que ces traîtres.

LE 3<sup>e</sup> SEIGNEUR

Que veulent-ils ?

LE COMTE

Eux-mêmes ils ne le savent pas.  
Jouir sans besogner ; et, lassés d'être en bas,  
Assiéger les hauteurs où ces êtres de proie  
Disent que nous vivons repus, toujours en joie.

L'ÉVÊQUE

Les Titans de la Grèce assaillirent les dieux.

LA COMTESSE, *intervenant*

Cet homme est fier et bon. Ainsi jugent mes yeux.

LE COMTE

Chère épouse, les doux poètes — dont vous êtes —  
Croient trop vite réels leurs songes de poètes.  
Qu'en pense votre beau troubadour favori ?  
Qu'en penses-tu, Roland ?

ROLAND, *riant*

Si j'étais un mari,  
Monseigneur, je craindrais la beauté de cet homme.  
Mais... exigez d'abord que l'inconnu se nomme.

LE COMTE, *riant*

Un bon fou peut donner une utile leçon.

LA COMTESSE, *bas à Roland*

Prends garde d'éveiller un injuste soupçon,  
Bouffon !

ROLAND

Jamais gaîté n'éveilla méfiance.

LE COMTE, *au pèlerin*

Eh bien, roumieu, je t'ai prouvé ma patience.  
Maintenant, dis ton nom.

LE PÈLERIN, *se levant*

Il n'est plus qu'à Dieu seul.  
J'ai passé ; je suis mort, ma bure est un linceul.

LE COMTE

Tu me sembles mieux fait pour la lance et le heaume.  
Mais il faut respecter le secret d'un fantôme.  
Cependant, si la faim ne trouble plus ta chair,

Redis-nous ta pensée en langage plus clair  
Car ta parole était obscure autant que haute...  
J'écoute.

LE PÈLERIN

Sois d'abord remercié, mon hôte.  
Le pain, soutien du corps, ranime mes esprits...

*Un bref silence.*

Voici ce que des gens *qui savent* m'ont appris :  
Tu courberas sous ta puissance — ou tu l'espères —  
Marseille, Arle, Avignon, républiques prospères.  
Tu veux, en conquérant, les voir à tes genoux ?  
Elles résisteront.

LE COMTE

Elles seront à nous.  
J'imposerai mes lois à leur esprit rebelle ;  
Plus dure est la besogne et plus la gloire est belle.

LE PÈLERIN

La besogne est au peuple et la gloire est aux rois.  
Ce n'est jamais César qui saigne sur la croix.  
Le peuple souffre avec terreur vos mercenaires  
Pour qui vol et viol sont méfaits ordinaires.  
Vos reîtres sont aussi brutaux que dissolus ;  
Où passent leurs chevaux le blé ne pousse plus  
Et le pampre écrasé pleure sa rouge sève.  
Ce qu'il n'a pas détruit, le cavalier l'enlève.  
La première de vos victimes, chefs rivaux,  
C'est le rustre, qui perd le fruit des longs travaux ;  
C'est le bon paysan nourricier ; le pauvre homme.  
Oh ! celui-là, jamais la gloire ne le nomme :

C'est l'oublié, le plus obscur des inconnus,  
Lui qui, peinant pour vous, sans repos, les pieds nus,  
Le froid dans les os ou la sueur sur la face,  
L'été comme l'hiver et quelque temps qu'il fasse,  
Aidant l'effort des bœufs sous le joug accouplés,  
Vous creuse le sillon d'où jaillit l'or des blés.  
Il subit votre gloire, il la maudit dans l'ombre.  
C'est lui pourtant le fort, c'est lui le tout, le nombre !  
Et qu'allez-vous demain lui demander encor,  
Durs conquérants ? de l'or toujours, toujours de l'or.  
Eh bien, à votre appel guerrier, je vous annonce  
Que la révolte en feu donnera sa réponse !...  
J'ai dit.

LE COMTE, *froidement se tournant  
vers ses conseillers*

Nous disputions là-dessus, ce matin  
En conseil. Le conseil est encore incertain  
Sur les moyens de faire avorter ces révoltes.

LE PÈLERIN

D'abord, sire, laissez au peuple ses récoltes.  
Il a préparé l'aire et les pressoirs sont prêts.  
Si vous lésiez par trop ses justes intérêts,  
C'est vous que ses chevaux fouleraient sur les aires  
Et c'est vous que broieraient les pressoirs populaires.  
L'ambition vous trompe ; il est de faux exploits.  
Marseille en liberté vit sous de sages lois.  
Arle, Avignon, se sont donné des lois pareilles.  
N'attaquez pas ces trois cités, ruches d'abeilles  
Courageuses. L'honneur est à qui se défend.  
Nul agresseur ne peut rester un triomphant.

Il doit s'attendre à des revanches légitimes  
 Et, des crimes toujours voulant venger des crimes,  
 La chaîne des fureurs forme un cercle sans fin.  
 Ô puissants ! c'est d'amour que les peuples ont faim.  
 Si vous voulez durer, vous serez débonnaires.  
 Donc, s'il faut du carnage à vos durs mercenaires,  
 Que ne les menez-vous contre les Sarrazins !  
 Mais laissez vivre en paix vos généreux voisins,  
 Arlésiens, Marseillais, qui sont de votre race ;  
 Et s'il vous plaît vêtir dès demain la cuirasse,  
 Bons chevaliers, sus aux païens ! Levez la Croix !  
 Contre les Sarrazins vous avez tous les droits  
 Car chaque jour les voit rapter, sur nos rivages,  
 Nos filles, nos enfants, voués aux esclavages.  
 Je n'entends sur la mer que désespoirs plaintifs.  
 Felouques et rebecs emmènent leurs captifs  
 Sur nos bateaux pêcheurs qu'ils traînent en remorque  
 À Palma, sire ! et pour prendre aux païens Maiorque,  
 Demandez alliance aux libres Marseillais !

*Mouvement d'assentiment général.*

LE COMTE

Oui ; mais de l'or ?

LE PÈLERIN

De l'or ? fouillez bien vos palais !  
 De l'or ? un geste, un mot résoudront ce problème :  
 Donnez votre or à vous, oui, tous, comte, et toi-même.  
 Et quand je dis votre or, ducs, comtes et marquis,  
 Je n'entends pas qu'il fût toujours des mieux acquis.  
 Vous avez trop souvent écrasé sans vergogne  
 Sous de trop lourds impôts la plèbe qui besogne.

Livrez cet or, et pour décupler le trésor,  
 Vos femmes ont des bijoux d'or, des colliers d'or,  
 Des diamants — Les juifs attendent cette aubaine.  
 Rien qui dure ne peut se fonder sur la haine.  
 Ne versez que votre or à vous ; et, plus puissants,  
 Vous règnerez sur des peuples reconnaissants.  
 Je jure que la guerre intestine est la pire.

1<sup>er</sup> SEIGNEUR, *au comte*

Eh bien, qu'en pensez-vous ?

LE COMTE

Dieu peut-être l'inspire...

Dame Garsende, et vous, qu'est-ce que vous pensez ?

*Elle détache son collier et le dépose  
 entre les mains de l'évêque.*

LA COMTESSE

Le peuple refera nos trésors dépensés.

1<sup>er</sup> SEIGNEUR

Que ce passant nous trouble à ce point, c'est étrange !

LA COMTESSE, *à Roland*

En vérité, cet homme est beau comme un archange.

ROLAND, *ironique*

Il en est de déchu.

LA COMTESSE

Ils ne sont pas moins beaux.

SCÈNE V.

Les mêmes, un envoyé des paysans, un serviteur.

LE SERVITEUR, *entrant*

Seigneur, un homme est là, tout vêtu de lambeaux,  
L'air farouche et qui veut ne parler qu'à vous-même.

*L'envoyé entre violemment et s'arrête,  
promenant à la ronde des regards farouches.*

LE COMTE

Que veux-tu, vagabond ?

L'HOMME

Notre Conseil suprême  
Veut que vous, qui tondez de trop près vos troupeaux,  
Mauvais bergers, vous nous exonériez d'impôts,  
Nous paysans, surtout des charges de la guerre,  
Pour cinq ans.

LE COMTE

Ce Conseil, dont il ne nous chaut guère,  
De quel nom le nommer ? réponds-moi, rustre vil !  
Qui l'a pu réunir ? En quel nom parle-t-il ?

1<sup>er</sup> SEIGNEUR, *ironique*

C'est le conseil Tuchin ?

L'HOMME

Ce nom n'est pas le nôtre ;  
C'est un nom méprisé ; nous en prenons un autre.

LE COMTE

Quel est-il ?

L'HOMME

Les Moutons...

*On rit.*

... lassés d'être tondu ;  
Et nos trop justes vœux doivent être entendus.

LE COMTE

À ce Conseil, de la part de qui tu nous sommes,  
Va dire que nous tous, en libres gentilshommes,  
Avant d'avoir connu ta jactance et tes vœux,  
Nous avons résolu d'agir comme tu veux ;  
Mais nous changeons d'avis devant tant d'insolences !  
Nous marcherons sur vous avec nos bonnes lances,  
Quand vous voudrez.

LE PÈLERIN

Puissants du monde, ayez pitié !

LE COMTE, *désignant l'homme*

Non ! qu'il ne parte pas sans être châtié !

*Le pèlerin se jette au-devant de l'homme  
pour le protéger.*

LE PÈLERIN

Qu'il parte libre. C'est votre honneur qui l'exige.  
Dieu, qui pour vous sauver vous demande un prodige,  
L'attend de vous, pour vous ; et c'est d'ouvrir les yeux.

*Désignant l'homme.*

Voyez surtout les maux de ces audacieux ;  
Répondez sans fureur aux fureurs que Dieu blâme.  
Au-dessus d'un orgueil humain haussez votre âme.

Le cri des miséreux ne peut vous outrager :  
Je vins tantôt moi-même, avant leur messenger,  
Dénoncer à l'amour les motifs de leur haine...  
Chrétiens, soyez cléments à la misère humaine !

*Le pèlerin se tourne brusquement vers l'homme,  
écarte du geste les valets qui l'entourent et protège  
sa brusque sortie, à l'étonnement de tous.*

**SCÈNE VI.**  
**Les mêmes, moins l'envoyé des paysans.**

LE COMTE

Rattrapez-le.

*Deux valets se précipitent au dehors  
et reviennent aussitôt.*

L'ÉCUYER

Trop tard !

1<sup>er</sup> SEIGNEUR, *avec éclat, désignant le pèlerin*

Le vrai traître est ici.

LE COMTE, *au pèlerin*

Si c'était vrai !... n'attends ni pitié ni merci.

1<sup>er</sup> SEIGNEUR, *désignant le pèlerin*

N'en doutons pas, c'est un envoyé de ces traîtres  
Qui savent le parler menteur des mauvais prêtres.

Tous

À mort !

LE COMTE

Arrêtez-le.

*Les épées tirées entourent le pèlerin.*

LE PÈLERIN, *étendant les mains avec tranquillité*

Les mains, l'épée à bas !

*Toutes les épées s'abaissent.*

Je suis un désarmé qu'on n'épouvante pas.

LE COMTE, *avec stupeur*

Quelle est donc la vertu qui, mêlée à ton verbe,  
A courbé nos fureurs sous ton calme superbe ?  
Quand j'ai levé sur toi mon épée, ô roumieu,  
Ce fer s'est fait pesant comme un refus de Dieu.

LE PÈLERIN

La mort n'impose plus lorsqu'on est mort au monde...  
Mais s'il faut que de ma droiture Dieu réponde,

*Désignant l'évêque.*

L'évêque ici présent, qui me confesserait,  
Serait garant pour moi, sans livrer mon secret.  
Et puis, je reprendrai ma route solitaire  
Vers Celui dont l'amour n'est qu'infini mystère.

*Il se tait, il demeure inattentif  
à ce qui se dit autour de lui.*

LE COMTE, *à l'évêque*

Si cet homme est un saint, vous le reconnaîtrez,  
Et dès lors ses conseils nous deviendraient sacrés.

LA COMTESSE

Et vous le garderiez près de votre personne.

LE 1<sup>er</sup> SEIGNEUR

C'est un sorcier.

ROLAND, *à la comtesse*

D'amour ; n'est-ce pas ?

LE 1<sup>er</sup> SEIGNEUR, *remettant son épée au fourreau*

Je soupçonne

Qu'un sortilège a pu, seul, abaisser mon bras.

LE COMTE, *à l'évêque, en se retirant*

Qu'il se confesse à vous.

*Il s'éloigne avec sa suite.*

LA COMTESSE, *le suivant*

Il ne partira pas !

*L'évêque et le pèlerin restent seuls.*

### SCÈNE VII.

#### Le pèlerin, l'évêque.

L'ÉVÊQUE

Qui que tu sois et digne ou d'éloge ou de blâme,  
Je t'écoute, mon fils. Dévoile-moi ton âme...  
... À genoux...

*Le pèlerin obéit.*

Bien. Et fais le signe de la croix.

*Le pèlerin obéit tête haute.*

J'ai vu l'humilité sous la pourpre des rois ;  
Je n'avais jamais vu tant d'orgueil sous la bure...  
Il me faut, tu le sais, ta contrition pure :  
Parle pour Dieu, partout invisible et présent.

LE PÈLERIN

Je me confesse à Dieu, le Père tout-puissant.

*Un silence coupé par des murmures de prière.*

C'est ma faute, ma faute et ma très grande faute.

*Même silence.*

J'ai tenu dans le siècle une place très haute.

L'ÉVÊQUE

Ramène ta pensée à plus d'humilité.

LE PÈLERIN

Le diadème laisse, au front qui l'a porté,  
Un mordant souvenir qui l'encercle et le marque :  
Mon cœur de mendiant est encor d'un monarque  
Et mon humilité vient d'avoir été roi.

L'ÉVÊQUE, *étonné*

Qui donc es-tu ?

LE PÈLERIN

Penchez votre oreille vers moi.

*Il lui parle tout bas.*

Gardez mon nom secret... Si votre oreille est dure,  
Ouvrez les yeux. Voici ma preuve unique et sûre.

*Il ouvre le crucifix de bois qui pend sur sa poitrine*



*et le présente tout ouvert à l'évêque qui aussitôt se lève en donnant tous les signes d'un profond respect.*

L'ÉVÊQUE

Oh !... Monseigneur !

LE PÈLERIN

Ce vain titre n'est plus le mien ;  
Ne parlez donc qu'en prêtre au suppliant chrétien.

L'ÉVÊQUE

Soit. Dieu vous entendra.

*Se rasseyant.*

Son ministre t'écoute.

LE PÈLERIN

Mon père, hier encor mon âme fut absoute  
De mes péchés.

L'ÉVÊQUE

De tous ?... que sera donc celui  
Dont vous demanderez d'être absous aujourd'hui ?

LE PÈLERIN, *d'une voix grave et ferme*

L'injustice de Dieu me révolte à toute heure.

L'ÉVÊQUE, *d'une voix profonde*

Blasphème !

LE PÈLERIN

Moi qui fus bon au pauvre qui pleure,  
À tout mon peuple, et bon même à des insoumis,  
Sévère aux Grands, terrible aux païens ennemis,  
Eh bien, je n'ai connu, moi le plus doux des maîtres,

Que des ingrats, que des pervers, des amis traîtres.  
Mes enfants m'ont déçu ; leur mère m'a trahi ;  
Quand j'étais tout amour, je ne fus que haï,  
Et malgré moi j'ai dit : « Il n'est d'âme que fausse !  
« Le vœu du mal, toujours, partout, Satan l'exauce,  
« Et Dieu ne me voit pas quand je prie à genoux ;  
« Dieu, dans un Ciel lointain règne, oublieux de nous ;  
« Il permet l'injustice et que Satan nous mène...  
« Pourquoi, Seigneur, laissez-vous seule l'âme humaine ?  
« Pourquoi, Seigneur, pourquoi ? »... J'eus beau crier :  
[ Pourquoi,

Le cri de ma révolte est revenu sur moi  
Comme un sinistre écho qui répond sans répondre...  
Alors, ma foi croula comme un mur qui s'effondre ;  
Et cet écroulement, que je n'ai pas voulu,  
M'a laissé la révolte où je me suis complu,  
Blasphémateur puni, debout sur des ruines...  
Puis, quand même assoiffé de vérités divines,  
J'ai dit : « Je m'enfuirai loin des pièges du mal... »  
Alors, je rejetai le lourd manteau royal ;  
De mon front douloureux j'arrachai la couronne ;  
Et criant : « Tout est faux de ce qui m'environne »,  
Une nuit, roi chrétien que nul n'a regretté,  
Je m'évadai du siècle et de la royauté.

L'ÉVÊQUE

On vous dit mort.

LE PÈLERIN

Je suis mort au monde, oui, mon père ;  
Et j'appelle un Dieu sourd, en qui pourtant j'espère.  
Je crie, à travers tout, vers Dieu ; je vais à Dieu.  
Où donc est-il ? — dans quel temple ? sur quel haut lieu ?

Où l'a-t-on mis ? Je vais cherchant, et je l'appelle  
 Dans l'église orgueilleuse ou dans l'humble chapelle ;  
 Et c'est toujours en vain et c'est partout en vain  
 Que j'erre, mendiant affamé de divin.

L'ÉVÊQUE

Mais quels sont vos projets ?

LE PÈLERIN

D'abord traverser Rome.

Là, le représentant du Divin Fils de l'homme  
 Voit peut-être flotter, dans son Ciel, la lueur  
 Qui couronnait Jésus au soir de la Sueur...  
 À moins que, n'étant plus qu'un prince de la Terre,  
 Ce pontife ait perdu le vrai sens du Mystère.  
 Lorsqu'il m'aura parlé... sans doute vainement,  
 Alors, captif du vœu que j'ai fait sous serment,  
 J'irai voir, par-delà la mer, la Terre sainte  
 Qui des pas de Jésus garde à jamais l'empreinte.  
 J'ai fait ce vœu ; j'ai tout quitté pour aller là,  
 Sur le sol où Jésus naquit, vécut, parla,  
 Conseilla l'amour pur à la foule ennemie  
 Qui le laissa clouer sur l'arbre d'infamie.

*Un lourd silence.*

Père, mon désespoir est immense...

L'ÉVÊQUE, *tristement*

Il est beau.

LE PÈLERIN

Je heurterai du front le roc du grand Tombeau,  
 Jusqu'à ce que la voix du vaincu me réponde,

Car on ment lorsqu'on dit que le Christ sauva le monde !  
 Le monde, à qui Jésus apportait la pitié,  
 Le monde est pire, après l'avoir supplicié,  
 Puisque ayant, par sa mort, connu l'amour suprême,  
 Il ne sait pas encor la pitié pour soi-même !  
 Hélas ! le haut calvaire où tout s'est consommé  
 Et qui devrait de loin, comme un phare enflammé,  
 Chasser hors de nos cœurs toute ombre et toute haine,  
 N'est que le piédestal de la malice humaine !  
 La terre est aux bourreaux ; l'empire est aux pervers ;  
 Les sept péchés sont les vrais rois de l'univers ;  
 Soldats, chefs, prêtres, rois et valets, qu'est le monde ?  
 Nœud de serpents grouillants dans une bourbe immonde !...  
 À quoi sert Dieu là-haut, s'il ne nous parle pas ?

*Un court silence.*

... Mais la terre a gardé la trace de ses pas :  
 Je veux la voir, malgré la ténèbre profonde,  
 Et mourir où mourut la lumière du monde !

*Un court silence.*

Dieu sur la Terre est mort. Est-il mort dans le Ciel ?

L'ÉVÊQUE, *violemment*

Ce mot, ce cri, — c'est le péché le plus mortel,  
 Mon fils !...

LE PÈLERIN

Et, cependant, considérez, mon père,  
 Que, du fond d'un abîme et malgré tout, j'espère !

L'ÉVÊQUE, *ayant réfléchi*

Votre angoisse implorante est la prière encor,

Oui mon fils ; et, n'aimant ni le pouvoir ni l'or,  
 Vous sauriez mieux servir, ayant été bon maître.  
 C'est donc ici que Dieu vous attendait peut-être.  
 Faites halte ; servez sans salaire et sans nom...  
 Avez-vous dit : « Tel jour, je serai là-bas ? »

LE PÈLERIN

Non.

L'ÉVÊQUE

Christ, de tout temps, permit la halte charitable...  
 Un des rois d'Orient, en marche vers l'Étable,  
 S'arrêta plusieurs jours pour panser de sa main  
 Un cavalier tombé sur le bord du chemin.  
 On vit pourtant, dans l'humble étable au toit de chaume,  
 Ce mage, figuré par son propre fantôme ;  
 Et Jésus dit plus tard : « Ce mage, ce bon roi,  
 « En restant loin de moi s'est rapproché de moi. »  
 Mon fils, reprenez donc la dure tâche humaine.  
 Soyez l'amour plus fort que les œuvres de haine.

LE PÈLERIN

Je ne puis m'arrêter dans mon chemin vers Dieu ;  
 C'est mon vœu.

L'ÉVÊQUE

J'ai pouvoir de délier d'un vœu.

LE PÈLERIN, *se levant*

Non, non ! Je ne peux pas, moi, moi, pécheur indigne,  
 Mentir à mon Dieu.

L'ÉVÊQUE

Dieu vous a marqué d'un signe.

Lui-même, par ma voix, vous arrête chez nous.  
 Sire, courbez le front... Demeurez à genoux.

*Le pèlerin s'agenouille,  
 il fait sur lui le geste rituel.*

Je bénis vos désirs et votre repentance.

LE PÈLERIN

De mes désirs au bien je vois trop la distance !  
 J'ai peur.

L'ÉVÊQUE

De quoi ?

LE PÈLERIN

Moi qui m'étais mis en chemin  
 Vers le seul Pur, j'ai peur, dans le désordre humain,  
 De réveiller en moi quelque humaine faiblesse.

L'ÉVÊQUE

Le vrai fort ne craint plus que le Ciel le délaisse.

LE PÈLERIN, *avec violence*

Malheur au fort qui prend Dieu pour unique appui !  
 Quand l'homme est selon Dieu, malheur ! Malheur  
 [ sur lui ;

Les haineux conjurés l'assaillent en tumulte ;  
 Sa vertu haute à leur bassesse est une insulte ;  
 Rien ne leur semble vrai d'un cœur trop généreux ;  
 Son exemple est menteur de témoigner contre eux...  
 Mon père, j'ai peur d'eux, j'ai peur de moi ; je doute ;  
 Laissez le pèlerin reprendre seul sa route  
 Vers Celui que j'appelle et qui ne m'entend pas.

Je vais vers la hauteur. Les hommes sont trop bas,  
Je veux n'aimer que Dieu.

L'ÉVÊQUE

Tu dois aimer les hommes :  
Sois un juste parmi les pêcheurs que nous sommes.

LE PÈLERIN

Non ! j'ai vu trop d'amis trompeurs, de cœurs mauvais.  
Je veux les fuir... je veux m'en aller...

*Il se lève violemment et murmure en s'en allant.*

Je m'en vais !

L'ÉVÊQUE, *l'arrêtant du geste*

Non, reste en serviteur ; et, prince sans couronne,  
Démasque les félons dont un roi s'entourne ;  
Pour Dieu, combats le mal ; un jour tu verras Dieu  
Et, plus tard, tu pourras obéir à ton vœu.

LE PÈLERIN

Je fuis les trahisons, les opprobres, la honte ;  
Je fuis devant le flot d'abjection qui monte.

L'ÉVÊQUE

Pour voir ton Dieu, sers Dieu sans le voir, en l'aimant ;  
Pour voir le Christ, que tu cherches éperdument,  
Sers les hommes en imitant son sacrifice.  
Crois aux bons serviteurs si tu fais bon service ;  
Crois qu'il est de bons rois, puisque tu fus bon roi.  
Il faut, pour voir son Dieu, le susciter en soi...

*Le pèlerin sanglote.*

Pourquoi gémir ?

LE PÈLERIN

J'avais couvert mon front de cendre...  
Je retourne aux grandeurs d'où j'ai voulu descendre !

L'ÉVÊQUE

Monte humblement ; ne sois qu'un serviteur, mon fils...

*Sous le geste d'absolution le pèlerin se courbe.*

Ego te absolvo a peccatis tuis.

*Le pèlerin demeure agenouillé. L'évêque va vers la cloche et sonne trois coups espacés. Un valet paraît.*

## SCÈNE VIII. Les mêmes, un valet.

L'ÉVÊQUE, *au valet*

Monseigneur nous attend... Dis-lui...

LE VALET

Voici mon maître.

*Il sort.*

## SCÈNE IX. L'évêque, le pèlerin.

L'ÉVÊQUE

Les hommes sont meilleurs que tu ne crois.

LE PÈLERIN

Peut-être.

L'ÉVÊQUE

Tu feras le bonheur d'un peuple.

LE PÈLERIN

J'essaierai.

L'ÉVÊQUE

Dieu le veut.

LE PÈLERIN

J'obéis.

L'ÉVÊQUE

C'est promis ?

LE PÈLERIN

C'est juré...

*Désignant la chapelle.*

Cet ermitage est-il habité ? qui l'habite ?

L'ÉVÊQUE

Plus personne, depuis qu'est mort le vieil ermite.  
Mais le retraits n'est pas étroit comme il paraît :  
Une grotte est au fond, vaste et sombre à souhait.

*Il se lève. Le comte paraît avec toute sa suite.*

## SCÈNE X.

**Le pèlerin, l'évêque, le comte, la comtesse,  
Roland, les seigneurs du Conseil.**

L'ÉVÊQUE, *avec solennité*

Comte Ramon, — la main sur ma croix pectorale,

*Il se tourne vers le pèlerin et s'incline.*

Je m'incline devant une grandeur morale  
Telle qu'il n'en est point de plus haute ici-bas.

LA COMTESSE, *à Roland*

J'en étais assurée : il ne partira pas.

L'ÉVÊQUE

Cet homme-ci, l'amour, seul, du vrai Dieu l'exalte.  
Il va vers Dieu, mais Dieu lui permet une halte.

*Mouvement général. Au comte :*

Vous ne reverriez plus, prince, un homme pareil.  
Dans nos difficultés prenons-le pour conseil.  
Il a vu son devoir. Il l'accepte. Il nous reste.

LE COMTE, *au pèlerin*

Tu m'apportes secours dans une heure funeste.  
Viens au palais...

LE PÈLERIN

Je n'ai pas droit à tant d'honneur.

*Désignant l'ermitage :*

Cette grotte sera mon seul logis, seigneur.

LA COMTESSE

Oh ! messire, songez qu'un serviteur du prince  
Ne se peut contenter d'un salaire trop mince.  
Acceptez donc, messire, et fût-ce avec ennui,  
Une hospitalité qui soit digne de lui.  
Restez dans son palais, non dans cet ermitage.

LE PÈLERIN

C'est mon service et non moi-même que j'engage,  
Madame. Disposez de mes humbles conseils,  
Mais je dois vivre avec les pauvres, mes pareils.  
Les palais ne sont pas pour abriter ma bure.  
Ma faim aura du pain et ma soif une eau pure.  
Je veux que sans heurter on franchisse mon seuil  
Et mon humilité foule aux pieds mon orgueil.

LA COMTESSE

Bien des pauvres tendent leurs mains autour des trônes :  
Vous puiserez dans ma bourse pour vos aumônes.

LE PÈLERIN, *s'inclinant*

Ainsi vous leur ferez aimer leur souverain.

LE COMTE

Quittez dès aujourd'hui l'habit du pèlerin...

LE PÈLERIN

... En gardant la couleur dont j'ai pris l'habitude,  
Oui, sire. La couleur de la bure au poil rude  
Me redira : « Ne fais halte que peu de jours  
« Parmi les vanités et le luxe des cours. »

## ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

**Le comte, la comtesse, Roland, un courrier,  
des écuyers.**

LA COMTESSE, *annonçant le courrier qu'elle précède*  
Le courrier d'Arle ! il vient de la part de Romée.

LE COURRIER, *entrant et prenant aussitôt  
la parole sur un signe de Ramon*

Seigneur, Romée est à la tête de l'armée,  
Des cités d'Arle, et de Marseille, et d'Avignon.

LE COMTE

Soutient-il en vaillant l'honneur de mon pennon ?

LE COURRIER

Certes, beau sire !

LE COMTE, *à la comtesse*

Hélas ! il me ravit ma gloire !  
Quand je ne garde ici que l'honneur dérisoire  
D'avoir tantôt chassé la horde des bandits...  
Après trois jours de siège ! ah ! ces Tuchins maudits !

*Au courrier :*

Mais... J'ai hâte à savoir. Arle est-elle sauvée ?  
Qu'avait-on fait là-bas, avant votre arrivée ?



Combien sont les païens et combien nos soldats ?  
 Romée a donc pris rang sur les trois podestats  
 En mon nom, quand j'étais ici captif d'un siège ?  
 Pourvu que jusqu'au bout, pourtant, Dieu le protège !

LA COMTESSE

Votre hâte à savoir n'est que retardement.

LE COMTE, *au courrier*

Parle à ta guise, soit ; prends du commencement.

LE COURRIER

Les guetteurs de la tour qui garde la Camargue  
 Virent venir, voilà cinq jours, courant grand large,  
 Vingt vaisseaux sarrazins, de haut bord bien voilés.  
 Arles, nous les ayant aussitôt signalés,  
 Prévint en même temps Avignon et Marseille.  
 De longtemps on ne vit une flotte pareille  
 Sur le Rhône porter l'étendard du Croissant <sup>13</sup>.  
 Nous arrivons ; Romée, en ce péril pressant,  
 Agit, commande ; règle un ordre de bataille.  
 Marseille, Arle, Avignon protègent Trinquetaille.  
 Et c'est aux Alyscamps que campe le roumieu.  
 Il prévoit tout ; on dit : « C'est l'envoyé de Dieu ».  
 À tout, geste ou parole, il a bonnes répliques :  
 Il vous fait des amis dans les trois républiques  
 Dont les trois podestats acclament votre nom.

LE COMTE

Passe outre. Serons-nous les vainqueurs, oui ou non ?

<sup>13</sup> Le croissant de lune associé à une étoile à cinq branches est le symbole de l'Islam.

LE COURRIER

Dieu le sait. La besogne est rude, qu'on nous taille !  
 Ce jour va décider le sort de la bataille.  
 Romée est accablé par le nombre inouï  
 Des Sarrazins dont les grands coups pleuvent sur lui...

LE COMTE

L'aube a vu les Tuchins vaincus fuir avec l'ombre.  
 Puisque Romée est près de succomber au nombre,  
 Vous, Garsende, gardez le château...

*À l'un de ses écuyers :*

Mon écu,

Ma lance !... Et si Romée ose rentrer vaincu,  
 Alors, c'est qu'il n'est pas l'homme qu'il semblait être ;  
 Et je le châtierai de ma main comme traître,  
 Ce saint, ce beau parleur, ce héros de vertu !

*Tandis qu'il parle l'écuyer lace son armure.*

C'est dans les Alyscamps qu'il nous défend, dis-tu ?  
 Et nos morts, retrouvant des yeux sous leur paupière,  
 N'ont pas brisé du front leurs lourds cercueils de pierre,  
 Pour ressaisir l'épée à l'appel de la Croix !  
 Et les nôtres, crois-tu, fléchissaient ?

LE COURRIER

Je le crois.

LE COMTE, *qu'on arme de pied en cap*

Si Romée en vaincu revient ici, Garsende,  
 Par monsieur saint Denis ! l'audace serait grande !  
 Que feriez-vous ?

ROLAND, *voyant que la comtesse*  
*hésite à répondre*

Ce fut aux Alysamps, jadis,  
Que Guillaume au court-nez, luttant, un contre dix,  
Dut fuir vaincu...

LE COURRIER

Romée est hardi sous le heaume :  
Espérons !

LE COMTE, *toujours occupé à revêtir*  
*son armure ; à Roland*

Dis-nous, toi, l'histoire de Guillaume.

ROLAND

Il arriva, vaincu, sur son cheval Baucent,  
Dans Orange ; et sa femme, en les reconnaissant,  
Du haut des tours où son seigneur la vit paraître,  
Lui criait, en feignant ne point les reconnaître :  
« Guillaume ne pourrait revenir qu'en vainqueur !  
« Je ne vois rien en toi qui rappelle son cœur ;  
« Et je dis, moi, Guibourc, qu'il est d'une autre taille,  
« Imposteur !... » Le vaincu rentra dans la bataille<sup>14</sup>...

LA COMTESSE

... Au grand galop joyeux de son noble Baucent !

---

<sup>14</sup> Jean Aicard évoque ici Guillaume d'Orange – également nommé Guillaume au court nez, car il avait perdu une partie de cet appendice nasal dans un combat ; ou Guillaume Fierebrace, « au fier bras » – personnage de plusieurs chansons de gestes, guerrier intrépide grand pourfendeur de Sarrasins. Ses exploits lui méritèrent l'amour de Guibourc, une princesse païenne qui se convertit au christianisme afin de l'épouser. Dans la littérature médiévale, son cheval est effectivement nommé Baucent.

ROLAND, *narquois, à la comtesse*

À la guerre, l'amour est un renfort puissant !  
Or, de ses gens qui, le matin, étaient vingt mille,  
Il en restait quatorze à défendre la ville...  
Où Guillaume vainqueur revint chargé d'honneur !

LE COMTE, *à la comtesse*

Sauriez-vous imiter Guibourc ?

LA COMTESSE

Oui, cher seigneur...

*Jetant sur Roland un regard de mépris.*

Si Romée était lâche !...

LE COURRIER

Hélas ! drus comme grêles,  
Les païens noirs sont plus grouillants que sauterelles !  
Lorsque j'ai dû partir, Romée avait faibli.

LE COMTE

Nous verrons ! Et malheur à lui, s'il a failli !  
Adieu.

## SCÈNE II.

**Le mêmes, plusieurs seigneurs.**

*On entend des clameurs lointaines.*

1<sup>er</sup> SEIGNEUR, *entrant vivement*

Du haut des tours on peut voir nos collines  
Se hérissier d'une forêt de javelines  
En marche.

2<sup>e</sup> SEIGNEUR, *du haut d'une muraille*

Regardez là-bas !... Les étendards !

LE COMTE

Qui sont ces gens ?

1<sup>er</sup> SEIGNEUR

Ces gens ne sont pas des fuyards.  
Entendez la gaîté des fifres.

2<sup>e</sup> SEIGNEUR

À leur tête  
Marchent des paysans dans leurs habits de fête.  
Ils portent des rameaux d'olivier... gloire et paix !

LE COURRIER

J'avais cru le roumieu perdu ; je me trompais,  
Dieu soit béni !

*Cris lointains.*

Noël ! Noël <sup>15</sup> ! Victoire et joie !

*Une foule de gens se presse autour du comte.*

1<sup>er</sup> SEIGNEUR

Ils arrivent ! Ce sont nos étendards ! Montjoie  
Et saint Denis ! Noël !

ROLAND, *à la comtesse, d'un air narquois*

Noël d'amour ?

LA FOULE

Noël !

---

<sup>15</sup> Au Moyen Âge, « Noël ! Noël ! » était effectivement un cri de liesse poussé par la foule à l'occasion de tout événement heureux.

LA COMTESSE, *tout bas à Roland*

Roland, soyez moins sot ou moins spirituel !  
Vous m'offensez deux fois par votre humeur jalouse,  
Vous blessez votre dame en suspectant l'épouse.

### SCÈNE III.

**Les mêmes, Romée à cheval, Barral podestat  
d'Arle et d'Avignon à cheval, Sorezina podestat  
de Marseille à cheval, l'évêque, tous les sei-  
gneurs, écuyers, une foule.**

*Romée descend de cheval. Il porte une broigne qui  
étincelle au soleil. Les deux podestats descendent de  
cheval après lui, au milieu des acclamations.*

LA FOULE, *acclamations diverses*

Honneur au bon Romée ! et qu'il vive. — Vivat !  
Honneur aux Marseillais ! à leur grand podestat !

UN PAYSAN

Ne croirait-on pas voir, en pareille journée,  
Pour la seconde fois la Tarasque enchaînée !

VOIX DIVERSES

Pour Marseille vivat ! Vivat pour Avignon !

UN BOURGEOIS

Ce Romée ! un sans-nom qui gagne un grand renom !

DEUX DEMI-BOURGEOIS

Jugez l'arbre à ses fruits... Voyez quel air modeste !  
Un homme de la sorte est un bienfait céleste.

UN PAYSAN

Ces hommes-là, ça ne devrait jamais mourir.

LE COMTE, *recevant Romée*

Vainqueur tout seul, lorsque j'allais vous secourir !

*Le comte et les podestats se félicitent.*

*Le peuple acclame toujours.*

LE PAYSAN

C'est un noble à coup sûr.

LA FOULE

Vivat ! vivat pour Arle !

Vivent les Marseillais !

1<sup>er</sup> BOURGEOIS

Faites silence... Il parle.

LE PAYSAN

Qui ?

1<sup>er</sup> BOURGEOIS

Le roumieu.

LE PAYSAN

Silence ! il parle !

ROMÉE, *au comte Ramon*

Monseigneur,

Si nous avons vaincu, vous en avez l'honneur,  
Vous, toujours attentif à toutes les suppliques,  
Et qui, beau sire, avez sauvé trois républiques  
En un jour, d'un péril redoutable et pressant,

Et, sous la Croix du Christ, rabattu le Croissant.  
De longtemps le dragon ne pourra plus nous mordre.  
Pour moi, j'ai besogné du mieux, mais par votre ordre,  
Sire ; et si les païens sont défaits et punis,  
C'est qu'ils ont rencontré quatre peuples unis ;  
Et c'est à vous qu'on doit, sire, cette alliance,  
À votre amour du peuple, à votre prévoyance,  
À vos pitiés pour vos frères en Jésus-Christ.  
Or, les deux podestats vous portent un écrit  
Qui peut, s'il vous convient, sceller l'accord utile  
Contre un vaincu qui va nous demeurer hostile.  
Comte régissant, soyez magnanime : acceptez  
L'accord de votre règne avec leurs libertés.

LE PODESTAT DE MARSEILLE

Moi, Jean Sorezina, podestat de Marseille,  
Je rends grâce d'abord à Dieu qui nous conseille  
Et qui nous a permis, sire, avec votre appui,  
De vaincre les païens barbares... Gloire à Lui.

*Acclamations. Lisant un parchemin :*

« Sire, assemblés dans leur palais à son de cloche,  
« Illustres la plupart, tous du moins sans reproche,  
« Prudents chefs de métiers, conseillers et syndics,  
« Pour l'honneur à la fois et pour le bien publics,  
« En grand conseil, tous gens de grande expérience,  
« Vous proposent, seigneur, paix, concorde, alliance,  
« Amour, fraternité, — promesses de secours —  
« Et souhaitent ce pacte assuré pour toujours,  
« Entre comte Ramon Bérenger et Marseille.  
« Arle, Avignon, vous font une charte pareille.  
« Et tous avons signé les bons accords présents  
« Pour que Dieu nous les garde, en la suite des ans. »

*Acclamations. Les podestats remettent en cérémonie  
le traité d'alliance entre les mains de Ramon.*

LE COMTE, *au podestat de Marseille*

Le comte de Provence est fier du noble hommage  
Que lui rend votre ville à la fois libre et sage.  
Vous et moi garderons l'engagement promis :  
Marseille, Arle, Avignon, me resteront amis.  
Louons Dieu pour les grands bonheurs qu'il nous accorde !  
Gardons ensemble paix, alliance, concorde,  
Amour, fraternité. C'est le vœu de mon cœur.  
Le Sarrazin n'a devant lui qu'un seul vainqueur :  
Un seul cœur, fait du cœur des peuples et des princes :  
La Provence au grand nom, Province des provinces.

LA FOULE

Vivat ! — vivat ! — concorde et paix ! — Fraternité !

1<sup>er</sup> BOURGEOIS

Romée est grand !

LE PAYSAN

C'est Jésus-Christ ressuscité !

#### SCÈNE IV.

#### **Les mêmes, un envoyé des paysans.**

*Un homme veut approcher de Romée, du comte et  
des podestats. Des gardes l'arrêtent. Romée s'en  
aperçoit.*

L'ENVOYÉ DES PAYSANS

Laissez-moi donc passer !

ROMÉE

Laissez passer cet homme.

*L'homme s'avance vers le comte.*

L'ENVOYÉ DES PAYSANS, *au comte*

Vingt mille écus royaux, c'est une belle somme !  
C'est nous dit-on ce que vous offre, en ce grand jour,  
Marseille, pour que vous démolissiez la tour  
Et les remparts de Saint-Geniès, dont elle a crainte.  
Elle, elle aura ses forts dans l'île de Corinthe.  
Eh bien, nous, nous venons vous offrir, Monseigneur,  
Pour ne pas la laisser seule vous faire honneur,  
Car la moisson fut belle et la vendange est bonne,  
Cinq mille écus royaux, sire.

LE COMTE

Et qui nous les donne ?

L'ENVOYÉ DES PAYSANS

Les Moutons !

*On rit.*

Oui, seigneur, ce sont vos paysans  
Qui donnent leurs écus sonnants et bien luisants,  
Parce que vous avez su consentir naguère  
À ne lever sur eux aucun impôt de guerre...  
Souvenez-vous... je vins vous parler en leur nom...  
L'an passé, sire.

LE COMTE, *riant*

Et tu n'as pas eu peur ?...

L'ENVOYÉ DES PAYSANS

Oh ! non ;

Il est des jours qui sont marqués pour la clémence.  
 Dieu, cette année, a protégé vigne et semence ;  
 On aura pain et vin à souhait : je fus donc  
 Chargé de vous offrir, en volontaire don,  
 De par les paysans, la somme que j'ai dite...  
 Vous n'avez pas lancé vos chiens à ma poursuite,  
 L'an passé, quand le bon roumieu me fit enfuir :  
 Eh bien, voici l'instant de nous en réjouir,  
 Nous tous, vos paysans, seigneur comte, et vous-même,  
 Et moi pauvre envoyé du peuple qui vous aime.  
 — Que Dieu règne avec vous longtemps sur vos États !

*Il salue à la ronde et se retire  
 au milieu des murmures d'approbation.*

LE COMTE *satisfait, s'adressant aux podestats*

Eh bien, qu'en dites-vous, messieurs les podestats ?

LE PODESTAT DE MARSEILLE, *se tournant vers Romée*

Nous disons qu'il est temps, pour nous, de reconnaître  
 Sa part de gloire au grand serviteur d'un grand maître.  
 Votre Romée a droit à notre hommage aussi.

L'ENVOYÉ DES PAYSANS, *vivement*

Et c'est nous les premiers qui lui disons merci.

LE COMTE, *à Romée, d'un air un peu contraint*

Romée, approche donc... qu'est-ce que tu désires ?

ROMÉE

Le bonheur pour le peuple.

LES PODESTATS

Et pour vous ?

ROMÉE

Rien, messires.

LE PODESTAT DE MARSEILLE

Nous mettrons notre honneur à combler tous tes vœux.  
 Tu viens de nous sauver... dis-nous ce que tu veux.

ROMÉE

Que le règne de Dieu commence sur la Terre ;  
 Que chaque prince en soit le digne mandataire ;  
 Que les hommes, au lieu de s'égorger entre eux,  
 Comprennent simplement que Dieu seul rend heureux.  
 Dieu, c'est ce qui n'est pas encore dans ce monde  
 Où le crime pullule, où la misère abonde ;  
 Dieu, c'est ce qui n'est pas encore et qu'on attend ;  
 C'est, aux yeux de mon cœur, l'invisible éclatant...  
 Et je veux cela seul ; je n'aspire à rien d'autre.

L'ÉVÊQUE

Mais on peut être humain sans cesser d'être apôtre...

LE COMTE

Que veux-tu ?

ROMÉE

L'homme naît tout nu ; l'homme meurt tout nu ;  
 N'offrez pas la fortune au romée inconnu :  
 Peut-être serait-elle au-dessous de la sienne ;  
 Ma conscience a pour trésor d'être chrétienne.

L'ÉVÊQUE, *tout bas*

Tu vois enfin Dieu ?



ROMÉE

Non. Du fond d'une prison  
L'œil de chair n'aperçoit qu'un bien pauvre horizon.

LA COMTESSE, *survenant*

Monseigneur ?

LE COMTE

Qu'y a-t-il ?

LA COMTESSE

Votre fille en personne  
Vient vous offrir, au nom du peuple, une couronne  
Tressée avec des fleurs de myrte et de genêt.

UN PAYSAN

Sa fille ?... mais personne ici ne la connaît ?

LE BOURGEOIS

C'est la fille qu'il eut d'une première femme.  
On la gardait lointaine, au couvent.

*Alice paraît en tête d'un cortège de jeunes filles.*

LE PAYSAN

Sur mon âme !  
Elle est belle au soleil comme un rosier fleuri !

LE BOURGEOIS

La voici revenue... On lui cherche un mari.

SCÈNE V.

**Les mêmes, Alice suivie d'une théorie de  
jeunes filles.**

ALICE, *montrant à son père la couronne de fleurs  
que présente une des jeunes filles*

Mon père et mon seigneur, — les vierges des villages  
Vous apportent, tressé de fleurs et de feuillages,  
Un diadème éclos parmi l'herbe des champs.  
Elles m'ont dit tantôt, pour vous, ces mots touchants :  
— « Dieu seul a fait ces fleurs ; notre amour les envoie  
« Au bon seigneur Ramon qui marche dans sa voie.  
« Nous n'osons lui parler. Vous parlerez pour nous. »

*Présentant les jeunes filles  
qui portent la couronne :*

Et les voici, pliant devant vous les genoux...  
Et quand vous recevrez ce simple diadème,  
Souffrez qu'en même temps j'en détache moi-même,  
Selon que leur cortège est venu m'en prier,  
Pour votre grand Romée, un brin de vert laurier.

*Elle tend vers Romée un brin de laurier vert.*

LE COMTE, *fronçant le sourcil*

J'aurais su mieux que vous quel don je dois lui faire...

*Souriant.*

Ombre et silence, hélas ! c'est tout ce qu'il préfère.

*À Romée :*

Prends cet humble trophée aux mains de mon enfant.

ROMÉE, *prenant le laurier*

Je le prends, — mais il est pour Dieu, seul triomphant.  
Aux pieds du Christ, je vais le poser, demoiselle.

*Il s'incline et s'éloigne. On le voit rentrer dans l'ermitage.*

ALICE, *à la comtesse*

J'ai mal fait ?

LA COMTESSE

Non ; mais c'est peut-être excès de zèle.

LE COMTE, *aux podestats*

Je pars pour Arle avec vous trois, mais pas avant  
D'avoir contresigné nos contrats en buvant,  
Dans la coupe d'honneur, mon Chypre<sup>16</sup>, seigneuries.

*Les podestats, à qui il cède le pas, s'éloignent.*

*Le comte passant près d'Alice lui dit :*

Je n'aime pas beaucoup vos paysanneries,  
Alice. Enfermez-vous chez vous jusqu'à demain.

*Alice obéit.*

#### SCÈNE VI.

#### Les mêmes, moins Alice.

LE COMTE, *à la comtesse*

Vous, madame, ayant vu ce cortège en chemin,  
Vous auriez pu m'en épargner le ridicule.

<sup>16</sup> Le vin de Chypre, un des plus anciens du monde méditerranéen, était considéré, au XIII<sup>e</sup> siècle, comme l'un des meilleurs, ainsi que l'atteste le poème d'Henri d'Andeli *La Bataille des vins* – ou *Le Dit des vins de France* – composé vers 1224.

*Regagnant les podestats  
qui se sont arrêtés pour l'attendre.*

Devant mon vin, Romée est le seul qui recule.  
Suivez-moi, chers seigneurs.

LE PODESTAT DE MARSEILLE

Attendons le roumieu.

LE PODESTAT D'ARLE,

*à qui Ramon vient de parler en riant*

Non. Il a demandé qu'on le laisse avec Dieu !

*Les podestats sortent avec Ramon. La comtesse  
s'éloigne après eux.*

#### SCÈNE VII.

#### Un écuyer, le peuple.

L'ÉCUYER

Allons, que l'on s'éloigne en silence et sagesse.  
C'est grand fête demain. On vous fera largesse,  
Tirs à l'arc ; jeu de paume ; on gagnera des prix.  
Danses au tambourin... Et vous serez nourris  
De gibier ! Nous mettons quatre ou cinq muids en perce !

*Les groupes se séparent et se retirent lentement.*

CRIS POPULAIRES

Vive Ramon !

L'ÉCUYER, *aux retardataires*

Allons, c'est bien ! qu'on se disperse !

UN PAYSAN

Quand c'est pour revenir... on peut bien s'en aller !

L'ÉCUYER, *riant*

Juste !... venez demain, rire, boire, — et baller !

*La foule se disperse. L'écuyer se retire.*

*La comtesse reparait.*

**SCÈNE VIII.**

**La comtesse Garsende, seule ; puis Roland.**

*Au moment où Garsende se dirige vers la porte de l'ermitage, Roland paraît.*

ROLAND

Eh quoi ! vous désertez la haute compagnie ?  
Je l'ai compris, madame ; et voyez mon génie :  
Tant malin est l'amour que j'ai tôt deviné  
Quel caprice amoureux, près d'un plus fortuné,  
Vous retiendrait ici, loin de vos nobles hôtes.

LA COMTESSE

Vous ajoutez encore une faute à vos fautes.  
Je suis lasse à la fin de vous voir oublier  
Les devoirs du poète et ceux du chevalier.  
J'exige plus de grâce et de délicatesse.

ROLAND

L'amour — vous l'avez dit en jolis vers — comtesse,  
C'est l'archer qui commande et qui n'obéit pas.

LA COMTESSE

Eh bien, il vous défend d'épier tous mes pas.  
Je veux un serviteur en vous, non pas un maître.

ROLAND

L'amant, même d'une âme, a quelque droit peut-être  
De savoir tout au moins s'il doit craindre un rival.

LA COMTESSE, *hautaine*

J'entends être ici seule ; allez-vous en, vassal.  
Nos doux accords n'enchaînaient pas toute ma vie.  
Même à l'époux, jamais âme n'est asservie.  
Si l'amour, par-dessus les rois, règne sur nous,  
Et s'il lui plaît de voir, demain, à mes genoux,  
Un plus digne que toi, j'irai vers le plus digne.

ROLAND

Madame !

LA COMTESSE

Il faudra bien que ton cœur s'y résigne.  
Ne t'attarde donc pas à des reproches vains.  
Le héros que j'admire a des pouvoirs divins ;  
Ce qui me parle en lui, c'est l'attrait de Dieu même.

ROLAND *irrité, s'éloignant*

Je le hais, quel qu'il soit ; et je hais comme j'aime.

*Il sort violemment.*

**SCÈNE IX.**  
**Garsende, Romée.**

*Garsende se présente sur le seuil de Romée. Elle heurte à la porte. Romée paraît ; il a quitté la broigne ; il est vêtu noblement mais d'une étoffe grossière, de la couleur de sa robe de pèlerin.*

GARSENDE

Ce jour, pour vous surtout, est un jour glorieux.  
Ce qu'on vous a mal dit, je viens le dire mieux,  
Romée. Entrons chez vous un instant.

ROMÉE

Noble dame,

La cellule du moine est fermée à la femme,  
Surtout quand elle vient, seule, frapper chez moi.  
Mon vœu — je vous l'ai dit — s'accorde à cette loi :  
Redoutez les propos de la malice humaine...  
Quelle bonne action jusqu'à moi vous amène ?...  
Chaque fois qu'il me faut, pour le pauvre, un peu d'or,  
Aussitôt devant moi s'ouvre un double trésor :  
L'un est votre grand cœur ; l'autre votre fortune...

GARSENDE

Pourquoi je viens ? — j'ai cru la pensée opportune  
De vous apporter mieux qu'on ne vous a donné,  
Car vous devriez être un vainqueur couronné !  
Déjà l'ingratitude...

*Sur un geste de dénégation de Romée.*

— Oh, non ; laissez-moi dire —  
Se montre à vous, maligne ; elle deviendra pire ;

Et c'est pourquoi je viens vers vous dès aujourd'hui,  
Les regards éblouis et le cœur ébloui  
De vous avoir, tantôt, plus grand d'être modeste,  
Vu pareil, sous l'armure, à l'archange céleste.

*Nouveau geste de Romée.*

Non, non, laissez... Dieu fait la beauté pour nos yeux,  
Et l'aède la chante en vers glorieux.  
Vous étiez beau ; je veux, pour l'honneur de l'histoire,  
Moi, poète, rendre immortelle votre gloire...  
Vous étiez simple et beau...

*Vaincu par l'insistance de la souveraine, il s'assied sur le banc de pierre et ensevelit sa tête dans ses deux mains.*

jamais corps plus princier

N'ondula plus aisé sous la broigne d'acier,  
Quand les mailles en feu, se reflétant entre elles,  
Vous faisaient au soleil un manteau d'étincelles,  
Si bien que vous étiez tout entier rayonnant !  
Et tel je vous verrai toujours... Et maintenant  
Voici le vrai laurier et la palme choisie  
Qu'à l'immortel vainqueur offre la poésie.  
Puisque vous dédaignez tout bien matériel,  
Ce prix que je vous offre, à la face du Ciel,  
Seigneur, c'est l'amour pur... oh, non pas d'une femme,  
Mais d'un poète ; et je vous consacre mon âme.

ROMÉE

Ne me rappelez pas ce qu'autrefois je fus,  
Madame ; épargnez-moi la douleur d'un refus.

GARSENDE

Romée !

ROMÉE, *très doux*

Épargnez-vous mon refus, je vous prie.  
Aucun pays n'est plus, sur terre, ma patrie.  
Mon nom n'est que Romée ; et je ne prétends pas  
Aux honneurs, même les plus nobles d'ici-bas.

GARSENDE

Les poètes sur terre ont de divins royaumes ;  
Le roi David touchait la harpe et fit des psaumes.  
L'art consacre les saints et les présente au Ciel.

ROMÉE

Il plaît à Dieu, s'il monte au-dessus du charnel.

GARSENDE

Eh bien, si ton passé nous demeure un mystère,  
Sous cette obscurité muette et volontaire,  
Mon âme de poète a pressenti pourtant  
Un mérite accompli qu'il faut faire éclatant.  
Il faut qu'on le connaisse, il faut qu'on le contemple,  
Et, pour servir à tous, qu'on le dresse en exemple.  
Dis ton secret ; je veux porter à l'univers  
Ta sainteté de cœur sur l'aile des beaux vers.

ROMÉE

Paix ! on ne va que seul où je vais, seul et triste...  
Hélas ! en moi pourtant plus d'un regret persiste...  
Ceux qui pour s'élever vers Dieu font grand effort  
Sont nommés saints — mais ne le sont que dans la mort.

GARSENDE

S'il n'est pas prêtre enfin, l'homme — la créature ! —  
Romée, a-t-il jamais le droit contre nature

De rester si hautain dans son isolement ?  
Quelle faute, à vos yeux, ferais-je en vous aimant  
D'un amour affranchi de la faute charnelle ?

ROMÉE

Toute tentation porte la faute en elle.

GARSENDE

En vous voyant vainqueur, j'ai connu mon vainqueur.  
Si nulle dame encor ne règne en votre cœur,  
J'y veux être non pas celle dont on s'inspire,  
Mais qu'on inspire, et vous aurez sur moi l'empire ;  
Et la douleur, qu'on lit parfois sur votre front,  
Sera vaincue ; et vos vertus en grandiront.  
Nul époux, de pareils amours ne prend ombrage.

ROMÉE, *souriant*

Madame, ils ne sont pas de ceux que j'encourage.

*Avec indulgence.*

Certes, pour un vivant ce rêve serait beau...

*Gravement.*

Moi, ma porte scellée est celle d'un tombeau.  
Ne vous offensez pas de ma triste réponse,  
Femme, ce n'est pas vous, c'est moi qu'elle renonce.  
Lorsque je dis : « Je vais à Dieu » savez-vous bien  
Que c'est dire : « Tout ici-bas ne m'est plus rien ? »  
Peut-être ai-je connu ce délice de l'âme,  
L'amour pur qui se berce entre des bras de femme ;  
Qu'en savez-vous ? peut-être ai-je encor, quelque part,  
Jadis chère à mon cœur et douce à mon regard,  
Une épouse qui se croit veuve ; et moi, loin d'elle,

Peut-être lui gardé-je un souvenir fidèle...  
 Qui sait ? Peut-être encor suis-je un époux trahi  
 Et qui veut oublier qu'aimant il fut haï,  
 Et qui hait, d'un cœur froid, toute parole ardente.  
 Sentez-vous pas que c'est chose bien imprudente,  
 Madame, ou l'action d'un cœur trop ingénu  
 De faire un tendre appel au cœur d'un inconnu !  
 Car je suis et je reste un inconnu, madame,  
 Mais qui devant son Dieu voudrait rester sans blâme.  
 Tout ce qu'on doit savoir de moi, aimer en moi,  
 C'est que, l'âme insensible à tout charnel émoi,  
 Je ne sers qu'un amour oublié par les hommes.  
 Aidons-nous. Aimons-nous, même tels que nous sommes,  
 Seulement par pitié pour nos afflictions.  
 Cet amour est un ciel que nous nous donnerions.

GARSENDE

Et ta parole un feu du ciel, qui me soulève !  
 Emporte-moi dans la pureté de ton rêve !  
 Romée en son mépris est plus beau que jamais :  
 Je savais bien qu'en toi c'est ton Dieu que j'aimais !

ROMÉE

On ne peut demander le vrai Dieu qu'à Dieu même.  
 En croyant aimer Dieu c'est souvent soi qu'on aime.

GARSENDE, *avec un mouvement de colère*

Dieu vous commande-t-il tant de sévérité ?  
 Par Jésus-Christ, quel cœur fut jamais rejeté ?

ROMÉE, *impatience à son tour*

Que voulez-vous ? Je hais comme une hypocrisie  
 Ces mariages faux où la chair s'extasie

En appelant céleste un désir sensuel.  
 L'homme est faible ; l'amour céleste n'est qu'au Ciel ;  
 Il ne faut plus chercher de paradis sur terre  
 Et peut-être n'est-il de saint que solitaire ;  
 Un cœur d'homme est toujours un dangereux appui.  
 Ne cherchez Dieu qu'en lui, madame, et que pour lui.

*Il la quitte brusquement. Elle s'éloigne, tête baissée. Puis tout-à-coup s'arrête et le regarde tandis qu'il s'est assis de nouveau sur le banc de pierre.*

GARSENDE

M'aimerait-il ? a-t-il eu peur de moi ?

*Elle sort.*

## SCÈNE X.

### Romée. Puis l'évêque.

*Romée demeure seul un moment  
 abîmé dans ses réflexions. Entre l'évêque.*

L'ÉVÊQUE

Romée !

*Romée lève la tête.*

Es-tu content ?

ROMÉE

De quoi ?

L'ÉVÊQUE

Ta personne est aimée

Par tout un peuple !



ROMÉE

Soit, mais pour moins qu'un instant.  
La gloire ? ce n'est rien.

L'ÉVÊQUE

C'est un signe éclatant.

ROMÉE

Ce signe, que dit-il ?

L'ÉVÊQUE

L'amour dont on est digne.

ROMÉE

Si Dieu reconnaissait ses élus par ce signe,  
Les conquérants les plus indignes à ses yeux  
Il les pardonnerait ; c'est eux, les glorieux.  
La gloire est à l'orgueil qui déclame ou qui tue !  
À tous les histrions elle se prostitue.

L'ÉVÊQUE

Ramon t'accordera tout l'honneur mérité.

ROMÉE

Mes refus satisfont sa générosité.

L'ÉVÊQUE

N'as-tu pas vu partout joie et reconnaissance ?

ROMÉE

J'ai vu l'abaissement autour de la puissance,  
Et la puissance... prête à trahir ses contrats.

L'ÉVÊQUE

C'est toi le bien. Poursuis ta lutte : tu vaincras.

Le juste triomphant, ce sera toi !

ROMÉE

J'en doute !

Je lutte avec moi-même hélas ! je me redoute !

L'ÉVÊQUE

Faiblirais-tu ?

ROMÉE, *dans un élan*

Mon père ! ah !... tendez-moi la main.

*Il saisit la main que lui tend l'évêque.*

Soutenez-moi !... je n'ai qu'un pauvre cœur humain.  
Sur un trop haut sommet j'éprouve un grand vertige.  
La gloire du guerrier, c'est l'attirant prestige.  
Je voulais être pur... n'ai-je pu qu'essayer ?  
Mon cœur, tout revêtu qu'il soit d'un triple acier,  
Sent de confus désirs sous sa rude cuirasse...

L'ÉVÊQUE

Appelle à toi, mon fils, le secours de la Grâce.

ROMÉE

Père, soutenez-moi ! je défaille, tenté  
Par tous les biens mortels qui sont la royauté.

L'ÉVÊQUE

Quoi !

ROMÉE

Je n'ai retrouvé que Satan, sur ce faite  
Où Jésus, l'esprit pur, la pureté parfaite,  
Vit à ses mains de chair tous les pouvoirs s'offrir.

L'ÉVÊQUE

Et Jésus répondit : « Je préfère souffrir ».  
Et son ordre de nous aimer les uns les autres,  
Si Christ n'eût pas souffert, n'aurait pas eu d'apôtres.

ROMÉE

Il était, lui, le Dieu, plus fort qu'un homme armé.  
Hélas ! d'un autre amour l'homme veut être aimé !

L'ÉVÊQUE

Debout dans la lumière et sur le toit du Temple,  
Il te soutient par moi, Lui, l'ineffable exemple.

ROMÉE, *tristement*

Je retomberai donc, du haut de ce sommet,  
Dans la poussière où sont les pauvres qu'il aimait.  
Christ ! entends le sanglot qui m'étouffe en silence !  
Vois de quelle hauteur superbe je m'élance  
Pour retrouver en bas ta sainte humilité !  
Ô toi, le grand Martyr, entre en mon cœur tenté...  
Vois ! j'écrase mon front royal dans la poussière...  
Aide-moi ! soutiens-moi dans ma nuit, ô Lumière !

L'ÉVÊQUE

Sens-tu pas la douceur infinie, en ton cœur,  
D'être l'humble vaincu d'un si tendre vainqueur ?  
Être vaincu par Lui, c'est se vaincre soi-même.

ROMÉE

La beauté qu'il rêva, c'est la seule que j'aime.

L'ÉVÊQUE

Enfin !... mais la douceur que tu goûtes en Lui  
Consacre seulement ton effort d'aujourd'hui.

Demain, tu verras Dieu dans ton œuvre prospère :  
Les peuples t'aimeront...

*On entend des rumeurs lointaines.*

ROMÉE, *qui s'est ressaisi*

Pour cela, non, mon père.

À vouloir Dieu parmi les hommes, on a tort.  
Qu'il y revienne ! il y retrouvera la mort,  
Car l'homme, humilié par la vertu parfaite  
Devient féroce : il tue !

*Les acclamations populaires, d'abord lointaines,  
se rapprochent. Elles éclatent, très voisines.*

L'ÉVÊQUE

Entends ces cris de fête !

CRIS DU PEUPLE *au dehors*

Noël ! Noël, vivat, Arle ! vive Avignon !  
Vivent les Marseillais !

UN CRI ISOLÉ, *puissant*

Gloire au comte Ramon !

ROMÉE, *souriant avec tristesse*

Vous entendez ? voilà ma gloire proclamée  
Mais sous un autre nom que celui de Romée...  
Ils m'aiment, dites-vous ? en êtes-vous certain ?

L'ÉVÊQUE

Allons ; les podestats repartent ce matin ;  
Le peuple au milieu d'eux veut vous voir reparaître :  
Venez-vous pas ?

ROMÉE

J'attends les ordres de mon maître.  
S'il ne m'appelle plus, je demeure.

L'ÉVÊQUE

Pour moi  
Qui reconnus en vous la majesté d'un roi,  
Tantôt, lorsque grandi, sacré par la victoire,  
Vous passiez, dédaigneux même de votre gloire,  
J'ai voulu vous porter, mon fils, cette douceur  
De vous sentir chéri par votre confesseur.

ROMÉE

Je sais que votre estime est fidèle, et j'y compte.

*Roland paraît.*

#### SCÈNE XI.

#### Les mêmes, Roland.

L'ÉVÊQUE

Venez-vous appeler Romée, au nom du comte ?

ROLAND, *inquiet et embarrassé*

Ma foi non, monseigneur... Pardonnez si je viens  
Interrompre un de vos très pieux entretiens...  
Je demande au seigneur Romée une audience.

L'ÉVÊQUE

Je partais...

*Il sort.*

#### SCÈNE XII.

#### Romée, Roland.

ROLAND, *d'un ton acerbe,  
très agressif quoique contenu*

Dites-moi, beau sire, en conscience,  
Si, ministre du comte et son humble vassal,  
Vous lui deviendrez traître en ce jour triomphal,  
Et si, voilant de gloire une conduite infâme,  
Vous comptez prendre, aux pieds de sa très noble dame,  
La place qu'on m'y voit tenir avec respect,  
Mais où vous, prêtre ou non, vous me seriez suspect ?  
Répondez !

ROMÉE, *très doucement*

Pour répondre, il faut que l'on entende ;  
Et de ton cœur au mien la distance est si grande !  
Hausse un peu tes discours et monte un peu vers moi.

ROLAND

Cette riposte vaine est de mauvaise foi.  
Écoutez bien. Les gens qui portent votre robe,  
Et qu'à nos châtiments leur costume dérobe,  
Ont des moyens surnois pour suborner un cœur.  
Garsende vous a vu chevaucher en vainqueur  
Sous la broigne dorée, au soleil miroitante...  
Elle vous aime... Eh bien, si cet amour vous tente,  
Je vous déclare, moi, son chevalier servant,  
Ma haine, qui s'égale à mon amour fervent ;  
Et je vous dis : « Nul ne connaît votre origine ;  
« Étant cachée, elle est peu noble, j'imagine ?  
« N'importe ! vous aviez haute mine à cheval :

« C'est en vous le soldat que je traite en rival.  
« Votre épée, hier encore à bien faire occupée,  
« Est chaude et rouge !... allez donc chercher votre  
[ épée ! »

ROMÉE

Tu parlais de trop bas ; tu parles de bien haut,  
Vassal, mais pas encor le langage qu'il faut.  
À qui vient d'affronter des démons à la guerre,  
L'impertinence d'un bouffon n'importe guère :  
Le bouffon n'aura pas de moi ce qu'il cherchait.  
Laisse là cette épée et va prendre un archet :  
Peut-être écouterai-je un beau porteur de lyre ;  
Je ne sais pas entendre un jongleur en délire.

*Roland, hors de lui, au comble de la rage, frappe  
du pied. Romée, se redresse de toute sa hauteur.  
Avec simplicité :*

Pauvre homme !... il me faudrait un tout autre ennemi,  
Pour réveiller mon glaive en sa gloire endormi.

ROLAND

S'il ne te suffit pas d'une sanglante offense  
Pour rendre nécessaire à tes yeux la défense,  
Prends garde !... S'il te faut la menace du fer,  
Je vais poindre non plus ton âme, mais ta chair !

*En fureur, il pose la pointe de son épée  
sur la poitrine de Romée, qui demeure immobile.*

Parle ! ou je pousserai ce fer dans ta poitrine !  
Fais-tu raison ?

ROMÉE, toujours immobile ; royalement

Je suis de ceux qu'on assassine,  
Et je rabaisserais mes nobles actions

Si je croisais l'épée avec des histrions.

ROLAND, vaincu, exaspéré

Soit !... je te combattrai de tout autre manière ;  
Et publique sera mon insulte dernière.

*Il sort, furieux.*

VOIX DE LA FOULE

Vivent les podestats ! vivat ! vive Avignon !  
Marseille ! Arle ! vivat !

UNE VOIX ISOLÉE

Honneur au grand Ramon !

### SCÈNE XIII.

#### **Romée, Ramon, les podestats et leur suite.**

*Le cortège traverse la scène. Romée à sa vue s'est  
retiré au fond. Ramon l'aperçoit et feint de ne pas le  
voir.*

RAMON, aux podestats

Puissiez-vous maintenir, chacun dans votre ville,  
Le plus grand des bienfaits : la concorde civile.

LE PODESTAT DE MARSEILLE

Nous saurons répéter vos généreux discours.

RAMON, aux podestats

Si, tous, nous restons prêts à nous porter secours,  
En ce cas, il n'est plus de Sarrazin qu'on craigne.

LE PODESTAT DE MARSEILLE

Ce sera l'éternel honneur de votre règne.

LE PODESTAT D'ARLE, à *Ramon*

Partons, sire ; Arle attend son illustre allié.

*Ils sortent tous.*

**SCÈNE XIV.  
Romée seul.**

J'ai combattu pour Dieu. Dieu seul est oublié.

130

**ACTE III**

**SCÈNE PREMIÈRE.  
Le comte Ramon, Folquet, Roland.**

RAMON

Ainsi, mon grand Folquet, tu veux quitter ma cour ?  
Et cela seulement pour des peines d'amour ?

FOLQUET

D'autres chagrins, seigneur, commandent ma retraite :  
J'ai cherché follement la pureté parfaite  
Et j'ai vu que, vivant dans les conflits humains,  
On n'y peut demeurer sans se tacher les mains.  
Plus haut monte le cœur, de plus haut il retombe,  
Et aspire au repos du cloître ou de la tombe.

RAMON

Reste avec nous, Folquet ; sois homme comme nous.

FOLQUET

Sire, je suis tombé de haut, mais à genoux.  
Dieu seul relèvera mon âme agenouillée.

RAMON

De quel péché si noir la crois-tu donc souillée ?

FOLQUET

Sire, j'ai combattu contre les Albigeois  
Qui sont de bons chrétiens, s'ils sont, comme je crois,

131

Avant tout dédaigneux des vanités humaines,  
Gens très doux que l'on traite en vrais énergumènes,  
Eux qui voudraient, navrés des hontes d'ici-bas,  
Être purs comme Christ, — ce qui ne se peut pas.  
Or, j'ai vu, dans l'effort de leur triste hérésie,  
Quelque chose de haut comme la poésie.  
J'ai donc remords de les avoir tant combattus,  
Ces tristes champions des plus belles vertus.

RAMON

Tu t'égares, Folquet, en prenant leur défense,  
Car leur morale au Christ lui-même est une offense.  
La pitié t'a leurré. L'Église, qui voit clair,  
Dénonce et frappe en eux des messagers d'enfer.

FOLQUET

Mon jugement sur eux, en qui je plains des frères,  
Et ma foi d'autre part sont des forces contraires  
Qui me troublent le cœur d'un tumulte croissant...  
Sire, l'Église à qui je reste obéissant,  
Vient d'excommunier le comte de Toulouse...

RAMON, *secouant la tête ; gaiement*

Mon Folquet, tu ne fuis qu'une dame jalouse !  
Tu trouves, à la fin, son cœur trop exigeant  
De ne pas tolérer que le tien soit changeant...  
Cette amante au cœur froid, qui n'accorde rien d'elle,  
Te veut en même temps garder chaste et fidèle.

*Riant.*

Un amour si fidèle et si chaste à la fois  
Devrait pourtant te plaire, étant bien albigeois !  
Tiens ! vois notre Roland : il souffre sans colère

Son faux bonheur d'amant transi, que je tolère.  
Son mal est à la mode ; et c'est, beau troubadour,  
Ce que tu penses fuir en désertant ma cour.

FOLQUET

C'est vrai : peines d'amour ont comblé la mesure...  
... Gardez-moi l'amitié qu'un long passé m'assure,  
Et, sans railler mon mal, laissez-moi fuir, seigneur.

RAMON

Si la paix d'un couvent doit faire ton bonheur,  
Va, Folquet... Souviens-toi de nous, dans tes prières.

*Il lui tend la main. Folquet la baise,  
puis se tourne vers Roland.*

Rappelle-toi, Roland, mes paroles dernières :  
Les douces fleurs d'amour cachent un piège affreux.

*Roland lui baise la main. Folquet salue le comte et  
s'éloigne. Roland s'éloigne un peu et suit un instant  
Folquet pour s'assurer de son départ, puis il revient  
vers Ramon.*

## SCÈNE II. Ramon, Roland.

RAMON

Ainsi donc, selon toi, Romée est amoureux  
De Garsende ?

ROLAND

On le dit.



RAMON

On dit !... sur quel indice ?

Il faudrait parler clair pour que je t'entendisse.  
Et quand il aimerait la comtesse, après tout,  
Qu'en dirais-je, sinon qu'il est homme de goût ?  
Le crime ne serait qu'en l'amour réciproque...  
Tu le sais, toi qui suis les modes de l'époque :  
D'un grand amour, tu fais tes petites chansons  
Aux pieds d'une beauté que tous nous connaissons.

ROLAND

Oui, mais j'ai bon renom ! Or male renommée  
Est au crime souvent, comme au feu la fumée.  
Le crime, feu secret, par elle se trahit ;  
Et ma prudence est attentive à ce qu'on dit.

RAMON

Que dit-on ?

ROLAND

C'est un rôle un peu déplaisant, sire,  
De crier haut ce que tout bas on entend dire.

RAMON

Mais enfin ?

ROLAND, *évasif*

... Et, de plus, si le crime secret  
Atteint ceux-là pour qui je vais être indiscret,  
J'aurai pour prix de mon dévouement leur rancune...

*Il se tait.*

RAMON, *impatiente*

Va donc !...

ROLAND, *biaisant*

D'abord... Romée aurait une fortune  
Secrète, prélevée aux dépens de l'État.

RAMON

Il faudrait plus qu'un bruit pour qu'on le suspectât.  
Pour moi, je juge l'arbre à ses fruits, par moi-même.  
Nos finances étaient dans un désordre extrême ;  
Il les sut ordonner si bien, si prudemment,  
Que l'État relevé prospère en ce moment.  
L'homme est frugal, modeste, il vit en cénobite ;  
Rien qui soit apparent n'entache sa conduite.  
Où serait son trésor caché ? Quel vice a-t-il ?  
Il détourne ses yeux des femmes.

ROLAND, *revenant avec vivacité à son accusation*  
*première*

Le péril,

Le seul peut-être ! est là.

RAMON

On vous entend, poète !

La comtesse se plaît à votre hommage honnête  
Et je permets que vous chantiez le pur amour,  
Je vous l'ai dit vingt fois, — en chaste troubadour...

*Fronçant le sourcil.*

Mais qui vous a donné le droit de jalousie ?  
Mauvais mal dont je vois que votre âme est saisie  
Et qui vous fait haïr l'honnête pèlerin  
Autant qu'à Dieu fidèle à moi son souverain !  
Quelque chose d'humain, toujours, malgré vous, reste

Dans ces amours qu'on croit d'une essence céleste ;  
Et pour les tiens je fus parfois trop indulgent,  
Mais ton zèle aujourd'hui me devient outrageant !

ROLAND, *inquiet*

Monseigneur !...

RAMON

Sois galant, chante aux pieds de ma femme  
Mais ne te brûle pas, drôle, à ta propre flamme.  
... Tiens, vois Folquet, avec sa dame Azalaïs :  
Ces imprudents se croient l'un par l'autre trahis !  
On se brûle à jouer avec le feu : prends garde.  
C'est souvent feu mortel. Bien fol qui s'y hasarde !  
Folquet, c'est le Génie ; elle, c'est la Beauté.  
Azalaïs l'ayant de tout temps rebuté,  
Lassé de cette ingrate, il s'est détourné d'elle.  
Laure de Saint Sorlant le recueille infidèle...  
Azalaïs devient jalouse éperdument :  
Elle en meurt ! Et Folquet songe, toujours l'aimant,  
À cloîtrer son amour désormais solitaire !  
Le Thoronet l'attend...

*Très ironique.*

C'est un beau monastère ;  
Mais on pourrait trouver, pour mettre à la raison  
Un poète, quelque autre et plus dure prison.  
Qu'en dis-tu ? Tu saisis le sens de cette histoire ?...  
Oui ?... Pour moi, j'attendrai la preuve avant de croire  
— Tu m'entends bien, Roland ? — que notre grand  
[ roumieu  
Manque à tous les serments qu'il m'a faits devant Dieu.

ROLAND

Eh ! Monseigneur, j'entends tout cela sans surprise ;  
J'avais prévu le prix qu'obtiendrait ma franchise...  
Mais je crains tout... pour vous !... à vous voir plein de foi  
Dans un homme inconnu de vous comme de moi  
Qui, sachant quels détours permet la politique,  
Dans son propre intérêt peut-être les pratique.

RAMON

Je ne te comprends pas.

ROLAND

*Vous me pardonnerez...*

Mais... aviez-vous promis, sous des serments sacrés,  
Il y a peu de temps, alliance à Marseille ?  
Eh bien, soit qu'il y tienne ou vous la déconseille,  
Romée enfin vous voit renier vos serments...

*Voyant le comte donner des signes de colère, froncer le sourcil et crisper les poings, Roland prend aussitôt un ton d'humilité :*

Le motif en échappe aux humbles jugements  
D'un chanteur tel que moi... mais, sire, je devine  
Que vous, puissant devant la puissance divine,  
Vous trouvez bonne excuse à des actes suspects,

*Il ajoute vivement :*

Et la raison d'État s'impose à mes respects...  
Seulement, il se peut que l'intérêt d'un homme  
Lui montre sous un jour presque honorable en somme  
— Quand vous traitez vos alliés en ennemis ! —  
Cet acte de trahir... l'engagement promis.

Un discours si loyal ne saurait vous déplaire !

RAMON, *furieux*

Vassal, rends grâce à Dieu qui retient ma colère !  
Va ! si tu m'as trompé, tremble pour toi ! Va-t'en !

ROLAND

Sire...

RAMON

La preuve !... assez !

*À lui-même.*

S'il disait vrai, pourtant ?

*Il rappelle Roland qui s'est éloigné.*

Roland ?

ROLAND

Sire ?

RAMON

Va dire à monseigneur qu'il daigne  
Me joindre...

*Sort Roland.*

**SCÈNE III.**  
**Ramon, seul**

Mon devoir, c'est d'illustrer mon règne,  
Et je n'ai pas l'humeur d'un moine ou d'un Folquet.

Marseille au fier comté de Provence manquait :  
Il me la faut. Donc la Provence aura Marseille.

*Entre l'évêque.*

**SCÈNE IV.**  
**Ramon, l'évêque.**

RAMON

Monseigneur, j'ai souvent besoin qu'on me conseille,  
Et vos avis me sont entre tous précieux.  
Pour voir juste aujourd'hui, j'ai besoin de vos yeux.  
Je doute du roumieu...

L'ÉVÊQUE, *avec élan*

Qui vous sert et vous aime !

RAMON

On le dit très changé. Jugez-en par vous-même.

*L'évêque se redresse comme offensé.*

Je veux savoir par vous...

*L'évêque laisse échapper un mouvement de refus.*

Monseigneur, il le faut...

Si l'acier de ce cœur est resté sans défaut.  
Je reviendrai dans un instant... Sondez cette âme.

L'ÉVÊQUE

Que dit-on ?

RAMON

On le dit amoureux de ma femme.

L'ÉVÊQUE, *incrédule*

En vérité !

RAMON

De plus, il pille le trésor.

L'ÉVÊQUE

J'ai bien vu blasphémer les saints, mais pas encor  
Si follement ! Romée est un saint sur la Terre.

RAMON

On l'accuse pourtant !... Pénétrez le mystère.

*Il laisse l'évêque sur ce mot,  
avec un signe d'intelligence et d'autorité.*

140

**SCÈNE V.**

**Romée, l'évêque.**

*L'évêque va ouvrir la porte de l'ermitage. Romée  
paraît.*

ROMÉE

Monseigneur ?

L'ÉVÊQUE

Vous suivez les sentiers du devoir,  
Et l'évêque sur vous n'a plus rien à savoir,  
Romée ; et cependant une chose m'étonne :  
Le comte est irrité contre votre personne.

ROMÉE

Dieu lui fait par ma voix de trop dures leçons.

L'ÉVÊQUE

Mais n'avez-vous en rien mérité ses soupçons ?

*Romée a, sur ce mot, un mouvement de révolte.*

*L'évêque ajoute vivement :*

Le plus pur d'entre nous est moins pur qu'il ne pense.  
Il a suffi, parfois, d'un mot, d'une imprudence,  
Que sais-je ? quelquefois un sourire suffit  
Qui, mal interprété, fait croire qu'on trahit...  
Et vous êtes sans tort... je le sais, je l'espère...

*Le regardant trop attentivement :*

Pourtant, on vous soupçonne.

ROMÉE, *d'un ton d'infini reproche*

Et vous aussi, mon père !

L'ÉVÊQUE, *brusquement saisi de regret*

Maudit soit l'inconnu qui fut ton offenseur !  
J'ai douté de Romée !

*Il courbe le genou.*

Absous ton confesseur !

ROMÉE, *la main sur ses yeux*

Monseigneur ! monseigneur !

L'ÉVÊQUE, *affectueusement*

Comment, noble Romée,

Ose-t-on s'attaquer à votre renommée ?...  
Savez-vous qui ? pourquoi ?

141

ROMÉE

Vous ne comprenez pas ?

L'ÉVÊQUE, *tristement*

Si !... qu'il faut se servir des armes d'ici-bas  
Lorsqu'on veut triompher des lâchetés humaines ?

ROMÉE, *suivant la même idée*

L'homme de Dieu se voue aux défaites certaines  
Qui prétend soutenir par de divins conseils  
Ses frères qui pourtant ne sont pas ses pareils.

L'ÉVÊQUE, *de même*

Honteuse d'elle, alors, l'humanité le nie  
Et sa sincérité dicte sa calomnie.  
À qui ment, la vertu semble un masque menteur ;  
Tous les êtres d'en bas blasphèment la hauteur ;  
Contre l'humilité l'orgueil blessé se dresse ;  
La haine se croit juste à nier la tendresse ;  
Ce qui ne faiblit pas ne peut paraître humain !

ROMÉE

Souvenez-vous que j'ai prévu ce lendemain.

L'ÉVÊQUE, *méditant*

On nous aime pourtant, nous prêtres ; et nous sommes,  
Nous, apôtres du Christ, des exemples aux hommes.

ROMÉE

Non, monseigneur ; hélas, non ! Vous ne l'êtes pas.  
Dans les sentiers humains vous butez à tout pas.  
Vivre en Dieu seul, fonder son règne sur la Terre,  
Oui, c'est tâche impossible au lutteur solitaire

Heurté, perdu dans le conflit des passions...  
Mais l'Église commande à tant de nations  
Qu'elle aurait pu, partout élevée en exemple,  
Puissance unique et sainte, en qui Dieu se contemple,  
Sans jamais recourir aux armes des pervers,  
Lumière de l'amour, conduire l'Univers !  
Mais non : elle est savante aux ruses politiques !  
Le chant de vos orgueils se mêle à vos cantiques.  
Le monde vous séduit. Le pape n'est qu'un roi,  
Et la croix dans ses mains n'est qu'un objet d'effroi.  
De ses actes humains la douceur est absente.  
La charité n'est pas dans sa droite puissante  
Mais la terreur ! et Christ se détournant de lui  
Doit voir avec douleur les chrétiens d'aujourd'hui.

L'ÉVÊQUE

Il faut frapper les Albigeois !

ROMÉE

Il faut les plaindre.  
Des chrétiens ne sont plus chrétiens s'ils se font craindre.  
Chrétien, j'aime et je plains des frères égarés ;  
Je m'indigne, en chrétien, de les voir massacrés !...  
Ô Parole du Christ, c'est toi la seule épée  
Par qui l'erreur doive être avec raison frappée !  
Toi, tu vaincras les cœurs par la vertu du cœur.  
Ce pape fait du Christ un odieux vainqueur !  
La cruauté, voilà l'arme qu'il a choisie  
Pour tuer des chrétiens !

L'ÉVÊQUE, *violemment*

Pour tuer l'hérésie !

ROMÉE

Le Christ qui dit : « Remets cette épée au fourreau,  
« Pierre !... », n'est que victime ; il n'est jamais  
[ bourreau.

L'ÉVÊQUE

Prenez garde ! L'esprit de révolte vous gagne :  
L'Apostole a pour lui l'empereur d'Allemagne.

ROMÉE, *avec emportement*

Nous ne reconnâtrons jamais cet empereur !  
Quant au pape sanglant, il n'inspire qu'horreur.

L'ÉVÊQUE

Comment garder l'Église ? Il faut qu'elle soit une.

ROMÉE

Elle est double...

L'ÉVÊQUE

Et sert Dieu.

ROMÉE

Mais aussi la fortune !

C'est ainsi qu'elle est double et n'est plus selon Dieu.  
Je sers Dieu seul : voilà le crime du roumieu.

L'ÉVÊQUE

Folquet vous a séduit : je sens là ses maximes.

ROMÉE

La haute politique excuse tous les crimes  
Et traite en criminel qui ne l'excuse point.  
Ce siècle est condamné, je l'accuse en témoin.

L'ÉVÊQUE, *baissant la voix*

Prenez garde ; parlez avec quelque prudence.

ROMÉE

Le mal que je dénonce est criant d'évidence,  
Et j'ai dit à Ramon...

L'ÉVÊQUE, *effrayé*

Quoi ?

ROMÉE

Qu'il s'est parjuré !

L'ÉVÊQUE, *effrayé*

C'est cela qui vous perd !

ROMÉE

J'en suis bien assuré !

Ramon... Ramon n'est plus qu'un prince politique ;  
Il a honte d'avoir mérité ma critique ;  
C'est parce qu'il suivait mes conseils jusqu'ici,  
Qu'on me déteste ; et lui me sera sans merci,  
Car, lorsqu'il résolut le siège de Marseille,  
J'ai dit : « Sire, pour vous, c'est honte sans pareille !  
« De vous, la cité libre attendait loyauté :  
« Dieu prévient le pécheur avant d'être irrité.  
« Pour moi, je m'en irai le désespoir dans l'âme,  
« Si vous persistez, sire, au projet que je blâme ! »  
Il s'écria d'abord : « Ne m'abandonnez pas,  
« Bon Romée ! » Et je suis demeuré, mais, hélas !  
Vaincu, tout dénué de ma force première !



**SCÈNE VI.**  
**Les mêmes, Ramon**

RAMON, *entrant*

Eh bien ?

L'ÉVÊQUE, *d'un ton solennel, pénétré*

Gardez Romée : il est notre lumière.  
Comme autrefois, Dieu parle en lui. Dieu parle en lui.

ROMÉE, *humblement*

Ce que je fus hier, je le reste aujourd'hui :  
Le lumignon mourant et dont la clarté fume,  
Mais brille assez pour qu'à lui le flambeau s'allume.

*Se relevant tout à coup, avec autorité :*

Revenez donc, parjure, au respect du serment.

RAMON, *irrité*

Romée !

L'ÉVÊQUE, *à Romée*

Au nom du Christ, parlez moins rudement.

ROMÉE

L'Esprit a tous les droits d'être rude au coupable.

*Au comte :*

Sire, vous poursuivez une œuvre détestable.  
Dites-moi franchement si vous vous sentiez fier,  
Fier de vous et joyeux, quand, devant Marseille, hier,  
Vous combattiez, depuis quatre jours, en personne,  
Sous le heaume comtal cerclé d'une couronne ?

*Entre un écuyer.*

**SCÈNE VII.**  
**Les mêmes, un écuyer.**

L'ÉCUYER, *au comte*

Marseille, sire, envoie un courrier.

RAMON, *vivement*

Un courrier !

*Entre le courrier.*

**SCÈNE VIII.**  
**Les mêmes, un courrier.**

*Sur un signe de Ramon, le messenger prend la parole.*

LE COURRIER

Marseille m'envoie à vous, sire, pour vous prier  
De mettre fin au siège affreux qui la dévaste.

LE COMTE, *hautain*

Après ?

LE COURRIER

Marseille a vu son peuple enthousiaste  
Défendre ses remparts en criant : liberté !

*Romée, à ces mots, tombe à genoux  
et prie en silence, douloureusement.*

De beaux jouvents <sup>17</sup> avec leur mère à leur côté,  
Et des époux ayant à leur côté leurs femmes,

<sup>17</sup> « Jouvenceau, jouvencelle », en français médiéval ; *jouvènt* en provençal.

Des vierges, des vieillards, sous le fer et les flammes,  
Son morts debout, vieillards, filles, mères et fils,  
Pour sauver d'un tyran la cité de Gyptis <sup>18</sup>.

RAMON, *irrité*

Un tyran !... imprudent, ta rancune t'égare !

*Romée se relève dans un mouvement emporté.*

ROMÉE

Prince ! allez-vous rester ce tyran ? ce barbare ?...  
Vous pouvez réparer un peu d'un si grand tort !  
Ayez le noble orgueil, ayant le droit du fort,  
De vous montrer clément à la cité saignante !  
À Marseille, laissez la liberté régnante.  
Épargnez ses soldats et vos propres soldats.  
Demandez seulement aux nobles podestats  
L'honneur d'être nommé protecteur de la Ville.  
Ne prenez pas conseil d'une colère vile.  
La paix ! la paix ! Laissez les rêves conquérants.  
Ce n'est que par l'amour que les princes sont grands.  
La paix, seigneur ! aimez tout ce qui souffre et saigne...  
Tu peux encor sauver la gloire de ton règne,  
Ramon !... Ramon, au nom du Ciel, sois adjuré.  
Cette ville en rappelle à ton serment sacré !

LE COURRIER

Votre ministre a mieux que moi plaidé ma cause,  
Sire ; et c'est bien la paix que Marseille propose,  
Marseille prête à vous nommer son Protecteur.

*Un grand silence.*

<sup>18</sup> Selon la légende, Marseille aurait été fondée, six cents ans avant notre ère, par le mariage de la belle Gyptis, fille du chef de la tribu locale, avec le marin phocéén Protis. C'est d'ailleurs ce prénom qui était primitivement dans la version dactylographiée.

RAMON, *à Romée*

J'avais douté de toi sur un dire menteur,  
Romée. Attends de moi la paix que tu souhaites.

*Au courrier, dans le moment  
où entre Garsende avec Roland.*

J'irai changer vos soirs de deuil en jours de fêtes,  
Chevalier ; j'étais hier chez vous ; j'irai demain.  
Attendez. Nous allons vous remettre en chemin.  
Dites aux Marseillais qu'acceptant leur avance,  
Je les tiens pour unis aux destins de Provence.  
Nous aurons même honneur dans les siècles futurs.

### SCÈNE IX.

#### Les mêmes, Garsende, Roland.

GARSENDE, *s'avançant vers le courrier*

Hier, mon cher seigneur combattait sous vos murs...  
En héros qu'un vaillant adversaire émerveille  
Il m'a redit vingt fois la gloire de Marseille,  
Et qu'aux regards du monde elle aura mérité  
De conserver, unie à nous, sa liberté.  
Le sublime Romée et toute la province  
Pour la ville héroïque ont les yeux de leur prince.

RAMON, *sévèrement à la comtesse*

Un los <sup>19</sup> de moi n'a pas besoin d'être approuvé,  
Madame ; de tout temps l'honneur m'est réservé

<sup>19</sup> *Los*, substantif masculin de l'ancien français signifiant « louange ».

De louer ou blâmer, dans la paix ou la guerre.

GARSENDE, *étonnée et blessée*

Mon cher seigneur me fut plus indulgent naguère,  
Et mieux courtois.

RAMON, *au courrier*

Venez, chevalier...

*Suivi du chevalier, il s'éloigne de Garsende.*

GARSENDE, *à Roland*

Qu'a-t-il donc ?

ROLAND, *à voix basse*

Il est jaloux.

GARSENDE, *à Ramon*

Seigneur, vous m'offensez.

RAMON

Pardon...

Mais je sais mesurer, seul, le blâme ou l'éloge,  
Et jamais ne consacre un droit que l'on s'arroe.

*Sur un signe du comte, le chevalier, l'évêque et Roland s'apprêtent à le suivre. Garsende arrête Roland demeuré le dernier.*

GARSENDE, *à Roland*

Jaloux ? comment sais-tu ?

RAMON

C'est trop facile à voir !

*Il sort, en jetant sur Romée un regard de menace.*

**SCÈNE X.**  
**Garsende, Romée.**

GARSENDE

Quand la femme n'a rien trahi de son devoir,  
N'est-il pas un peu dur d'être si mal aimée ?  
Je viens me confesser à vous, noble Romée.  
Ramon devient toujours plus injuste et plus dur.

ROMÉE, *tristement*

Votre cœur serait-il si sûr de lui, si pur,  
Qu'il n'ait pas à se faire un seul petit reproche ?...

GARSENDE

Est-ce un tort si je sens toujours, à votre approche,  
Un élan de mon cœur qui me hausse vers Dieu ?

ROMÉE, *doucement*

C'est peut-être ce que l'époux devine un peu...

GARSENDE, *rêvant*

Oui, peut-être par là j'aurai pu lui déplaire.

ROMÉE

C'est pour cela que vous éprouvez sa colère :  
Il doute, il cherche, il sait qu'un amour innocent  
N'est que l'appât d'un piège éternel et puissant,  
Qu'une pente conduit, insensible mais sûre,  
De la pure tendresse à la faiblesse impure.  
Pour cet époux, je suis le tentateur haï  
Et qui, déjà, du moins en idée, a trahi,  
Moi qui, peut-être, appris en victime, madame,  
Que l'adultère naît souvent d'une amour d'âme.

*Il s'exalte, comme visionnaire.*

Et l'adultère est comme un dragon monstrueux,  
Un monstrueux serpent gonflé d'horribles œufs  
Qui, tous, cachent un monstre, et qui peuvent éclore.  
L'époux tuera l'amant : c'est crime ; il peut encore  
Être tué : c'est crime. Une amante, un amant,  
Meurent frappés ensemble ou volontairement :  
Crime ! Des œufs hideux il ne sort que des crimes.  
La faute aimable a fait de honteuses victimes !  
L'amour ne plaît à Dieu que fidèle au devoir,  
Votre mari me hait, vos yeux ont dû le voir,  
À quel point ? je ne sais ; et lui-même il l'ignore.  
Si l'orage sur moi n'éclate pas encore,  
Il vient... Je vois venir des nuages grondants...  
L'ingratitude accourt... Elle me montre les dents.

GARSENDE

Grand Romée, écarter ces sinistres images.  
Un vent frais va souffler sur les sombres nuages.

*Alice paraît.*

Votre âme est comme un ciel au-dessus des affronts.  
Tous les monstres seront vaincus ; nous les vaincrons,  
Oui !... si vous acceptez qu'une enfant vous ramène  
De vos tristes hauteurs vers la tendresse humaine.  
Souffrez qu'elle vous aime ; et que moi, renonçant  
À mon rêve d'hier, blâmé quoique innocent,  
Je vous offre, Romée, un hommage tout autre :  
Celui d'un jeune cœur vraiment digne du vôtre.

*Romée, stupéfait, n'aperçoit pas Alice  
qui est entrée depuis un instant.*

Et si ce pur amour s'est à moi découvert,  
Pour qu'il vous soit ici pieusement offert,  
C'est qu'en vous on pressent toujours, sous un mystère,  
Une étrange grandeur qu'en vain vous voulez taire.  
Cet amour sait qu'il doit faire le premier pas  
Et le premier s'offrir à qui ne s'offre pas.

*Romée a un mouvement de surprise et de refus  
qu'elle réprime d'un geste.*

Pour moi, j'ai renié — croyez-moi, je vous prie —  
Le rêve amoureux, cher à la chevalerie.  
L'amour qui s'offre à vous est un acte de foi.  
Les obstacles, que nous affrontons sans effroi,  
Tomberont devant nous, puisque Dieu nous dirige  
Et que cet amour même est déjà le prodige.  
... Lorsque Ramon sur vous leva l'épée un jour,  
Dans sa main tout à coup son fer se fit trop lourd :  
Une fois encor Dieu le fléchira de même  
Si vous souffrez qu'un ange aimé de Dieu vous aime,  
Un ange qui, vers vous, le sachant mérité,  
Élève saintement le lys de pureté.

*Romée a, de nouveau, un geste  
de surprise et de révolte.*

Patiemment, Romée, écoutez-moi, par grâce.

*Avec solennité.*

Noble inconnu, qu'on sent d'une très haute race,  
Par un grand mariage, assurez-en l'espoir :  
Écoutez une enfant qui va vous venir voir  
Et qui, se refusant aux ordres qu'on lui donne  
D'être reine, pour vous refuse une couronne !

*Elle se tourne vers Alice.*

Allons, approchez-vous, chère Alice.

ROMÉE, *attentif et stupéfait*

Ce nom ?

GARSENDE

Oui, monseigneur, c'est bien la fille de Ramon,  
Qui, sinon de ma chair, est fille de mon âme.

ROMÉE, *sévèrement*

Le roumieu n'est ici qu'un serviteur, madame.

*Il veut s'éloigner.*

ALICE, *se mettant à genoux, devant lui, lentement* :  
Mais vous m'écoutez, car Dieu m'écouterait.

*Il s'arrête.*

Une nuit, seigneur, Dieu, qui me parle en secret,  
Dieu m'envoya, dans un songe, l'ordre suprême  
De choisir pour époux le prophète qu'il aime.  
Tel on vous vit un jour revenir en vainqueur  
Des Sarrazins, et tel Dieu vous voit dans mon cœur.  
À des signes confus, mais que la foi devine,  
Je sens frémir en moi la volonté divine.

*Elle se prosterne.*

Et me voici, de par l'ordre du Dieu vivant.

ROMÉE, *avec bonté*

À dire : « Dieu le veut » on se trompe souvent,  
Ô ma fille !

*Il la relève doucement. Elle se tient debout près de  
Garsende et la tête appuyée sur l'épaule de la comtesse.  
Un silence.*

Ainsi donc, marchant à l'aventure,  
On pourrait s'abaisser aux pieds de la roture ?  
Et, croyant plaire au Ciel, d'un élan ingénu,  
On offre un cœur princier au romée inconnu !

*Laissant les deux princesses inquiètes et surprises,  
il entre dans l'ermitage et en ressort aussitôt.*

Quelque chose de mon secret m'échappe encore :  
Soit. Apprenez ce que j'ai voulu qu'on ignore.

*Il leur montre un anneau.*

Cet anneau d'or — voyez — m'enchaîne à mes douleurs.  
... Quelque part, dans un cloître, une femme est en pleurs.  
Elle a des regards purs... avec une âme fausse.  
Dieu la pardonnera peut-être — s'il m'exauce.  
C'est mon épouse. Elle a trahi le doux serment.  
Oui, trahi... comme Pierre !... et peut-être en aimant.

*Un silence.*

Je suis pauvre, déchu, sans biens et sans famille.

*À la comtesse.*

Pleurez-sur moi, madame.

*Se tournant vers Alice.*

Allez en paix, ma fille.

*Elles se couvrent toutes deux le visage d'un pan de  
leurs voiles et sortent lentement comme deux figures*

*de la douleur. Il s'assied et demeure accablé, comme  
abîmé dans ses réflexions, le visage entre ses mains.*

**SCÈNE XI.**

**Romée, trois jeunes seigneurs.**

UN JEUNE SEIGNEUR.

Sois salué.

*Il ne répond rien, mais peu à peu relève la tête,  
pendant que parle le jeune seigneur.*

Ramon, oubliant son devoir

Voulant grandir en gloire et surtout en pouvoir,  
Ramon, dont vous blâmez hautement la conduite,  
Manquant à ses serments, tient Marseille réduite  
Et, tyran, lui prépare un honteux avenir...  
Des Marseillais puissants songent à le punir...  
Tous haut titrés, prudents et pleins d'expérience,  
Avec qui, mécontents, nous ferons alliance.  
Nous sommes sûrs que vous garderez le secret  
D'un complot... en accord avec votre intérêt,  
Car on vous veut pour chef de la révolte armée  
Qui, renversant Ramon, couronnera Romée.

*Romée se lève brusquement et se redresse de toute  
sa taille.*

ROMÉE

J'oublierai vos noms... oui, mais pas votre complot ;  
Et, pour vous décevoir, je n'ajoute qu'un mot :

La loyauté, seigneurs, c'est la gloire du sage.  
Je ne me mêle point aux trahisons d'usage.  
Rien ne peut délier un homme d'un serment,  
Et je ne puis mentir, pas même à qui me ment.  
Vous êtes hasardeux, trahissant votre maître,  
D'offrir un trône à qui pourrait répondre en traître.  
Allez !

*Ils s'éloignent confus et irrités.*

UN DES JEUNES SEIGNEURS

Prêcheur vantard ! tu nous paieras ceci !

*Romée demeuré seul reprend son attitude  
méditative et douloureuse.*

**SCÈNE XII.**

**Romée seul.**

Tout se fait menaçant, je n'aurai pas merci.  
Voici le temps prévu, je sens arriver l'heure  
Où, par les yeux de chair, l'âme saignante pleure.  
Seigneur, répondez-moi ! Seigneur, regardez-moi !  
Je souffre en serviteur, moi qui souffris en roi !

*L'envoyé des paysans arrive d'un air de ruse  
prudente et l'appelle à voix basse.*



### SCÈNE XIII.

#### Romée, l'envoyé des paysans.

L'ENVOYÉ DES PAYSANS, à voix basse

Monseigneur ?

ROMÉE

Qu'est-ce encor ?

L'ENVOYÉ DES PAYSANS, à voix basse

C'est moi... c'est nous, Romée !

*Romée le regarde et tressaille.*

Le peuple sait, par les voix de la Renommée,  
Que des plus lourds impôts vous l'exemptez souvent...  
Il sait tout ce qu'il doit à votre esprit savant ;  
Qu'enfin vous comprenez l'âme du populaire.  
Eh bien...

*Il baisse encore la voix.*

Voici venir le jour de sa colère.

*Il jette autour de lui un regard méfiant.*

Je me sens épié... mon discours sera bref... :  
Les Tuchins, avec nous, vous acceptent pour chef.  
Les moutons au mauvais berger demandent compte ;  
Nous réglerons d'abord celui du seigneur comte.  
Il nous tient écrasés, rampant à ses genoux.  
Il veut les Marseillais esclaves comme nous !  
Levons-nous. Reprenons nos trésors dans ses coffres...  
Guidez-nous, Maître ; et si vous acceptiez nos offres,  
Nous vous acclamerions, vous, même comme roi.

ROMÉE, tristement

Pauvres gens que j'aimais, ne comptez plus sur moi.

L'ENVOYÉ DES PAYSANS, surpris et furieux

Quoi ! tu dénonceras notre ligue sacrée ?

ROMÉE

Non ; mais je tiendrai tête à la meute altérée !  
Et, conduits par l'Esprit, mes bras, quoique lassés,  
Musèleront de fer les instincts courroucés...

*Répondant à un mouvement de colère de l'homme.*

Oui, le prince est injuste et la terre est marâtre  
Mais comment le mouton, mécontent de son pâtre,  
Saura-t-il protéger les troupeaux ignorants ?  
Grandis ton cœur, avant de renverser les Grands !

L'ENVOYÉ DES PAYSANS, crispant ses poings

Tu nous paieras ceci !... nous te pensions tout autre !

*Il sort, en regardant toujours autour de lui, avec méfiance.*

### SCÈNE XIV.

#### Romée seul.

Mon Dieu ! Que voulez-vous encor d'un simple apôtre ?  
Serait-ce d'imiter votre fils sur la croix ?  
Réponds, ô Dieu muet, en qui pourtant je crois !  
Vers les pires douleurs que ton Christ a souffertes,

Je tends mes pieds saignants, je tends mes mains  
[ offertes.

Je suis, comme il le fut, l'agneau parmi les loups !

*Il ouvre ses bras en croix.*

Mais parle-moi ! J'attends la croix, j'attends les clous !

*Un silence, il jette un cri.*

Ah ! j'aime mieux les coups de fouet, le coup de lance  
Tous mes bourreaux, — que ton effroyable silence !

*Ses bras retombent.*

#### SCÈNE XV.

#### Romée, l'écuyer, le portier.

*L'écuyer et le portier entrent en causant à voix basse, puis se désignent Romée qui est assis.*

LE PORTIER, à l'écuyer

À son air, j'ai compris que l'autre parlait bas...  
Voulez-vous parier qu'il n'en conviendra pas ?  
... Je l'ai vu !... Ce Tuchin vient de gagner au large.

*À Romée, avec embarras.*

Messire, j'obéis aux devoirs de ma charge  
Et guettant les rôdeurs et tout passant suspect...  
Et nous nous demandons... avec un grand respect...

L'ÉCUYER, l'interrompant, à Romée

Tantôt, du haut des tours, on a cru reconnaître  
Un certain rustre, un homme au visage de traître,

Qui, chez nous, ici même, est par deux fois venu...  
La seconde, c'était...

LE PORTIER

Je l'ai bien reconnu !

L'ÉCUYER

... Pour vous complimenter...

LE PORTIER

... le jour de la victoire.

L'ÉCUYER

Or, messire, on le tient pour un Tuchin notoire.  
Que cherche-t-il ici ? L'avez-vous vu, seigneur ?

*Romée, qui a écouté en silence et sans regarder les deux personnages qui lui parlent, se lève, les considère un instant avec la surprise d'être interrogé, s'éloigne enfin sans répondre et rentre dans l'ermitage.*

#### SCÈNE XVI.

#### L'écuyer, le portier.

L'ÉCUYER

Sur l'honneur,

L'attitude est étrange !

LE PORTIER

Étrange... et plus qu'étrange !

L'ÉCUYER

On a porté bien haut ce roumieu... mais tout change :  
J'entends, depuis trois jours, des bruits fâcheux pour lui.

LE PORTIER, *d'un ton rageur*

Quand il vint — insolent déjà... moins qu'aujourd'hui —  
Pour la première fois se pendre à cette cloche,  
Je l'accueillis fort mal... et vous, bien ;... sans reproche ;  
Quelque chose me dit que j'avais trop raison...  
On flatte le bon chien qui garde la maison,  
Habile à dénoncer les malfaiteurs qu'il flaire,  
Mais, portier d'un palais, moi, quel est mon salaire ?

L'ÉCUYER, *riant*

Et vous êtes pourtant non de simples valets,  
Certes ! mais les premiers protecteurs du palais,  
Plus exposés cent fois que nos archers fidèles  
Qu'on niche sur la tour avec les hirondelles.

LE PORTIER

Le premier, je reçois les injures, les coups  
Même — des vagabonds, des voleurs et des fous !...

L'ÉCUYER

Mais enfin... ce Romée a bien conduit la guerre ?

LE PORTIER, *dédaigneux*

Peuh ! Être un bon soldat, c'est un talent vulgaire,  
Et tout aventurier, à la guerre, a du cœur,  
Car c'est profit pour lui s'il revient en vainqueur !

L'ÉCUYER

Je vois que, chaque jour, il déchoit, leur Romée !

LE PORTIER

Oui ! mais quand croulera sa belle renommée,  
Personne ne dira : « Jérôme, le portier,  
« Le chien fidèle, avait flairé l'aventurier !... »  
Qu'en pensez-vous ?

L'ÉCUYER

Je ne sais trop, il faut attendre.

LE PORTIER

Eh bien, je vous dis, moi... que nous le verrons pendre !

**ACTE IV****SCÈNE PREMIÈRE.****Ramon, Roland.**

RAMON

Je ne l'aurais pas cru. C'est le plus faux des hommes.  
Où prend-il ? Où peut-il cacher de telles sommes ?  
Et tes renseignements, de qui les obtiens-tu ?  
L'hypocrite ! il semblait un monstre de vertu !  
C'est un monstre de crime ! Et tu dis que l'infâme  
Osa porter des yeux trop hardis sur ma femme !  
Et qu'après tout cela ce vil aventurier  
Près d'Alice, — une enfant ! — que je vais marier  
Au fils d'un roi, se pose en prétendant, le lâche !  
Mais sais-tu le retrait du trésor qu'il nous cache ?  
Combien dis-tu ? tu m'as dit un chiffre assez fort ?

ROLAND

Sur quel point, monseigneur, répondrai-je d'abord ?  
Je vois vos questions qui se heurtent, pareilles  
Dans leur emmêlement à des essaims d'abeilles.  
Et j'ai peur, si j'en prends une seule au hasard,  
De connaître qu'elle est abeille et porte un dard.

RAMON

Ce qui veut dire quoi ?

ROLAND

Que, pour vous bien répondre,  
Sans craindre un démenti qui me viendrait confondre,  
Je ne dois avancer qu'avec précautions  
Parmi ce dangereux essaim de questions.

RAMON

Soit. Combien nous a-t-il volé ?

ROLAND

Comment connaître  
Le chiffre d'un larcin fait au peuple ? Peut-être...  
Vingt mille écus royaux ?... mais je n'affirme rien.  
Remarquez qu'un tel vol peut se cacher fort bien :  
On reçoit sans témoin ; on vole sans complice.  
Et d'ailleurs rien n'est sûr... Quant à la noble Alice,  
Sa nourrice m'a dit que depuis quelques jours  
La fiancée en pleurs rêve à d'autres amours  
Très différents de ceux que l'État lui propose.  
Enfin, de tous côtés, on jase, on cause, on glose,  
Et l'on suppose... Bref, il faut tout éclaircir.

RAMON

Éclaircis donc !

ROLAND

Croyez que j'en ai grand désir !  
Et j'y prendrai plaisir... mais la clef du problème...

*Il hésite.*

RAMON

Va.

ROLAND

... C'est d'interroger le pèlerin lui-même...  
Il niera tout.

RAMON

Alors ?

ROLAND

Vous lui direz alors  
Que vous savez où sont enfouis tous ses trésors.

RAMON

Mais... je l'ignore ?

ROLAND

Sire, à l'heure où je vous parle,  
Vous attendez Barral ?

RAMON

Barral, podestat d'Arle,  
Doit, en secret, nous vendre Arle ; et vient aujourd'hui  
Traiter du marché, bon pour moi... honteux pour lui.  
Mais pourquoi nommes-tu ce chef de république ?

ROLAND

Barral sait tout.

RAMON

Quoi, tout ? Va donc, traître, et t'explique !

ROLAND

Quand Romée a voulu mettre à l'abri des yeux  
Et des soupçons subtils, son larcin précieux,

Silencieusement, à son ordre, fut faite  
Par un bon ouvrier d'Arles, une cachette ;  
Et Barral pourra dire...

RAMON

en quel temps, en quel lieu,  
Comment il mit cet homme aux ordres du roumieu ?

ROLAND

Bien deviné ! Pour moi, je n'ai plus rien à dire...  
Ne sachant rien, sinon qu'un autre sait tout, sire.

RAMON

Heurte au seuil de Romée, et reste auprès de moi.

ROLAND, *humblement*

Sire, je vais heurter ; mais, rester là ? Pourquoi ?

RAMON

Serait-ce qu'au moment précis d'entrer en lice,  
Tu trembles ? Heurte. — Après, fais appeler Alice,  
La comtesse Garsende et monseigneur. Je veux  
Leur parler. Dis-le leur ; et reviens avec eux.

*Roland frappe à la porte de l'ermitage  
et se retire aussitôt. Romée paraît.*

**SCÈNE II.**  
**Ramon, Romée.**

RAMON

Voici venu le temps de me rendre des comptes...

*Romée s'incline en silence.*

J'ai connu tes vertus...

*Romée se redresse.*

et je connais tes hontes !

*Romée demeure impassible.*

Je t'apporte à la fois louange et châtiment.  
Tu m'as trahi trois fois.

ROMÉE, *paisible*

Puis-je savoir comment ?

RAMON

Regarde-moi. Ma femme et ma fille...

*Silence.*

ROMÉE

Eh bien, sire ?

RAMON

Ta pieuse éloquence a voulu les séduire !

ROMÉE, *toujours paisible*

Ce serait, je l'avoue, un crime sans pardon !  
M'ont-elles dénoncé ?

RAMON

Non.

ROMÉE

Interrogez donc

Et l'une et l'autre : après, choisissez mon supplice.

RAMON

Je n'offenserai pas le cœur de mon Alice  
En accusant, devant elle, un larron d'amour.

ROMÉE

Alors condamnez-moi sans discours, sans recours,  
Sans justice. J'attends l'arrêt illégitime.  
Mais peut-être suis-je accusé de plus d'un crime :  
Dites-les moi.

RAMON

J'attends Barral, le podestat ;  
Tu vas être accusé d'avoir volé l'État.

ROMÉE, *s'animant peu à peu*

Accusé !... par Barral ! l'homme abject, l'âme vile  
Qui, je le sais, va vendre Arles, la noble ville,  
Arles, fleuron sans prix au front des empereurs,  
Mur dressé contre les Sarrazins massacreurs,  
Arles royale, Arles la sainte, Arles la grande,  
Si chrétienne qu'il faut bien qu'un Judas la vende !...  
... Ô sol des Alyscamps ! terre d'où nos grands morts,  
Se levant en esprit pour nous faire plus forts,  
Entrent dans notre cœur aux grands jours des batailles !  
Arles, qui tiens dompté le Rhône en tes murailles,  
Arles de la Camargue, où Lazare aborda !...  
Au traître qui te vend l'autre te marchanda  
Comme on fait d'une esclave, ô noble république !  
Et c'est à ce Barral qu'il faut que je réplique !  
Vraiment, je suis toujours plus étonné de voir  
Les traîtres, les plus vils déserteurs du devoir,  
Pour perdre un innocent, dénoncer comme crime  
La trahison, à qui la pratique et l'estime !

RAMON

Pour avoir par un cri de rage répondu,  
Bavard, crois-tu vraiment t'être bien défendu ?

ROMÉE

J'ai mis l'accusateur sous mes pieds, comme indigne.  
À la postérité mon mépris le désigne,  
Et la postérité saura flétrir son nom.  
À la fois podestat d'Arles et d'Avignon,  
Donc, deux fois traître, il veut vendre Avignon comme  
[ Arles,  
À toi ! traître avec lui !

RAMON, *furieux*

Fou ! songe à qui tu parles !

ROMÉE

Et, quand il faut choisir entre Barral et moi,  
Dans le traître, inspiré par vous, vous avez foi !  
Vous lui portez estime et décrétez ma honte !...  
Trahissez avec lui vos peuples, seigneur comte.  
Vous apprendrez un jour quel prix vous ont coûté  
Avignon et sa gloire, Arle et sa liberté.  
Trahissez-les sans moi, les cités héroïques,  
Glorieuses d'avoir été des républiques.

RAMON

Ainsi donc le courroux est ton seul défenseur ?

ROMÉE, *subitement calmé*

Non ; je puis te redire avec plus de douceur :  
« Quoi ! tu m'oses parler d'honneur, oui, toi ! toi-même,  
« Toi, trois fois enchaîné par un serment suprême



« À trois nobles cités confiantes en toi,  
 « Toi qui, leur répondant par un manque de foi,  
 « Viens d'asservir Marseille et veux asservir Arle ! »

*Mouvement de Ramon qui veut l'interrompre.*

Tais-toi, félon ! ce n'est pas moi, c'est Dieu qui parle !  
 Et de quel droit, ayant démerité de Dieu,  
 Peux-tu demander compte au fidèle roumieu,  
 Qui, coupable, pourrait dire encor : « Je récusé ! »  
 Que dirais-tu s'il te répondait : « Je refuse  
 « De répondre : c'est moi ton juge et toi qui mens ! »  
 Dieu sait qu'un mot de moi vaut mieux que tes serments.

RAMON

Comme neige au soleil ton audace va fondre.  
 Car voici ceux qui vont t'obliger à répondre !

### SCÈNE III.

**Ramon, Romée, la comtesse Garsende, Alice,  
 l'évêque, Barral, Roland, deux ou trois écuyers.**

*RAMON, la main sur l'épaule de Barral*

Devant notre allié Barral, le podestat  
 D'Arles, nous accusons d'un grand crime d'État  
 Romée ici présent... Barral, mieux que personne  
 Sait pour quelles raisons sûres je le soupçonne.

*À Barral.*

On dit que vous savez un secret décisif ?

BARRAL

À vos justes soupçons je vois plus d'un motif ;  
 Mais c'est uniquement pour vous rendre service

Que je vais appeler sur lui votre justice...  
 Car je n'ai contre lui nul grief personnel.

L'ÉVÊQUE

Pourrais-je dire un mot ?... L'instant est solennel...

*Signe d'acquiescement du comte.*

*ALICE, timide, à son père*

Seigneur, puis-je parler d'abord ?

L'ÉVÊQUE, *intervenant*

Parlez, ma fille.

*ALICE, les mains croisées sur sa poitrine*

Par la clarté du ciel qui sur nos têtes brille,  
 Par l'Évangile saint, par le Christ et la Croix,  
 Comme j'affirme ici Dieu parce que j'y crois,  
 Je sais, je crois, je dis, je jure en conscience  
 Qu'en cet homme innocent j'ai mis ma confiance.  
 Le cloître où j'ai vécu si longtemps ne m'apprit  
 Qu'à dire vérité, pour plaire à Jésus-Christ  
 Et je jure, ignorant pourtant ce qui l'accuse,  
 Que cet homme est un saint ; et si, par quelque ruse,  
 Satan contre lui dresse un grief apparent,  
 Je dis : « C'est faux. Cet homme est juste et son cœur  
 [ grand.  
 « Dieu marche dans son ombre et parle par ma bouche,  
 « Je crois en Dieu. »

L'ÉVÊQUE, *à Ramon*

Si tant de pureté te touche,  
 Suis ta fille, Ramon. Prends Dieu pour allié.

ROMÉE, à Alice

Béni soit votre cœur, ô vierge de pitié.

RAMON, *entre ses dents*

Il faut que ce démon use de sortilège !...

*À la comtesse, avec ironie :*

Souffrirez-vous que, seule, Alice le protège,  
Garsende ? Oserez-vous parler à votre tour  
Pour lui, vous qui, savante en l'art du troubadour,  
Chantez l'amour si bien, surtout les amours d'âme ?  
Plaidez-vous pour Romée innocent, noble dame ?

GARSENDE

Une vierge a parlé, d'un accent si divin,  
Que tout accusateur doit se dresser en vain  
Contre un cœur d'homme aussi clair que ce cœur de  
[ vierge,  
Sire.

RAMON, à Romée

À sainte Garsende, allons, tu dois un cierge  
Romée ! et que répond ta grâce à ce discours ?

ROMÉE

Dieu t'attend à la fin, Ramon. Raille toujours.

*À la comtesse.*

Toi, pour ta pitié sainte, ô femme, sois bénie.

RAMON, *railleur*

En attendant que l'innocence soit punie !

*À Barral.*

Maintenant, cher seigneur, en témoin sérieux,  
Parlez haut et, d'un mot décillant tous les yeux,  
Trompez l'effort touchant mais naïf de deux femmes.

BARRAL, *désignant Romée du geste*

Il conçut le premier des deux complots infâmes  
Formés contre vous.

RAMON

Ah !

BARRAL

Ses complices ont fui...

Ce que vous ignorez,

*Désignant Romée.*

c'est qu'il fut leur chef, lui !  
C'est dans Arles que les fuyards prirent asile ;  
La liste de leurs noms circula par la ville  
Et le nom de Romée y brille au premier rang.

RAMON, à Romée

Qu'en dis-tu, toi ?

ROMÉE, *souriant*

Je dis : c'est un signe apparent  
Puisqu'il reluit si bien parmi des noms illustres.

BARRAL

Sire, l'autre complot, Tuchins, bourgeois et rustres...

RAMON

Je sais !

BARRAL

Prétend venger de vous les Marseillais.  
Eh bien, l'un des Tuchins, jusqu'en votre palais,  
Vint tenter le roumieu cher aux gens de la glèbe.  
Romée est reconnu comme chef par la plèbe :  
Il soldera les révoltés sur son trésor !

RAMON

Eh donc, qu'as-tu, Romée, à répliquer encor ?

*ROMÉE, regardant fixement Barral*

Ceci : que tout grand nom d'un moindre s'accompagne ;  
Je pense à Ganelon quand on dit : Charlemagne !

*Saluant Barral.*

Seigneur Barral, à bon entendeur beau salut !

RAMON

Tu vas bien voir comment ma justice conclut !

*À Barral.*

L'or du larcin se trouve en certaine cachette ?

BARRAL

J'ai tantôt amené l'ouvrier qui l'a faite.

*Se tournant vers Roland :*

Roland m'avait mandé...

ROMÉE

Roland ! Pauvre Roland !

Le métier n'est pas beau que tu fais en tremblant.  
Tu pâlis ? c'est pourquoi, Roland, je te pardonne.

Mais, crois-moi, suis l'avis que ma pitié te donne :  
Comme un poète vrai, quand il est ce qu'il doit,  
Sers en bon chevalier l'honneur et le bon droit ;  
Aie un respect constant pour l'amour, pour ta dame.  
Un poète est prophète ; il est un guide d'âme :  
Seul est grand le héros qu'un poète a chanté ;  
Et si la lyre exalte un rêve de beauté,  
Les peuples, tôt ou tard, se haussent vers ce rêve.  
Leur cœur, sur les accords du luth sacré, s'élève,  
Car le poète est doux même aux pires méchants.  
La bonté de son cœur respire dans ses chants,  
Éclate en ses regards et sourit sur sa bouche.  
Les cordes de son luth, dès que sa main les touche,  
Sont les rayons chantants d'un soleil auroral !  
... Maintenant je te livre aux ordres d'un Barral.

*RAMON, à Romée*

Et Barral va te faire expier tant d'audace !

*Il fait un signe aux écuyers,  
puis, d'une voix éclatante :*

Que les gens d'alentour viennent sur cette place ;  
Comme aux jours de péril où tout le monde accourt  
Faites sonner les deux cloches de la grand'tour.

*Les écuyers sortent. À Roland.*

Va, Roland, appeler l'ouvrier ; qu'on l'amène.

*Les cloches commencent à sonner.*

ROMÉE

Sonnez, cloches ! c'est jour de fête pour la haine.  
Sonnez, cloches ! c'est pour l'amour jour de grand deuil !

*Une foule de paysans et de bourgeois  
accourent par groupes.*

GARSENDE

Rien ne pliera ni sa douceur ni son orgueil.

*Roland amène un ouvrier maçon  
suivi de plusieurs aides.*

**SCÈNE IV.**

**Romée, Ramon, Garsende, Alice, l'évêque,  
Barral, plusieurs seigneurs, un jeune  
seigneur, l'envoyé des paysans, bourgeois et  
paysans, l'ouvrier maçon et ses aides.**

*L'ouvrier parle un instant au comte Ramon,  
à voix basse.*

UN BOURGEOIS

Je vous le disais bien, qu'une vertu pareille  
N'est pas croyable... on crie au saint ! on s'émerveille...  
Un jour, le masque tombe : on est désabusé.

UN PAYSAN

Il faut bien de l'esprit, pour être si rusé !

2<sup>e</sup> PAYSAN

Comme n'a-t-on pas vu plus tôt tant de malice !

1<sup>er</sup> PAYSAN

On dit qu'il dit un jour : « Lorsqu'il sert la justice,  
« Un juif plaît à Dieu. »

LE BOURGEOIS

Oh ! c'était blasphémer Dieu !

LE PORTIER

Depuis le premier jour, j'ai vu clair dans son jeu.

LE BOURGEOIS

Il protégeait les juifs ! C'est donc un hérétique !

2<sup>e</sup> BOURGEOIS, *clignant de l'œil*

L'évêque, alors ?...

LE BOURGEOIS

L'évêque est un fin politique !

Et qui sait, après tout, s'ils n'étaient pas d'accord ?

2<sup>e</sup> PAYSAN

Nous affranchir d'impôts et voler le trésor,  
Est-ce bien sûr ?

1<sup>er</sup> PAYSAN

La preuve en est que l'habile homme  
Distribua souvent une trop forte somme  
À des pauvres...

1<sup>er</sup> BOURGEOIS

Pardieu ! ça lui donnait crédit !

1<sup>er</sup> PAYSAN

... Et que j'en ai reçu, moi, de son or maudit...

GARSENDE, *intervenant*

Romée est innocent.

ALICE, apparaissant, sa tête  
sur l'épaule de Garsende

Innocent !

RAMON

Qu'on se taise !

*Roland amène un ouvrier suivi de plusieurs autres.  
À Romée :*

Une accusation, entr'autres, sur toi pèse,  
D'un poids tel, qu'oubliant les autres, nous voulons  
Pour clore des débats superflus et trop longs,  
T'accabler, en prouvant le plus bas de tes crimes.

*Un temps... rumeurs...*

Tu t'es acquis, par des moyens illégitimes,  
Aux dépens de l'État, un immense trésor.

*Montrant l'ouvrier.*

Celui-ci nous a dit où tu caches ton or.

*À l'ouvrier :*

Fais ton office, toi.

*L'ouvrier, suivi de ses aides, entre dans l'ermitage.*

*À Romée :*

La preuve te terrasse ?

Repens-toi : nous pourrions te faire quelque grâce.

*Romée garde le silence. On entend les coups de  
marteau du maçon qui est entré dans l'ermitage. Ce  
frappement, par coups espacés, se fait entendre  
durant tout le discours que Ramon adresse à la foule  
d'une voix éclatante :*

Écoutez, seigneurs, peuple et valets, tous enfin :  
Cet homme-ci qui vint, mourant de soif, de faim,  
Un jour, en mendiant, agiter cette cloche,  
Au lieu de nous servir jusqu'au bout, sans reproche,  
Volait honteusement le trésor de l'État.

LE PORTIER

À mort !

RAMON

Il a commis plus d'un autre attentat,  
Mais en prouver un seul, c'est croire à tous les autres.  
Envieux basement de nos trésors... les vôtres,  
Aggravant son forfait d'un lourd péché mortel,  
Il a caché son or au pied du saint autel,  
En un coffre bardé de fer...

*Désignant l'ermitage.*

dans la chapelle !

LA FOULE

Mort ! Sacrilège !

RAMON

Et c'est à Dieu qu'il en appelle !  
Mais Dieu — c'est à la fois pour nous joie et douleur —  
Nous livra le secret infâme — et le voleur !

**SCÈNE V.**

**Les mêmes, les ouvriers.**

*L'ouvrier et deux aides apportent péniblement le  
coffre bardé de fer qu'ils posent à terre devant Barral.*

RAMON, à Romée

Avoue, et dis bien haut ce que contient ce coffre !  
C'est un suprême espoir de pardon que je t'offre ;  
Fais amende à voix haute ; avoue et repends-toi.

*Romée demeure immobile et muet.  
Aux ouvriers, en leur montrant  
le coffre bardé de fer :*

Brisez cette armature.

*Les ouvriers, hésitants, regardent Romée.*

On hésite ? Pourquoi ?

ROMÉE, montrant le chef des ouvriers

C'est que cet homme-ci, me gardant confiance,  
Sent que vous violez, prince, une conscience.

RAMON, aux ouvriers

Ouvrez.

*Les ouvriers ouvrent le coffre  
dont ils ont brisé les serrures.*

ROMÉE, écartant les ouvriers

Ne touchez pas au trésor du roumieu !

*Mouvement général d'attention dans la foule. Ro-  
mée se baisse et soulève hors du coffre son pauvre man-  
teau de pèlerin, déchiré par endroits et déchiqueté.*

La voilà, mon trésor. Mon recéleur, c'est Dieu.

À Ramon.

Puisse-t-on effacer ceci de vos annales,  
Sire !

*Tous écoutent le roumieu avec respect. Le comte  
lui-même semble pétrifié dans son étonnement et sa  
confusion. À la princesse Alice :*

Alice, approchez.

*Elle va vers Romée qui lui présente  
son manteau de pèlerin.*

De vos mains virginales,  
Posez ce lourd manteau de pèlerin sur moi :  
Il m'est plus cher, moins lourd que l'hermine d'un roi.

*À la comtesse Garsende, lui montrant le bâton  
qu'on a retiré du coffre :*

Donnez-moi ce bâton — sceptre innocent...

*Un des seigneurs veut ramasser le bâton.  
Romée l'arrête du geste. À la comtesse :*

Vous-même,

Vous, madame, vous qui portez un diadème.

*Garsende se baisse lentement et prend avec res-  
pect le haut bâton qu'elle lui présente. Alice est aux  
côtés de Garsende.*

À toutes deux, merci... j'emporte vos pitiés.

*Se tournant vers l'évêque.*

Un mendiant voudrait que vous le bénissiez,  
Évêque...

*Il s'incline. L'évêque fait sur lui le geste rituel  
de la bénédiction. À Ramon :*

Eh bien, tu vois : les voilà, mes richesses.  
Et, si j'en crois tes yeux baissés, tu me les laisses !

Et je n'emporterai que cela, de ta cour,  
Et je n'y veux laisser que paroles d'amour.  
Point de haine en mon cœur. Rien qu'un souvenir triste.

*S'adressant à la foule :*

Je pars, vous tous !

*Au comte :*

Je pars, comte. Que Dieu t'assiste.  
Je t'ai toujours transmis les ordres d'un seigneur  
Plus haut que toi, le seul à qui je rende honneur.  
Adieu... j'ai bien peiné, tout le temps de ma halte :  
Je repars vers Celui dont le seul nom m'exalte,  
Celui qu'on méconnaît, ne pouvant pas le voir...  
Mais a-t-on vu mon cœur, qui, tout au grand devoir,  
N'a cessé, monseigneur, de vous montrer la route  
Qui mène à Dieu, le seul que je serve et redoute ?

RAMON, *humblement*

Et moi qui fus parjure, hélas ! m'étant jugé,  
J'ai dit : « Tout homme est fourbe » — et tu fus outragé.  
Je t'ai cru tout pareil à nous tels que nous sommes,  
Ô cœur trop grand, trop haut pour l'estime des hommes !  
Reste : on consolera ta grandeur, en l'aimant.

ROMÉE

Je pars... et près de vous je n'ai plus qu'un moment.

RAMON

Pèlerin inconnu, dont l'âme est juste et bonne,  
Reste avec nous !... si j'ai douté de toi, pardonne.

*Il plie le genou.*

ROMÉE, *le relevant d'un geste*

Sois pardonné, mais sans t'incliner devant moi.

*Se tournant vers l'évêque.*

Je ne suis pas un prêtre, et je ne fus qu'un roi.  
Mon confesseur en eut la preuve manifeste ;  
Je demande que par un signe il te l'atteste,  
Sans permettre pourtant qu'il révèle mon nom.

*L'évêque s'incline en signe d'acquiescement.*

Ais-je été plus heureux serviteur que roi ? non,  
Tu le vois. Innocent que l'iniquité chasse,  
Trop fier pour demander ou pour accepter grâce,  
Comme un mourant je quitte, et sans regretter rien,  
Un monde qui n'a plus que le nom de chrétien.  
Je n'emporte que fange au cuir de mes sandales,  
Je n'ai que ma misère entre mes mains royales.

*S'adressant à l'évêque :*

Vous, princes et prélats, laissez aux empereurs  
Les intrigues de cour, le crime et ses erreurs.

*À la foule :*

Vous, peuples, triomphez de vos rois sans rancune,  
Vous dont l'humilité fut l'heureuse fortune.  
Vous, humblement martyrs sous les luttes des Grands,  
Je vous fais mes adieux comme en font les mourants  
Qui, du bord des tombeaux, disent : « Paix sur la  
[ Terre ! »

Et c'est là le seul cri que rien ne fera taire ;  
Et toujours, à travers tout le chaos du mal,  
Comme la belle étoile en un ciel matinal,



*Il se tourne vers Alice et lui prend la main.*

Toujours luira le feu d'une bonté divine  
Que même le méchant pressent, rêve ou devine.

*Il baise la traîne d'Alice et l'abandonne aussitôt.  
S'adressant à tous :*

Adieu. Pensez parfois au pauvre pèlerin,  
Au serviteur chassé qui, jadis souverain,  
Fut couronné de gloire et revêtu d'hermine,  
Et qui, sous ce manteau troué par la vermine,  
Porte un cœur douloureux mais sans peur ni remords,  
Et qui demain priera pour vous parmi les morts.

*Il s'éloigne.*

RAMON

Seigneur, que j'ai blessé par des traits d'injustice...

*Romée s'arrête et se retourne vers Ramon.*

Reste ! qu'à nos remords ton grand cœur compatisse ;  
Reste avec nous, seigneur.

*Quelques femmes pleurent dans la foule.*

ROMÉE, secouant la tête et souriant

Seigneur sans feu ni lieu.

QUELQUES VOIX DANS LA FOULE

Reste !

ROMÉE, s'éloignant

Je vais à Dieu !

*La foule se met à lentement le suivre,  
avec des gestes d'imploration.*

LES VOIX SUPPLIANTES DE LA FOULE ENTIÈRE

Reste !

ROMÉE

Je vais à Dieu.

*Il monte la colline, appuyé sur son bâton. Des  
groupes le suivent encore, pour ne pas le perdre des  
yeux, de longtemps. Il disparaît dans les lointains.  
La foule pleure et prie.*

**FIN.**

*Notes et Documents*

Bâtissons des écoles neuves.	191
Jean Aicard et la Légion d'honneur.	198
Le général-poète Francis Pittié.	204
Le Forgeron.	219
Jean Aicard et Alphonse Daudet.	225
Trois poèmes de Jean Aicard mis en musique.	229

**Rubrique rédigée par Dominique AMANN.**

## BÂTISSONS DES ÉCOLES NEUVES

On trouve sur des sites Internet un poème de Jean Aicard intitulé « À l'école »<sup>1</sup> ; mais il y est publié d'une manière souvent approximative et, qui plus est, très largement tronqué. Il convient donc de le retrouver très exactement et dans son intégralité.

Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon en conserve deux copies<sup>2</sup>, l'une manuscrite et l'autre dactylographiée : le manuscrit est une mise au net qui a été quelque peu retouchée ; la dactylographie a intégré ces corrections et nettement amélioré la ponctuation.

Enfin, Jean Aicard a publié ces vers en 1913 sous le titre « Les écoles de France », en prologue au *Jardin des enfants*<sup>3</sup>,

<sup>1</sup> Ce poème apparaît sous ce titre dans les très célèbres *Choix de lectures* d'Adolphe Mironneau – directeur de l'école normale d'instituteurs de Lyon puis inspecteur de l'enseignement primaire du département de la Seine – publiés à Paris par la librairie Armand Colin à partir de 1908, pour les différentes classes de l'enseignement primaire : cours préparatoire, cours élémentaire 1<sup>er</sup> degré, cours élémentaire 2<sup>e</sup> degré, cours moyen 1<sup>er</sup> degré, cours moyen certificat d'études, cours supérieur. Pour le poème de Jean Aicard voir MIRONNEAU (Adolphe), *Choix de lectures, cours moyen, certificat d'études* : j'ai consulté précisément la trentième édition, Paris, librairie Armand Colin, 1927, VIII-436 pages, nombreuses illustrations, dans laquelle le poème cité se trouve aux pages 148-151, assorti de quelques notes pour l'explication de mots ou d'expressions inhabituels dans le parler enfantin.

<sup>2</sup> Archives municipales de Toulon, fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, « Manuscrits XVII », pièce n° 365, manuscrit autographe, 5 feuillets, belle mise au net avec quelques reprises mineures, poème titré « Les écoles de France » ; et carton 1 S 33, « Les écoles de France », gros recueil dactylographié, portant diverses paginations et dépecé, ébauche d'un ouvrage de morale pour les enfants de l'école primaire, dont le poème liminaire porte le même titre que le recueil.

<sup>3</sup> AICARD (Jean), *Le Jardin des enfants, poésies, recueil méthodique pour l'enseignement moral*, Paris, librairie Hatier, mars 1913, in-16, XII-274 pages.

un recueil de poésies proposant un enseignement de la morale pour le cours moyen. L'édition est parfaitement conforme à la dactylographie, dont elle améliore encore quelque peu la ponctuation.

Voici la version publiée en 1913 :

### *LES ÉCOLES DE FRANCE*

Notre mère, la douce France,  
La chère France, dit un jour :  
« Notre ennemi, c'est l'ignorance :  
« Il faut le vaincre par l'amour...

« Au bord des mers, le long des fleuves,  
« Dans la vallée et sur les monts,  
« Bâtissons des écoles neuves  
« Pour les petits que nous aimons. »

Et pour bâtir maisons nouvelles,  
Jamais les maçons plus gaîment  
Ne sont montés sur leurs échelles  
Et n'ont pétri plus dur ciment.

Les anciens, se sentant revivre,  
S'écriaient (car beaucoup d'entre eux  
N'avaient jamais lu dans un livre) :  
« Nos enfants seront plus heureux ! »

Alors la Muse de l'Histoire  
Vit surgir, d'un coup, par milliers,

Tout blancs sur le vieux territoire,  
Des palais pour les écoliers.

Les livres prirent la parole  
Quand les maçons furent partis,  
Et l'on vit courir vers l'école  
Tout le peuple des tout petits.

Le cartable battant l'échine  
Ou bien leurs cahiers sous le bras ;  
Les uns là-haut, dans la colline,  
D'autres dans la plaine, là-bas,

Tous allaient vers la Maison blanche,  
Ceux-là se tenant par la main,  
Ceux-ci retardés par la branche  
Qui met des fleurs sur le chemin...

On quittait la campagne aimée,  
On regrettait les papillons,  
Mais on chantait comme une armée :  
« Enfants... Formez vos bataillons ! »

Ils étaient braves dans l'épreuve !...  
— À l'École les attendait,  
Fier de sa reliure neuve,  
Et tout grand ouvert, — l'Alphabet.

*Et le livre sacré, le Livre, <sup>4</sup>  
Avec tous ses feuillets chantants,*

<sup>4</sup> Cette strophe se trouve dans le manuscrit, mais elle a été supprimée de la dactylographie et de l'édition. En revanche, elle se trouve dans la publica-

*Leur criait : « C'est moi qui délivre !...  
« Je brille sur la nuit des temps !*

« Venez ! Je donne à qui sait lire  
« Des bonheurs qui sont infinis...  
« Les moindres accords de la Lyre  
« Sont plus doux que le chant des nids.

« Ces lettres que l'écolier nomme,  
« Par un mystère étrange et beau,  
« Font à jamais vivre un grand homme  
« Sur la pierre de son tombeau.

« Je montre aux peuples, dans un rêve,  
« Ce que les yeux ne sauraient voir ;  
« L'âme qui rampait, je l'enlève  
« Sur l'aile d'aigle du devoir !

« Par moi, l'idée éblouissante  
« Et prompte comme les éclairs,  
« Dispersée et partout présente,  
« Donne un seul cœur à l'univers.

« Par moi, l'âme individuelle  
« Vit dans tous et vivra toujours,  
« Et dans la pitié<sup>5</sup> mutuelle  
« J'ai rassemblé tous les amours ! »

tion faite par Mironneau. Il faut savoir que l'éditeur du *Jardin des enfants*, avant d'accepter l'ouvrage, fit de nombreuses difficultés, alléguant que la morale n'intéressait personne, que ce livre n'aurait aucun lectorat et que son contenu était par trop inspiré par la doctrine chrétienne : c'est probablement la raison pour laquelle Jean Aicard dut supprimer cette strophe évoquant « le livre sacré, le Livre », c'est-à-dire la Bible. Je l'ai rétablie ici car elle me paraît faire partie intégrante du poème voulu par son auteur.

<sup>5</sup> Il y a peut-être, pour ce mot, une coquille qui aurait échappé à l'auteur

Et les chers petits, sans comprendre,  
Couraient vers l'École, — sentant  
Quelle amour maternelle et tendre  
Les appelait tous, en chantant.

Au miel doré de la Parole  
Ils couraient, filles et garçons ;  
Et l'essaim entra dans l'École,  
Ruche où bourdonnent les leçons.

Or, depuis que la France libre  
A des Écoles par milliers,  
C'est son âme même qui vibre  
Dans son rucher plein d'écoliers.

Depuis l'heure toute première  
Où l'école neuve s'ouvrit,  
Le livre a fait de la lumière,  
La lettre a créé de l'esprit.

Le petit peuple de la veille  
C'est le grand peuple d'aujourd'hui ;  
Sa propre histoire le conseille ;  
Toute l'âme humaine est en lui.

Il sera digne de lui-même  
Si, sachant ce qu'il doit savoir,  
Il aime ce qu'il faut qu'on aime :  
À l'égal du droit — le devoir.

lors de la relecture : le manuscrit, la dactylographie et l'édition de Mironneau portent en effet tous trois le mot « pitié », dont on sait qu'il fut le concept fondamental de la philosophie de Jean Aicard.

Fais ton destin, peuple de France !  
L'École remet dans tes mains,  
Avec un frisson d'espérance,  
La clef d'or de tes lendemains.

Même en l'absence de divisions marquées typographiquement, on distingue facilement trois parties dans ce poème :

— les neuf premières strophes montrent les maçons bâtissant des écoles neuves et les écoliers s'y rendant avec joie et entrain ;

— les sept suivantes – en comptant le quatrain supprimé dans l'édition – célèbrent le pouvoir du livre apportant le savoir : le livre délivre et brille sur la nuit des temps, donne des bonheurs infinis, élève l'âme et propage l'idée, enseigne la piété/pitié mutuelle ;

— et les derniers quatrains remettent en scène les écoliers studieux illuminés par l'instruction, prêts à assumer leurs devoirs pour faire triompher les lendemains.

Pour être bien compris, ce poème de Jean Aicard doit être replacé dans le contexte de l'époque : « Construire une école, c'est fermer une prison » fut un slogan majeur sous la III<sup>e</sup> République, constamment asséné dès qu'il fallait obtenir quelques budgets ou subsides pour l'enseignement, et qu'il était d'usage d'attribuer à Victor Hugo... mais l'on serait bien en peine de trouver une telle affirmation dans les écrits ou les discours du célèbre écrivain !

Pierre Larousse, dans son *Dictionnaire universel*, attribue à Louis Jourdan la déclaration originelle, énoncée sous une forme moins simpliste : « Ouvrir une école aujourd'hui, c'est fermer une prison dans vingt ans <sup>6</sup> ».

<sup>6</sup> LAROUSSE (Pierre), *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, volume VII, 1870, article « École », page 109, colonne 1.

L'apparition du journaliste Louis Jourdan dans ce débat est tout à fait intéressante : ce publiciste est en effet né à Toulon le 7 janvier 1810 et a fait ses premières armes dans un petit périodique de sa ville natale, *Le Peuple électeur*, avant de partir s'installer en Algérie avec sa compagne Hortense Derivière. Il était alors adepte du courant saint-simonien et y a obligatoirement connu Jean-François Aicard, également né à Toulon en 1810 et également saint-simonien, le père de notre écrivain. En tout cas, c'est Louis Jourdan qui révéla aux Parisiens le premier recueil imprimé du poète débutant, *Les Jeunes Croyances*, par une annonce de huit lignes suivie du sonnet « Samson » <sup>7</sup>.

Il fit carrière comme éditeur de presse et journaliste, mais il n'est guère facile de le suivre dans son existence car il a collaboré à de nombreux titres et a vécu tantôt en Algérie tantôt en France. Il a collaboré au *Siècle*, au *Magasin pittoresque*, à *L'Illustration*, au *Courrier français*, au *Courrier des actionnaires*... Il est mort à Mustapha (Algérie) le 2 juin 1881, laissant une œuvre littéraire de quelque importance : contes, études économiques, écrits politiques...

Enfin, on observera que Jean Aicard demande que l'on bâtit des écoles « neuves ». Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la psycho-

<sup>7</sup> *Le Siècle*, 32<sup>e</sup> année, n° 11731, jeudi 9 mai 1867, page 2, colonne 4, court article non signé : « Un charmant volume de vers plein de sève et de vigueur vient de paraître chez l'éditeur Lemerre. Il a pour titre significatif : *Les jeunes croyances*, et pour auteur un jeune écrivain qui porte un nom honorablement connu dans le monde des lettres, M. Jean Aicard. Nous empruntons à cet écrivain poétique une perle fine ; c'est un sonnet intitulé : *Samson*. » ; annonce suivie du sonnet « Samson » (*Les Jeunes Croyances*, partie IV, poème x, pages 115-116) mettant en scène Voltaire. Deux jours après, dans *L'Univers* (n° 25, samedi 11 mai 1867, page 1, colonnes 4-5), pour terminer un article sur la position du journal *Le Siècle* vis-à-vis de la Pologne, l'intransigeant catholique Louis Veuillot a simplement recopié l'annonce de Louis Jourdan et le poème « Samson », en les ponctuant d'un : « Bravo, jeune homme ! C'est bien ainsi qu'il faut chanter entre M. Jourdan et la femme d'un robespierriste. Tu PONSARDUS eris ! » — AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, Paris, Alphonse Lemerre, mi-mai 1867, in-18, 146 pages.

logie avait considérablement évolué et invitait à considérer l'enfant comme un être singulier et non comme un adulte en réduction ; par ailleurs, les courants de la Pédagogie active et de l'Éducation nouvelle commençaient à répandre leurs idées, invitant notamment à des activités plus diversifiées. Il était donc nécessaire de construire des écoles conçues spécifiquement pour l'enfant dans ses activités d'apprentissage et non d'aménager à la va-vite de vieux bâtiments récupérés.

## JEAN AICARD ET LA LÉGION D'HONNEUR

Parmi les nombreuses distinctions que lui valut son œuvre littéraire, Jean Aicard fut nommé dans l'Ordre national de la Légion d'honneur<sup>8</sup>.

### Chevalier en 1882

En juin et juillet 1879, la troupe de la Comédie-Française se transporta à Londres et investit le *Gaiety Theater*. Jean Aicard était du voyage car deux de ses œuvres devaient être jouées, le prologue *Molière à Shakespeare* et la pièce *William Davenant* : magnifiquement déclamé par Got, entre les bustes de Molière et de Shakespeare, le prologue fut accueilli avec le plus grand empressement et donna le ton de la première soirée, fort applaudie ; et la représentation de clôture, le samedi 12 juillet, apporta un nouveau triomphe aux acteurs français, grâce notamment au *William Davenant* créé ce soir-là.

<sup>8</sup> Archives de l'Ordre national de la Légion d'honneur, dossier n° L0011088. Voir le site Internet des Archives nationales, base Léonore, cote LH/11/88, dossier numérisé formé de dix-neuf pièces.

M. Perrin, pour remercier Jean Aicard de sa belle contribution à la saison londonienne, voulut lui obtenir la Légion d'honneur : le colonel Pittié<sup>9</sup> s'étant déjà entremis amicalement auprès du ministre de l'Instruction publique, Jules Ferry<sup>10</sup>, M. Perrin concrétisa cette demande par une démarche officielle. Mais la requête ne put aboutir, toutes les médailles disponibles ayant été déjà accordées dans la promotion du 14 juillet... Et puis notre écrivain était un jeune homme de trente et un ans, certes fort prometteur mais encore à l'aube de sa carrière littéraire.

L'Académie française remarqua particulièrement Jean Aicard et le combla de ses faveurs en distinguant trois de ses premiers recueils poétiques<sup>11</sup> : or, il était de tradition de décerner aux écrivains trois fois lauréats de l'Académie, – comme aussi aux peintres après leur troisième médaille au Salon, – la Légion d'honneur : celle-ci ne pouvait donc pas être refusée à notre écrivain et il fut nommé chevalier par décret du 13 juillet 1882 rendu sur le rapport du ministre de l'Instruction publique, Jules Ferry. *Le Petit Var* s'empessa d'annoncer la bonne nouvelle à ses lecteurs<sup>12</sup> et publia effectivement, dans sa livraison du lendemain, une biographie et une bibliographie de l'auteur.

<sup>9</sup> Jean Aicard fit la connaissance du colonel Pittié à Toulon dans le cadre de l'académie du Var. Pour la biographie de ce brillant officier supérieur de l'infanterie, voir ci-après, pages 204-219.

<sup>10</sup> Jules Ferry fut ministre de l'Instruction publique du 4 février 1879 au 23 septembre 1880 (cabinet Waddington) et du 31 janvier au 29 juillet 1882 (ministère Freycinet).

<sup>11</sup> Un prix Monthyon, le jeudi 13 août 1874, pour les *Poèmes de Provence* ; à nouveau un prix Monthyon, le jeudi 3 août 1876, pour *La Chanson de l'enfant* ; et, surtout, le prestigieux prix Vitet, dans la séance publique du 4 août 1881, pour le poème provençal *Miette et Noré*, sur les instances d'Émile Augier et de Victor Hugo, qui vint en personne à la séance pour soutenir son jeune ami.

<sup>12</sup> *Le Petit Var*, 3<sup>e</sup> année, n° 659, lundi 17 juillet 1882, « Chronique locale », page 2, colonne 4.



À La Garde, où le poète résidait dans la bastide des *Lauriers-Roses*, la nouvelle fit sensation parmi les convives du banquet républicain du 14 juillet. Dans l'enthousiasme général, l'assemblée rédigea un texte de félicitations et constitua une délégation de dix personnes : ces ambassadeurs se mirent immédiatement en route et Jean Aicard, ému de cette manifestation de sympathie spontanée et sincère, leur réserva le meilleur accueil <sup>13</sup>.

Le cercle toulonnais de l'Indépendance, dont le nouveau légionnaire était membre, lui offrit « un punch », le mercredi 26 juillet, au cours d'une belle soirée <sup>14</sup>, dans la grande salle du cercle élégamment décorée et en présence des membres et de nombreux invités. Le président célébra tout particulièrement les deux dernières œuvres du lauréat, *Miette et Noré* et *Othello* ; l'auteur lui répondit en saluant très amicalement les artistes présents ; et le jeune écrivain toulonnais François Armagnin lui fit la surprise d'un poème dont seuls quelques vers ont été conservés :

Je suis de ce pays où la cigale chante,  
Où le raisin mûrit...  
J'habite comme toi le pays des olives,  
J'aime notre ciel bleu...  
Ouvrier, j'ai connu la chanson et le rythme,  
En frappant du marteau...  
Tu me pardonneras, ô chantre de Provence,  
Par les Muses chéri ;

<sup>13</sup> Voir le compte-rendu de cette manifestation dans *Le Petit Var*, 3<sup>e</sup> année, n° 664, samedi 22 juillet 1882, page 2, colonne 2, rubrique « La Garde ».

<sup>14</sup> Manifestation annoncée par *Le Petit Var*, 3<sup>e</sup> année, n° 668, mercredi 26 juillet 1882, page 3, colonne 2. Compte-rendu dans *Le Petit Var*, 3<sup>e</sup> année, n° 670, vendredi 28 juillet 1882, « Jean Aicard au cercle de l'Indépendance », page 2, colonnes 2-4.

Tu me pardonneras, poète de la France,  
Mes vers ne sont qu'un cri,  
Et le grillon se tait, quand le rossignol chante :  
Ma lyre c'est mon cœur <sup>15</sup>.

Jean Aicard acquitta les droits de chancellerie le 4 août et demanda que la médaille lui fût remise par le peintre Vincent Courdouan. Le grand chancelier ayant assenti à cette proposition, un déjeuner réunit, le jeudi 24 août, dans la bastide gardéenne des *Lauriers-Roses*, quelques amis parmi lesquels MM. Brun, sénateur du département, et de La Loyère, sous-préfet de Toulon. Le buste de Molière présidait à la fête ; une lyre et un tambourin avaient été disposés dans un décor de palmes et de lauriers. Le vieux maître remit au jeune chevalier les insignes de son grade au début du repas. Au dessert, le récipiendaire lui répondit par une pièce de vers qu'il déclama de sa plus belle voix :

On raconte qu'un grand poète italien,  
Ayant fait de son œuvre un hymne à sa patrie,  
Et peint, décrit, chanté d'une voix attendrie  
Sa mer, ses monts, ses bois, son pays deux fois sien,  
Un jour qu'il regardait du haut de la montagne  
La grande Rome antique et toute la campagne,  
Dit : « Voilà donc mon œuvre ! »

Eh bien ! ce cri d'orgueil,  
Vous, ô peintre, embrassant l'horizon d'un coup d'œil,  
Nos pinèdes, nos mers, nos ciels toujours en fête,  
Vous pouvez le jeter, ce cri du fier poète,

<sup>15</sup> *Le Petit Var*, 3<sup>e</sup> année, n° 670, vendredi 28 juillet 1882, « Jean Aicard au cercle de l'Indépendance », page 2, colonne 3.

Vieux maître ! Et c'est pourquoi lorsque de votre main,  
 Vous que de hauts lauriers ombragent en chemin,  
 Lorsque vous me tendez, de votre main d'artiste,  
 Ce laurier par lequel je vis, pour qui j'existe,  
 Je sens que ce n'est pas la gloire seulement  
 Qui m'offre le brin d'or, le laurier rayonnant,  
 Ô maître Courdouan qu'on admire et qu'on aime.  
 Je dis qu'il m'est donné par mon pays lui-même.

Et le jeune avocat-poète Félix Colomb<sup>16</sup> récita un sonnet qu'il avait composé :

La Provence au ciel bleu, rochers gris, terre brune,  
 Telle que nous l'aimons nous sourit dans tes vers.  
 Ses midis flamboyants et ses blonds clairs de lune  
 Dorent tes vers heureux comme ils dorent les mers.

Des Miettes !... Tous deux nous en savons plus d'une  
 Qu'on peut voir, à genoux, laver, bras découverts,  
 Tandis que ton Noré qui passe, de fortune,  
 Pour la voir, se blottit parmi les myrtes verts.

C'est la Provence et c'est l'amour que ton Poème !  
 Et c'est aussi la France ! — Et c'est pourquoi l'on aime  
 Tes vers bien provençaux écrits en bon français !

<sup>16</sup> Félix-Laurent Colomb est né à La Garde (Var) le 2 septembre 1857. Chef de cabinet du gouverneur de la Martinique en 1881-1882, puis avocat à Marseille, il fit carrière dans la magistrature : substitut à Forcalquier et Guéret ; procureur à Rochechouart, Tlemcen et Tizi-Ouzou ; procureur de la république à Draguignan à partir de 1902. Fervent militant républicain, il était aussi écrivain : il a laissé quelques recueils de poésie et des pièces de théâtre...

L'Art, c'est le Beau du Vrai. — Ton œuvre est donc vivante,  
 Car ton vers, naturel dans sa forme savante,  
 Sait inventer le Beau sans nous mentir jamais <sup>17</sup>.

Notre écrivain fit ainsi son entrée dans le prestigieux Ordre : après ses succès de librairie et ses récompenses académiques, les autorités républicaines consacraient par cette reconnaissance officielle une œuvre poétique et théâtrale qui révélait un talent sympathique et original.

### Officier en 1901

Promu officier de la Légion d'honneur par décret du 23 juillet 1901 rendu sur le rapport du ministre de l'Instruction publique, « Jean Aicard a conté lui-même les circonstances dans lesquelles il obtint cette distinction. L'acteur Ermete Novelli était venu représenter le *Père Lebonnard* dans la ville natale de l'auteur, à Toulon. Le grand compositeur de *Salammbô* et de *Sigurd*, Ernest Reyer, qui assistait à la représentation, déclara aux amis de l'auteur qu'il demanderait dès le lendemain pour Jean Aicard la distinction qui fut accordée en effet <sup>18</sup>. »

Il acquitta les droits de chancellerie le 16 octobre suivant et reçut les insignes à Marseille, le samedi 16 novembre 1901, des mains du compositeur Ernest Reyer, de l'Institut, grand-officier de la Légion d'honneur <sup>19</sup>.

<sup>17</sup> Pour ces deux poèmes, voir *Le Petit Var*, 3<sup>e</sup> année, n° 699, samedi 26 août 1882, « Une fête chez Jean Aicard », page 2, colonnes 2-3. Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon ne contient aucun manuscrit de ces deux œuvres de circonstance qui ne sont donc connues que par la publication du *Petit Var*.

<sup>18</sup> LORÉDAN (Jean), *Jean Aicard*, slnd, petite feuille double.

<sup>19</sup> Louis-Étienne-Ernest Rey, dit Ernest Reyer, est né à Marseille en 1823 et est mort au Lavandou (Var) en 1909. Venu à Paris en 1848, il étudia la

Jean Aicard était alors très pris par ses nombreuses occupations littéraires et mondaines, qui le retenaient surtout dans la Capitale. Sa promotion passa presque inaperçue à Toulon et dans le Var...

## LE GÉNÉRAL-POÈTE FRANCIS PITTIE

François-Gabriel Pittié est né à Nevers (Nièvre) le 4 janvier 1829.

Admis comme élève à l'École impériale spéciale militaire de Saint-Cyr le 5 décembre 1847, il en sortit sous-lieutenant le 1<sup>er</sup> octobre 1849 et rejoignit le 21<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Il participa à la campagne d'Orient en Crimée du 15 juin 1854 au 25 novembre 1855 : lieutenant le 27 décembre 1854, il fut grièvement blessé lors de l'assaut final qui entraîna la chute de Sébastopol le 8 septembre 1855, ce qui lui valut une promotion au grade de capitaine le 20 novembre suivant. Puis vinrent la campagne d'Italie, du 27 avril au 25 juillet 1859, une nouvelle blessure à Solférino le 24 juin et la croix de chevalier de la Légion d'honneur (décret du 31 octobre 1859).

Francis Pittié fut promu chef de bataillon le 8 juillet 1870 ; il était alors au 24<sup>e</sup> régiment d'infanterie sous les ordres de Bazaine ; enfermé dans la ville de Metz totalement assiégée il se refusa à la capitulation, parvint à s'évader le 3 novembre 1870, traversa les avant-postes ennemis et rejoignit Lille le 5 novembre. Il reprit les combats sous les ordres du général Bourbaki : affecté au 2<sup>e</sup> régiment d'infanterie de marche de l'armée du Nord,

musique sous la direction de sa tante, Louise Farrenc, célèbre professeur de piano et compositrice. Reyer fut un compositeur renommé d'opéras-comiques et d'opéras (*Maître Wolfram*, *La Statue*, *Érostrate*, *Sigurd*, *Salammbô*).

il reçut les galons de lieutenant-colonel le 8 novembre 1870. Chargé de l'organisation du 68<sup>e</sup> régiment de marche, François Pittié se plaça sous les ordres du général Faidherbe : pour sa brillante conduite lors de la bataille d'Amiens, il fut promu colonel le 20 décembre 1870 et désigné au commandant de la 2<sup>e</sup> brigade de la 1<sup>re</sup> division du 22<sup>e</sup> corps ; blessé à Pont-Noyelles (23 décembre), il participa encore aux combats de Bapaume (3 janvier) et de Saint-Quentin (18-19 janvier 1871)<sup>20</sup>. Il fit partie de l'armée de Versailles envoyée contre la Commune de Paris : il lutta vaillamment contre les insurgés (avril-mai 1871), et le président de la République, Thiers, le promut commandeur de la Légion d'honneur (décret du 24 juin 1871).

À la fin de l'année 1872, le lieutenant-colonel Pittié était adjoint au colonel commandant le 40<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne stationné à Toulon. En 1874, l'état-major lui attribua les galons de colonel<sup>21</sup> et le commandement du 61<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne, également stationné à Toulon. Veuf d'un premier mariage contracté à Paris le 18 février 1858, il épousa le 27 avril 1874 une jeune Toulonnaise, Victoire Berthe Martini âgée de vingt-sept ans, qui lui donna un fils l'année suivante.

<sup>20</sup> FAIDHERBE (Léon), *Campagne de l'armée du Nord en 1870-1871*, Paris, E. Dentu libraire-éditeur, 1871, in-8°, 135 pages. Voir « Bataille de Saint-Quentin, 19 janvier 1971 », page 64 : « Cependant la lutte continuait avec acharnement à la droite de la division. Les hauteurs avancées de Gauchy furent assaillies six fois par des troupes fraîches qui se renouvelaient sans cesse ; six fois nos soldats, animés par le courage et l'intrépidité du colonel Pittié, repoussèrent ces assauts. Dans ces attaques, nos soldats se rapprochèrent plusieurs fois jusqu'à vingt pas de l'ennemi jonchant le terrain de ses morts. La cavalerie prussienne ne fut pas plus heureuse devant l'élan et la solidité de notre infanterie. »

<sup>21</sup> François Pittié fut promu colonel à trois reprises : la première fois par le général Bourbaki le 20 décembre 1870 ; la seconde fois par le général Faidherbe le 11 avril 1871. Ces promotions faites sur le front, en fonction de besoins ponctuels et dans l'urgence de la situation, furent ensuite régularisées par une « commission des grades » : après les combats, Pittié reprit son grade de lieutenant-colonel – dans lequel il n'avait pas accompli le temps réglementaire – et fut promu colonel à titre définitif le 29 décembre 1874.

En juin 1879, promu général de brigade, il devint chef de la maison militaire du président de la République Jules Grévy. Puis, secrétaire général de la présidence de la République, il reçut une troisième étoile le 28 avril 1883.

Nommé grand officier de la Légion d'honneur par décret du 24 juin 1886, totalisant alors trente-huit années de services, cinq campagnes et cinq blessures, il mourut au palais de l'Élysée le 3 décembre suivant d'un cancer de l'estomac.

Parmi ses enfants, son fils aîné, *Victor-Francis Pittié*, né le 27 juin 1862, bachelier ès lettres et licencié en droit, débuta sa carrière dans l'administration, occupant notamment un poste de conseiller à la préfecture de Constantine (Algérie). Il se fit ensuite distillateur et, lors de son décès le 9 janvier 1922, il était directeur de la maison *Picon*. Président d'honneur de la chambre de commerce de Fougères, président du syndicat central des distillateurs de France, secrétaire général du syndicat des grandes marques, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur par décret du 27 mai 1914. Comme son père, il courtisait la Muse et a laissé quelques œuvrettes : *Les Jeunes Chansons*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1887, in-16, II-178 pages ; *Si tu m'aimais !* paroles de V. Pittié, musique de Ludovic de Vaux, Paris, V. Durdilly, sd [1891], in-folio ; *Un Désastre au Mont-Blanc*, Paris, Chamerot, 1891, in-8°, 7 pages ; *Fantasias, poèmes algériens, 1893-1899*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1900, in-12, III-155 pages. Sa production littéraire lui mérita quelques distinctions : officier du Nicham (1894), officier d'académie (1895), officier de l'Instruction publique (1910).

Son benjamin, *Marcel-André Pittié*, né à Toulon le 8 avril 1875, docteur en droit<sup>22</sup>, entra dans la magistrature en novem-

<sup>22</sup> PITTIE (Marcel), *Université d'Aix-Marseille. Faculté de droit. Du salaire à la tâche et du marchandage, thèse*, Paris, A. Rousseau, 1899, in-8°, VIII-199 pages.

bre 1900 en qualité de substitut du procureur de la république à Prades. Après divers postes dans des parquets de province, il fut nommé en 1917 substitut à la Seine, puis conseiller à la cour d'appel de Paris (1924), président de chambre (1936), conseiller à la cour de cassation (1937). Chevalier (décret du 18 octobre 1923) puis officier (décret du 2 janvier 1939) de la Légion d'honneur, il est décédé à Paris le 15 mars 1964.

Le général Pittié maniait aussi facilement la plume que l'épée : en marge de sa brillante carrière militaire, il était également écrivain et poète, reçu membre de la Société des gens de lettres en 1882 ; il publia notamment, sous le nom de Francis Pittié : *Ballades et Légendes* (1852) ; *Contes sous la tente Kiss-Koullessy*, Nevers, imprimerie de J.-M. Fay, 1856, in-12, 48 pages ; *Le Roman de la vingtième année. 1851-1855*, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1876, in-16, VI-130 pages, 3/ Paris, Guillaume Fischbacher, 1882, in-16, VII-192 pages ; *À travers la vie, poésies*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1885, in-16, III-236 pages, nouvelle édition Paris, Alphonse Lemerre éditeur, in-16, III-236 pages.

Le fichier général de la Bibliothèque nationale de France mentionne également : *Ode à la Paix*, Gap, imprimerie de P. Jouglard, in-8°, 8 pages, datée « 26 avril 1856 » ; *Le Retour de Crimée, cantate*, poésie de F. Pittié, musique de L. Delgrange, Paris, Chabal, sd [1856], in-folio, incipit « L'Aube naît et blanchit les mâts » ; *La Chanson du Bulbul*, paroles de Francis Pittié, musique d'Alexandre Descoins, Paris, imprimerie Michelet, 1877, in-folio, incipit « Bulbul chante éperdument » ; *Lycée Louis-le-Grand, allocution prononcée à la distribution solennelle des prix, le 5 août 1880, par M. le général Pittié*, Paris, imprimerie de E. Donnaud, 1880, in-8°, 7 pages ; *Discours prononcé par M. le Général Pittié à la distribution des prix du Lycée Charle-*

magne, le 3 août 1882, Paris, Imprimerie nationale, 1882, in-8°, 4 pages ; *Hymne printanier ! Mélodie*, paroles de Francis Pittié, musique de Manuel Giro, Paris, J. Hiéland, sd [1884], in-folio ; *Je voudrais bien pleurer ! Mélodie*, poésie de Francis Pittié, musique de Georges Villain, Paris, A. O'Kelly, sd [1885], in-folio.

Il donna enfin des vers à de nombreuses revues littéraires de l'époque – dont l'inventaire reste à réaliser – et notamment au *Bulletin de l'académie du Var*<sup>23</sup>.

Lors de son affectation à Toulon, Francis Pittié rejoignit l'académie du Var dont il fut élu membre résidant le 6 novembre 1872. Il en exerça même la présidence pendant l'année 1877.

En cet été 1872, notre colonel connaissait déjà quelque peu Jean Aicard ainsi qu'il l'explique dans une première lettre, encore très protocolaire, adressée au jeune poète :

Toulon, 18 Juin 1872.

Monsieur,

Votre ami, M. Mouttet, a bien voulu me communiquer les premiers numéros de *la Renaissance*. C'était à coup sûr me donner le désir de prendre un abonnement à ce charmant journal. Je m'empresse donc de vous adresser, en un mandat sur la poste, le prix de mon abonnement annuel.

Mais hélas ! — et c'est là que mon indiscretion commence — je joins trois sonnets à mon envoi, trois sonnets ! je l'ai bien dit, dont le meilleur ne vaut pas un mauvais poème. Leur plus grand mérite est de faire partie d'un manuscrit que je vais

<sup>23</sup> « Court plaidoyer en faveur des petits vers », *Bulletin de la Société académique du Var*, nouvelle série, tome VIII, 1877-1878, pages 442-447, poème. — « *Vae victoribus ! Sonnets* », *Bulletin de la Société académique du Var*, nouvelle série, tome VII, 1876, pages 393-395, sonnets « À l'Allemagne », « Metz-la-Pucelle », « La France immortelle », « À la Haine ».

envoyer à M. Lemerre, l'éditeur des *Jeunes Croyances* et des *Rébellions et Apaisements*. Mon manuscrit a pour titre : *Les Scabieuses*, et le premier des sonnets que je prends la liberté de placer sous vos yeux, lui sert naturellement de préface.

Accorderez-vous l'hospitalité de la Revue ? Je n'ose l'espérer. Je n'en resterai pas moins, quoiqu'il arrive, l'admirateur de votre beau talent et le fidèle lecteur de *la Renaissance*.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus sympathiques.

F. Pittié

Lt-colonel

du 40<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

Je suis étroitement lié (je ne dis pas cela pour m'attirer votre indulgence à l'endroit de mes rimes), avec M. Laurent-Pichat, qui m'a fait connaître vos premiers vers. Mon nom n'est peut-être pas indifférent non plus à l'un des collaborateurs, M. Émile Blémont, en raison de l'amitié que je crois exister entre lui et mon beau-frère M. Georges Bétolaud, son collègue au Palais<sup>24</sup>.

C'est donc grâce à Alexandre Mouttet, à *La Renaissance littéraire et artistique* dont Jean Aicard était alors le directeur-gérant et à l'académie du Var – où il avait lui-même été admis le 5 janvier 1870 – que notre écrivain fit la connaissance du colonel Pittié, et leurs relations furent d'emblée cordiales. Dès l'été 1872, *La Renaissance* publia bien volontiers deux sonnets de l'officier :

<sup>24</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre autographe de Francis Pittié à Jean Aicard, du 18 juin 1872. — *La Renaissance littéraire et artistique* fut un périodique littéraire fondé par Émile Blémont dont le premier numéro parut le 27 avril 1872 ; dernier numéro le 3 mai 1874. Pour la participation de Jean Aicard à la direction de cette revue, voir AMANN (Dominique), « La Renaissance littéraire et artistique (1872) », *Jean Aicard une jeunesse varoise 1848-1873*, Marseille, éditions Gaussen, 2011, pages 263-264.



La *Renaissance*, Journal littéraire dirigé avec infiniment de goût et d'habileté par M. Jean Aicard, notre compatriote, publie deux sonnets extraits d'un volume de vers que doit prochainement faire paraître M. Pittié, lieutenant-colonel au 40<sup>e</sup> de ligne. Nos lecteurs nous sauront gré, sans nul doute, d'avoir reproduit ces deux pièces, — deux vrais bijoux où la ciselure achevée de la forme met admirablement en relief l'exquise délicatesse du sentiment <sup>25</sup>.

Je préfère citer les deux sonnets d'après *La Renaissance* car *Le Toulonnais* en a donné une transcription un peu erronée :

### LA SCABIEUSE. <sup>26</sup>

Entre les riches fleurs du splendide parterre,  
Celle dont, avant tout, mes yeux se sont épris,  
Ce n'est pas le laurier, cet effroyable prix  
Des labeurs ou des jeux atroces de la guerre.

Le mystique lotus, dont le large cratère  
Semble sur les flots bleus la conque de Cypris,  
N'attire mes regards, fascinés ou surpris,  
Que par l'étrangeté de son double mystère.

La myrrhe, l'aloès, le cinname, l'encens,  
Exaltent mon cerveau, surexcitent mes sens ;  
Mais s'il est une fleur dont la sombre corolle

<sup>25</sup> *Le Toulonnais*, 38<sup>e</sup> année, 2<sup>e</sup> série, n° 790, lundi 11 et mardi 12 novembre 1872, « Chronique locale », page 2, colonnes 3-4.

<sup>26</sup> *La Renaissance littéraire et artistique*, 1<sup>re</sup> année, n° 13, 20 juillet 1872, page 100, colonne 2.

Plaise à mon cœur blessé par des charmes secrets,  
C'est toi, mélancolique et funèbre symbole,  
Ô fleur des longs soucis et des âpres regrets.

### LA FRANCE IMMORTELLE. <sup>27</sup>

Pâle, et sur la sanglante arène renversée,  
La mère des héros et l'aïeule des forts  
Gît ; l'injuste fortune a trompé ses efforts ;  
Les hordes d'Alaric, hier, l'ont terrassée.

Lamentable victime, immortelle blessée,  
Ô France ! ton vainqueur fixe sur ton beau corps  
Son œil tout enfiévré de haine et de transports,  
Et l'orgueil du triomphe exalte sa pensée.

« Elle est morte, dit-il ; l'empire est au Germain ! »  
Et repoussant du pied ton auguste dépouille,  
D'un regard insolent et lascif il te souille.

Mais à ce lâche affront tu tressailles soudain,  
Et sous les battements de ta gorge meurtrie,  
Je sens frémir encor l'âme de ma patrie.

La seconde lettre conservée du colonel au jeune Toulonnais marque un progrès dans leurs relations amicales :

Toulon, 8 décembre 1872

Mon cher ami,

<sup>27</sup> *La Renaissance littéraire et artistique*, 1<sup>re</sup> année, n° 25, 12 octobre 1872, page 195, colonne 2. — Quant au volume de vers qui devait paraître en cette fin d'année 1872, je n'en trouve aucune trace dans la bibliographie de Francis Pittié...

Je vous envoie un numéro du *Toulonnais*, où vous trouverez une note relative à la publication de vos vers dans *la Revue des Deux Mondes*. Cette note est trop courte, à mon sens, mais elle n'est qu'une sorte de préface à l'étude complète que j'ai le dessein de faire, touchant votre beau talent.

S<sup>t</sup> Hilaire, retenu à la Préfecture par la mort de Madame Isoard, n'a pu revoir l'épreuve ; de là quelques erreurs d'impression graves (*cinquante*, par exemple, au lieu de *cinq cents*) mais le bon sens du public les corrigera aisément.

Suivant le désir que vous m'en aviez exprimé, j'ai écrit à M. Blémont, lequel ne m'a point répondu. Son silence est assez désobligeant, mais peut-être après tout n'a-t-il pas reçu ma lettre, adressée pourtant au bureau de *la Renaissance*, avec cette indication sur l'enveloppe : *Personnelle*.

Un mot de renseignements à cet égard ; je vous serai obligé.

J'ai vu ce matin M. Mouttet, qui, je crois, compte vous écrire aujourd'hui.

Je vous serre cordialement la main et me dis

Bien à vous

L<sup>t</sup>-colonel Pittié<sup>28</sup>

La « note » dont il est question est un petit article dans lequel Pittié annonçait aux lecteurs du *Toulonnais* la publication par la très célèbre *Revue des Deux Mondes* de cinq poèmes de Jean Aicard extraits du recueil *Poèmes de Provence* alors à paraître :

On sait jusqu'à quel point il est difficile d'entrer à la *Revue des Deux Mondes*.

<sup>28</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre autographe de Francis Pittié à Jean Aicard, du 8 décembre 1872. — Saint-Hilaire était alors rédacteur en chef et gérant responsable du *Toulonnais*.

*Non licet omnibus adire Corinthum.*

Nous devons donc considérer comme le plus honorable des succès, pour notre compatriote M. Jean Aicard, la publication de cinq poèmes, importants dans l'un des plus récents numéros de cet important recueil.

M. Aicard a décidément pris rang parmi les maîtres de la jeune école poétique. Ses précédentes publications avaient indiqué sa mesure ; ses dernières œuvres le classent d'une façon définitive.

Nous voudrions pouvoir citer en son entier l'un des poèmes publiés par la *Revue des Deux Mondes* ; nous sommes obligés, à notre grand regret, de nous contenter de reproduire ici le court fragment suivant, emprunté au poème qui a pour titre : *Bénédiction du feu*.

La flamme rose et blanche avec un reflet bleu,  
Sort de la bûche où dort le soleil de Provence.  
Le plus vieux, à défaut du plus petit, s'avance :  
« Ô feu, dit-il, le froid est dur ; sois réchauffant,  
Pour le vieillard débile et pour le frêle enfant,  
Ne laisse pas souffrir les pieds nus sur la terre ;  
Sois notre familier, ô consolant mystère !  
Le froid est triste, mais non moins triste est la nuit ;  
Et quand tu brilles, l'ombre avec la peur s'enfuit ;  
Prodigue donc à tous ta lumière fidèle ;  
Qu'elle glisse partout où l'on souffrit loin d'elle,  
Et ne devient jamais l'incendie, ô clarté !  
Ne change pas en mal ta force et ta bonté ;  
Ne dévore jamais les toits couverts de paille,  
Ni les vaisseaux errants sur la mer qui travaille,  
Rien de ce qu'a fait l'homme, et qu'il eût fait en vain,  
Ô feu brillant, sans toi notre allié divin. »



Voilà de beaux vers, à coup sûr, et qui nous semblent assurer le succès des *Poèmes de Provence*, dont ils feront partie. Avant de faire paraître les *Poèmes de Provence*, M. Aicard publiera dans la *Renaissance*, organe accrédité de la nouvelle école littéraire, une œuvre philosophique d'une haute portée. Nous voulons parler du *Fleuve de sang*, un poème de tout près de cinquante vers, où M. Aicard prouvera que chez lui le penseur ne le cède en rien au *formiste*.

FRANC DE NAVIOD<sup>29</sup>.

Francis Pittié offrit également à notre écrivain un sonnet pour saluer le succès de son *Mascarille*, un à-propos en vers dit à la Comédie-Française par Coquelin aîné le 15 janvier 1873 :

À mon ami Jean Aicard,  
le charmant poète de Mascarille.

Sonnet.

Du sauvage souci, du morose guignon,  
Ton vers n'a point subi l'influence maligne ;

<sup>29</sup> *Le Toulonnais*, 38<sup>e</sup> année, 2<sup>e</sup> série, n° 813, dimanche 8 décembre 1872, page 3, colonne 1. — *Revue des Deux Mondes*, XLII<sup>e</sup> année, seconde période, tome 102, 15 novembre 1872, pages 505-511 : sous le titre *Souvenirs de Provence*, la revue a publié « La cigale », « Les tambourinaires », « L'aire », « La moustouïre. Vendanges provençales », « Bénédiction du feu. La Noël », mais un important dérangement dans la mise en page a fait perdre la plus grande partie du dernier poème et la signature de Jean Aicard ! Les *Poèmes de Provence* parurent en décembre 1873. — Quant au *Fleuve de sang* – qui compte précisément quatre cent soixante vers – je l'ai publié dans *Jean Aicard une jeunesse varoise 1848-1873*, Marseille, éditions Gaussen, 2011, pages 249-260, car il n'a pas paru du vivant de son auteur. — Enfin, un autre intérêt de cet article est de révéler l'identité de celui qui se cache derrière le pseudonyme Franc de Naviod.

Ailée, et te montrant le Permesse d'un signe,  
La divine Artémis t'eût pris pour compagnon.

Ta Muse, que d'Urfé hantait sur le Lignon,  
Et que Dante moins sombre à Pétrarque désigne,  
Mêle, puissante et souple, aux fleurs de son chignon,  
Un verdoyant rameau de laurier ou de vigne.

Hors des banals chemins où, d'idéal privé,  
Se presse, aveugle et sourd, ce siècle dépravé,  
Sur les vierges sommets du Pinde tu m'emportes.

L'immortel Apollon, le rayonnant Phœbus  
De l'avenir sans fin t'ouvre les larges portes,  
Et l'Olympe de l'art comporte un astre de plus.

Francis Pittié

Toulon, 20 janvier 1873<sup>30</sup>

Et c'est encore le colonel Pittié qui, dans sa séance du 5 avril 1876, fit rapport à l'académie du Var sur *La Chanson de l'enfant* nouvellement publiée par le jeune poète :

#### BIBLIOGRAPHIE

##### LA CHANSON DE L'ENFANT

1 vol. grand in-18. — Paris, Sandoz et Fischbacher.

*Rapport fait à la Société Académique du Var, par M. le colonel Pittié. (Séance du 5 avril 1876).*

La fondation de l'école parnassienne remonte à dix ans environ. Autour de quelques maîtres incontestés : Théophile

<sup>30</sup> Poème transcrit d'après le manuscrit autographe conservé dans le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon, carton 1 S 43, agenda n° 5, page 57.

Gautier, Baudelaire, Leconte de Lisle, Théodore de Banville, quelques jeunes gens se sont groupés un beau jour, les uns à peine connus, les autres tout-à fait obscurs, tous également remplis de flamme et d'ardeur. L'éditeur Lemerre, dans un livre richement imprimé, a groupé et consacré les premières manifestations du jeune *Parnasse*. Je conseille aux délicats et aux curieux de lire ou de relire ce beau livre ; ils pourront ainsi juger, par comparaison, du chemin parcouru depuis cette époque par les Parnassiens, par M. Coppée, entr'autres, et par M. Sully-Prudhomme.

M. Jean Aicard a appartenu, dès le début, au *Parnasse*, ou pour dire mieux et plus, il a été immédiatement l'une des étoiles du groupe. Il possède toutes les qualités en honneur dans la jeune école : science consommée du rythme, abondance et éclat des images, richesse de la rime ; son vers est nerveux et souple ; sa phrase est harmonieuse et sonore. Il croit d'ailleurs que la poésie est autre chose qu'un vain jeu d'épithètes et de métaphores, et son style, tout éclatant qu'il soit, n'est jamais que le vêtement d'une idée. M. Jean Aicard, en un mot, est un penseur doublé d'un poète.

Sa dernière œuvre, la *Chanson de l'Enfant* est la vivante démonstration du jugement que je porte ici. La *Chanson de l'Enfant* est moins en effet un livre lyrique qu'une sorte de poème, dont toutes les parties sont reliées entre elles par une inspiration commune. Inspiration fortifiante et saine, pleine de grandeur et de charme, et qui laisse dans l'esprit du lecteur, l'impression prolongée de la beauté éternelle.

La *Chanson de l'Enfant* se divise en deux parties, la première adressée aux mères, la seconde dédiée aux enfants. Les pièces, très variées de rythme, sont tour à tour familières et profondes, ailées toujours. *Musa ales*, a dit un poète. Le poème de l'enfance est là tout entier. Ce livre est tout à la fois, la glorification du

berceau et le *sursum Corda* de l'âme qui s'ouvre à la pensée. Une pareille œuvre n'avait point encore été tentée. Hugo, dans son effort immense, a souvent chanté l'enfance, et nul alors ne l'a dépassé. M. Jean Aicard a voulu faire autre chose. La *Chanson de l'Enfant* est un livre complet, un tout achevé, et ce sera l'éternel honneur de notre jeune et vaillant collègue, de n'avoir point succombé dans l'accomplissement d'une tâche qui réclamait tant de qualités diverses.

Je voudrais citer quelques-unes des pièces qui m'ont paru le plus particulièrement touchantes, mais la difficulté est de bien choisir. Je cite au hasard, dans la première partie : *le Nid*, *l'Enfant Vénitien*, *le Grésil* ; et dans la seconde : *Premier Exil*, *la Légende du Chevrier* et *le Rouge-gorge*.

La *Chanson de l'Enfant* se termine par un poème absolument admirable, dédié aux *Enfants de France*. Jamais langage plus charmant et plus viril n'a été parlé aux jeunes cœurs ; c'est comme l'hymne des générations futures, et la *Société Académique du Var* peut s'enorgueillir à bon droit, puisque c'est dans son sein que de tels accents retentissent.

J'ajoute, pour finir que les libraires Sandoz et Fischbacher ont imprimé la *Chanson de l'Enfant*, avec un grand luxe typographique. Le plaisir des yeux s'ajoute ainsi à l'émotion de l'âme, et le triomphe du poète est tout naturellement complété par le succès de l'éditeur<sup>31</sup>.

Au printemps 1879, Francis Pittié quitta le Midi pour Paris où il avait été nommé chef de la maison militaire du président de la République. Il resta en relations étroites avec Jean Aicard, qu'il pouvait rencontrer aussi bien à Paris – notamment à la société littéraire *La Cigale* – qu'à Toulon, où il conserva des

<sup>31</sup> *La Sentinelle du Midi*, 45<sup>e</sup> année, n° 1508, jeudi 13 avril 1876, page 3, colonnes 1-2.

attaches et où l'annonce de sa mort prématurée causa la plus vive consternation :

La nouvelle de la mort du général Pittié a causé dans notre ville une profonde et douloureuse émotion. Le général était entouré ici de l'estime et de la sympathie de tous. C'est à Toulon qu'il s'était marié et qu'il avait longtemps résidé en qualité de commandant de la subdivision militaire ; c'est à Toulon qu'il avait noué ses relations les plus chères et les plus intimes ; c'est à Toulon, enfin, qu'il venait, chaque année, chercher le repos des fatigues de la vie officielle, sous les ombrages de cette belle villa que le général-poète appelait : *Ma Solitude*.

Brave soldat, aimable poète, homme du monde jusqu'au bout des ongles, chef de la maison militaire du Président de la République, le général Pittié se trouvait aussi à l'aise dans un salon que sur un champ de bataille, à la cour d'un souverain que dans une académie.

Sa valeur personnelle jointe à sa haute situation lui avait assuré une grande influence auprès des ministres et du chef de l'État ; il en usait sans mesure dans l'intérêt de tous ceux qui sollicitaient sa bienveillante intervention, accueillant avec une patience et une affabilité inépuisables la foule des solliciteurs qui, chaque matin, assiégeait son cabinet de l'Élysée.

La mort du général Pittié est pour la France une perte sensible ; mais cette perte sera surtout ressentie à Toulon, dont le général Pittié était et restera une des illustrations.

Pour couronner l'éloge de cet homme si bon et si distingué, ajoutons qu'il était profondément républicain et que la République autant que la Patrie pouvaient compter sur son épée<sup>32</sup>.

<sup>32</sup> *Le Petit Var*, 7<sup>e</sup> année, n° 2249, lundi 6 décembre 1886, « Le général Pittié », page 1, colonne 3.

Et c'est au cimetière de Toulon que le général de division Pittié fut inhumé le 24 décembre 1886.

## LE FORGERON

Dans son recueil poétique *Le Dieu dans l'homme*, Jean Aicard a réservé un beau poème au forgeron<sup>33</sup> :

Un forgeron forgeait une poutre de fer,  
Et les dieux, les esprits invisibles de l'air<sup>34</sup>,  
Les témoins inconnus des actions humaines,  
Tandis qu'autour de lui, bruissant par centaines,  
Les étincelles d'or faisaient comme un soleil,  
Les dieux voyaient son cœur, à la forge pareil,  
Palpiter, rayonnant, plein de bonnes pensées,  
Étincelles d'amour en tous sens élancées !  
Car tout en martelant le fer, de ses bras nus,  
Le brave homme songeait aux frères inconnus  
À qui son bon travail serait un jour utile...  
Et donc, en martelant la poutre qui rutilait,  
Il chantait le travail qui rend dure la main,  
Mais qui donne un seul cœur à tout le genre humain.

Tout à coup, la chanson du forgeron s'arrête :  
« Ah ! dit-il tristement, en secouant la tête,

<sup>33</sup> Le poème a été publié pour la première fois en 1885 dans *Le Dieu dans l'homme*, pages 179-182 : c'est la version que je donne ici. Seconde publication l'année suivante dans *Le Livre des petits*, sous une forme quelque peu adaptée pour un jeune public.

<sup>34</sup> NDLR – Jean Aicard évoque ici une croyance de l'antiquité grecque selon laquelle les δαίμονες (*daimônes*) étaient de petits esprits qui faisaient la

Mon travail est perdu, la barre ne vaut rien : —  
 Une paille est dedans ; recommençons. C'est bien. »  
 Car le bon ouvrier est scrupuleux et juste ;  
 Il ne plaint pas l'effort de son torse robuste ;  
 Il sait que ce qu'il doit c'est un travail bien fait,  
 Qu'une petite cause a souvent grand effet,  
 Que le mal sort du mal, le bien du bien, qu'en somme  
 Un ouvrage mal fait peut entraîner mort d'homme !

Les étincelles d'or faisaient comme un soleil,  
 Et de ce cœur vaillant, à la forge pareil,  
 Étincelles d'amour en tous sens enlacées,  
 Jaillissaient le courage et les bonnes pensées.

Et la poutre de fer, dont l'ouvrier répond,  
 Sert un beau jour, plus tard, aux charpentes d'un pont,  
 Et sur le pont hardi qui fléchit et qui tremble,  
 Voici qu'un régiment — six cents hommes ensemble —  
 Passe, musique en tête, et le beau régiment  
 Sent sous ses pieds le pont fléchir affreusement <sup>35</sup>...  
 Le pont fléchit, va rompre... et les six cents pensées  
 Vont aux femmes, aux sœurs, aux belles fiancées,  
 Et, dans le cœur des gens qui voient cela des bords,  
 La Patrie a déjà pleuré les six cents morts !

Chante, chante dès l'heure où ta forge s'allume,  
 Frappe, bon ouvrier, gaîment, sur ton enclume :

---

navette entre les Dieux, dont le royaume s'étendait par-dessus la voûte céleste, et les hommes : ils faisaient connaître aux Dieux les pensées des hommes et, inversement, apportaient aux humains les directives ou les pensées divines. C'est ainsi que Socrate mentionne le petit *daimôn* qui, dans son sommeil, lui apportait ses inspirations philosophiques.

<sup>35</sup> NDLR — Vision tout à fait poétique, destinée à apporter l'élément de dramatisation qui fera mieux valoir la conscience professionnelle du forge-

Le pont ne rompra pas, le pont n'a pas rompu !  
 Car le bon ouvrier a fait ce qu'il a pu,  
 Car la barre de fer est solide et sans paille...  
 Chante, bon ouvrier, chante en rêvant, travaille !  
 Règle tes chants d'amour sur l'enclume au beau son <sup>36</sup> !  
 Ton cœur bat sur l'enclume, et bat dans ta chanson !  
 ... Les étincelles d'or, en tous sens élancées,  
 C'est le feu de ton cœur et tes bonnes pensées.

L'homme n'a jamais su, l'homme ne saura pas  
 Combien d'hommes il a soutenu de ses bras  
 Au-dessus du grand fleuve et de la mort certaine !  
 Et pas un seul soldat, et pas un capitaine  
 Ne saura qu'il lui doit la vie, et le retour  
 Au village, où l'attend le baiser de l'amour.  
 Nul ne dira : « Merci, brave homme, » à l'homme juste  
 Qui fit un travail fort avec son bras robuste...

Mais peut-être qu'un jour, quand ses fils pleureront  
 En rejetant le drap de son lit sur son front,  
 Quand la mort lui dira le secret à l'oreille,  
 Peut-être il entendra tout à coup, ô merveille !  
 Il verra les esprits invisibles de l'air  
 Lui conter le destin de sa poutre de fer,

---

ron : dans la réalité, le phénomène physique de la résonance était fort bien connu et les règlements militaires prescrivaient, à juste titre, qu'une troupe sous les armes devait interrompre sa marche cadencée pour passer sur le tablier d'un pont.

<sup>36</sup> NDLR — Nouvelle réminiscence hellénique : notre poète, pétri de culture grecque, fait ici référence à la légende des marteaux selon laquelle Pythagore, passant devant l'atelier d'un forgeron et entendant les enclumes résonner sous les marteaux des ouvriers, aurait alors conçu sa théorie musicale sur les rapports parfaits des fréquences des quintes et des octaves.

Et lorsqu'on croisera ses pauvres mains glacées,  
Lui, vivant immortel dans ses bonnes pensées,  
Laissant sa vie à tous, en exemple, en conseil,  
Sentira rayonner son cœur comme un soleil !

## Les origines de la légende du forgeron

Le forgeron est un artisan bien connu dans les villages où le spectacle de son activité, avec les fers rougis et les énormes marteaux faisant sonner l'enclume, évoque ses ancêtres mythologiques : Héphaïstos, dieu du feu terrestre et de la métallurgie, qui découvrit l'art de travailler les métaux ; ou bien son équivalent latin Vulcain, dieu du feu et de la forge.

Le forgeron apparaît dans de nombreuses légendes : sa force physique, le travail des métaux, l'utilisation du feu, la fabrication des outils et des armes... tout, chez lui, fascine et stimule les imaginations. Il apparaît donc dans les mythologies, les légendes, les contes et les récits populaires ; la noirceur de son antre, le foyer rougeoyant, les métaux incandescents crachant des gerbes d'étincelles évoquent parfois même une présence quelque peu diabolique.

Cet artisan connut une célébrité poétique, au XIX<sup>e</sup> siècle, grâce à *La Grève des forgerons*<sup>37</sup> de François Coppée et à *La Légende du forgeron* de Jean Aicard, souvent reprise dans les recueils scolaires ou les anthologies relatives aux métiers.

La légende qu'expose le poème de notre écrivain est apparue pour la première fois sous la plume du philosophe Alphonse Gratry<sup>38</sup> qui, toutefois, ne cite aucune source :

<sup>37</sup> COPPÉE (François), *La Grève des forgerons, poème*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1869, in-16, 15 pages.

<sup>38</sup> *Alphonse-Joseph-Auguste Gratry* (1805-1872). Polytechnicien, il se convertit au christianisme et devint célèbre comme prêtre et philosophe,

Je me souviens, en ce moment, d'un ouvrier qui travaillait le fer, et qui était regardé par les anges au moment où, forgeant une barre, il pensait en lui-même à la forger solide, travaillant avec joie pour les frères inconnus qui devaient s'en servir, les saluant et les bénissant en son cœur.

Et les anges virent qu'il sortait du cœur de cet homme plus d'étincelles de feu sacré et d'électricité céleste, qu'il ne sortait d'étincelles visibles du choc de son marteau. Et ces étincelles d'âme allaient atteindre et réveiller des âmes, leur inspirant au centre des élans de courage et de joie. Ainsi travaillait Jésus-Christ lorsqu'il taillait le bois, et qu'il faisait ces fortes poutres avec lesquelles peut-être on a construit sa croix. Pendant ce temps, son cœur divin bondissait d'amoureuse pitié, et envoyait des torrents célestes qui enveloppaient et bénissaient le globe. Donc l'ouvrier en fer travaillait ainsi, et bénissait ses frères. Mais voici que les anges, qui regardaient le forgeron, le virent s'arrêter tout à coup, et puis, aussi fier et habile que scrupuleux et juste, recommencer tout son travail en se disant : « Œuvre mal faite peut entraîner mort d'homme. » La barre avait une paille, et l'homme la rétablit plus solide que les autres, et les anges virent, qu'employée par les architectes, elle entra dans la charpente d'un pont, et ils virent, peu de jours après, le pont frémir sous la marche d'un régiment. Ils virent le pont toucher à sa rupture, mais ne pas rompre : et leurs yeux pénétrants aperçurent clairement que la barre, si elle n'avait été refaite, aurait cédé et entraîné le tout, et six cents hommes étaient écrasés ou noyés. Et l'homme ne sut jamais qu'entre ses mains « œuvre bien faite » avait sauvé la vie à six cents hommes. Mais les anges le lui dirent, lorsqu'après sa généreuse vie, pendant que ses enfants pleuraient et l'ensevelissaient, ils le reçurent au Ciel.

tendant de réconcilier la science avec la foi et la démocratie avec le christianisme. Il fut reçu à l'Académie française en 1867.



Où est celui qui osera dire qu'il ne croit point à cette légende ?  
Grâce à Dieu, il faut croire que la légende a été vraie mille fois <sup>39</sup>.

Dans cette belle histoire, la mention d'un pont sur le point de se rompre lors du passage d'une troupe militaire pourrait avoir été suggérée par un drame encore présent dans l'esprit des lecteurs : la rupture du pont de la Basse-Chaine qui franchit la Maine à Angers. Cet ouvrage routier suspendu de cent deux mètres de longueur, inauguré en septembre 1838, devint tristement célèbre par son effondrement en 1850. Le 16 avril de cette année-là, au matin, le 3<sup>e</sup> bataillon du 11<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère, qui avait fait halte au bois d'Avrillé, se forma en ordre de marche et prit la direction d'Angers : il devait gagner la place de l'Académie pour participer à une revue militaire. Lorsque les soldats arrivèrent à l'entrée du pont, le colonel fit rompre le pas, comme le prescrivaient les règlements, et la troupe s'engagea sur l'ouvrage. Une forte tempête soufflait alors sur la ville et certains des câbles porteurs, en fer, étaient oxydés et donc fragilisés. Une moitié du bataillon avait déjà atteint la rive opposée lorsque le vent violent commença à balancer le pont, oscillations peut-être amplifiées par les mouvements incontrôlés des soldats. Le tablier céda subitement dans un craquement sinistre, les câbles porteurs se rompirent et les piétons furent précipités dans les flots agités. Plus de deux cent vingt hommes – dont certains transpercés par leurs baïonnettes – trouvèrent la mort dans cette catastrophe, ainsi que deux employés de l'octroi.

<sup>39</sup> GRATRY (Alphonse), *Commentaire sur l'Évangile selon saint Matthieu*, Paris, Charles Douniol et J. Lecoffre et C<sup>ie</sup> libraires, 1863 et 1865, deux volumes in-8° ; voir la première partie, chapitre IX « Les ouvriers de la moisson », pages 196-198.

C'est bien à Gratry que notre poète s'est référé, comme l'a révélé un peu plus tard Gustave Derepas, alors professeur de philosophie au lycée de Toulon <sup>40</sup> :

Chaque pièce de ce recueil est, au fond, un appel aux ouvriers de pitié. Voulez-vous que je vous dise ce qui m'attira jadis vers Jean Aicard ? Ce sont les affinités que je découvrais entre l'âme du poète et celle d'un philosophe qui me fut cher et dont tous les ouvrages ruissellent de poésie et, à la fois, d'amour, pour tout homme, de pitié pour toute souffrance physique et morale. Avec quelle joie, en lisant, dans le *Livre des Petits*, "la Légende du Forgeron" n'avais-je pas reconnu une des éloquentes pages du P. Gratry ! Elle avait été communiquée à J. Aicard par un ami, sans nom d'auteur. Elle était extraite des "Commentaires sur l'Évangile de Saint-Mathieu," au chap. intitulé : "Les Ouvriers de la Moisson" <sup>41</sup>.

## JEAN AICARD ET ALPHONSE DAUDET

Une aimable correspondante a bien voulu me céder une lettre écrite par Jean Aicard à Alphonse Daudet :

La Garde.

Mon cher Alphonse Daudet,

C'était ces jours-ci petite fête de famille dans notre maison, et ma sœur a pensé que le plus agréable cadeau à mettre sur ma table, c'était ce beau volume de *Tartarin dans les Alpes*. Il

<sup>40</sup> Gustave Derepas (1848-1910), docteur ès-lettres et agrégé de philosophie, fut professeur au lycée de Toulon de 1889 à 1896.

<sup>41</sup> DEREPAS (Gustave), « Jésus par Jean Aicard », *La Méditerranée*, 25 mars 1896.

est beau, ce volume : mais quelle perle, l'ouvrage ! je me rappelle avoir salué, d'un humble article dans un journal de province, le premier *Tartarin*. Cela me valut même votre première lettre. Il semblait alors que le personnage eût fourni toute sa carrière de héros comique. Et le voilà revivant, plus drôle que jamais, en pays nouveau ! Tout le temps, l'anecdote espagnole m'a hanté : « Allez voir, dit le roi, quel livre tient en main ce jeune bachelier qui s'esclaffe de rire sur la place publique. Ou cet homme est fou, ou il lit don Quichotte ! » Ainsi riaais-je tout seul, et tout haut, en lisant les nouveaux exploits de Tartarin. Et on ne « s'arrête un peu de rire » que pour admirer en artiste le fini merveilleux de vos paysages et de votre récit. Ce retournement de la « grosse vue » méridionale, grâce auquel Tartarin voit en Suisse machinée et mesquine la Suisse de la Yung-frau et du Mont-Blanc, est un trait de génie inouï ! L'imagination en méfiance d'elle-même arrivant même à nier les « grandeurs naturelles ! » c'est sublime autant que gai. Et les Riz-Pruneaux ! Et Sonia ! et Bompard ! Et tout ! Et toute cette vérité vue jusqu'au fond apparaissant claire sous la grosse vague de la charge ! — Savoir faire ça quand on a fait *L'Arlésienne*, et le *Roi en exil*, et *Sapho* !...

Je suis bien content, et me voilà Jean qui rit après avoir été tant de fois, pour vous, Jean qui pleure.

Je vous dis tout ça très mal, mais je le pense bien.

À vous,

Jean Aicard.

La missive n'est pas datée mais l'on sait que ce second Tartarin<sup>42</sup> fut achevé d'imprimer le 30 novembre 1885 et distribué dans les librairies à la mi-décembre suivante.

<sup>42</sup> Alphonse Daudet a consacré trois volumes à son héros. 1° DAUDET (Alphonse), *Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon*, Paris, E.

Alphonse Daudet (1840-1897) et Jean Aicard (1848-1921) se connurent et s'estimèrent. Peut-être se rencontrèrent-ils pour la première fois à Paris, au sein de la société *La Cigale* fondée dans la Capitale en 1875, et dont ils furent parmi les membres de la première heure :

LA CIGALE. — Les artistes et les littérateurs originaires du Midi ont formé à Paris, sous le nom de la *Cigale*, une réunion mensuelle. Le *Bien public* nous apprend que l'inventeur du titre de la raison sociale est le poète Jean Aicard, le chancre harmonieux de la Cigale, le troubadour qui a pris pour sa devise ces quatre vers de ses *Poèmes de Provence* :

Je suis la petite Cigale

Qu'un rayon de soleil régale

Et qui meurt quand elle a chanté

Tout l'été.

On cite parmi les fondateurs de cette association dinatoire : MM. Jean Aicard, Paul Arène, E. Baudoin, H. de Bornier, Barbusse, Cabanel, Cladel, Alphonse Daudet, F. Fabre, P. Perrier, Louis Figuière, J. Gaillard, E. Hugues, J. Laurens, A. Michel, Paladilhe, G. Privat, X. de Ricard, Saint-René Taillandier, J. Troubat, A. Valabrègue, etc., etc.

La seconde réunion vient d'avoir lieu hier, les convives étaient nombreux, et la soirée a été très brillante, grâce au concours des poètes et des musiciens présents.

Dentu éditeur, 1872, in-18, 265 pages. 2° DAUDET (Alphonse), *Tartarin sur les Alpes, nouveaux exploits du héros tarasconnais*, Paris, Calmann-Lévy éditeur, 1885, in-8°, 344 pages, illustrations en noir et en couleurs ; ouvrage illustré d'aquarelles par Aranda, De Beaumont, Montenard, Felician von Myrbach-Rheinfeld, Rossi ; gravure de Guillaume frères. Achevé d'imprimer le 30 novembre 1885 par l'imprimerie générale A. Lahure. — 3° DAUDET (Alphonse), *Port-Tarascon, dernières aventures de l'illustre Tartarin*, Paris, E. Dentu, 1890, in-8°, VIII-392 pages, figures.



Inutile d'ajouter que la cuisine du pays a été prônée sur tous les tons, et que l'on a évoqué maint souvenir du pays natal *Aioli for ever* !

Le succès de la *Cigale* est désormais certain ; les méridionaux auront ainsi le moyen de se rencontrer et de se connaître sur le terrain neutre de la littérature et de l'art <sup>43</sup>.

Les deux amis s'encourageaient et Alphonse Daudet apprécia tout particulièrement *Le Pavé d'amour* de Jean Aicard : « Mon cher Jean Aicard. Je viens de lire ton "pavé d'amour", en brûlant les pages, avec une avidité d'enfant. Tu m'as pris, roulé, secoué de la première à la dernière ligne, et si j'ai rendu justice à l'écrivain sans faiblesse, j'ai eu plusieurs fois envie de sauter au cou du brave homme, du bon bougre que tu es dans ce livre comme dans aucun autre <sup>44</sup>. » Et il invita notre écrivain à porter cette œuvre forte au théâtre <sup>45</sup>.

Julia Daudet <sup>46</sup>, l'épouse d'Alphonse, tenait également Jean Aicard en grande estime et elle loua la *Chanson de l'Enfant* : « Voilà un livre bon et rare, un de ces livres qui prennent place

<sup>43</sup> *La Sentinelle du Midi*, 45<sup>e</sup> année, n° 1510, samedi 15 avril 1876, page 2, colonne 5.

<sup>44</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, carte d'Alphonse Daudet non datée mais accompagnée de son enveloppe portant un timbre postal à date du 20 mai 1892.

<sup>45</sup> *Le Gaulois*, 26<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 3560, samedi 20 août 1892, « Les vacances de nos auteurs dramatiques », page 2, colonne 4.

<sup>46</sup> Née Julia Allard (1844-1940), dont Auguste Renoir fit en 1876 un portrait célèbre, aujourd'hui dans les collections du musée d'Orsay à Paris. Les archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, conservent une lettre qu'elle envoya à notre écrivain pour le remercier de l'envoi de *L'Âme d'un enfant* : « Mes remerciements cher Monsieur pour l'aimable attention et pour la belle lecture de votre livre. Que de choses belles et sensibles, dont je suis encore toute émue ; les tristesses de l'internat, la mort du grand-père. Que de compréhension et quel amour vous avez de l'enfance ; et quel respect aussi pour les petits chagrins si disproportionnés [...]. Julia Daudet. »

dans tous les intérieurs, entre la corbeille à ouvrage et les cahiers d'étude, dans le petit coin d'idéal que toute femme garde en vue de l'enfant. (M<sup>me</sup> ALPH. DAUDET.) <sup>47</sup> »

## TROIS POÈMES DE JEAN AICARD MIS EN MUSIQUE

L'œuvre poétique de Jean Aicard continue à séduire les musiciens, qui y trouvent des textes de qualité favorisant leur inspiration artistique.

M. Michael Purves-Smith, né en 1945, Canadien anglophone, compositeur et hautboïste, professeur associé de musique à la faculté de musique de l'université Wilfrid-Laurier et directeur artistique du *Wellington Winds in Kitchener Waterloo*, a relevé, lors d'un passage aux *Lauriers-Roses*, trois courts poèmes dans le jardin <sup>48</sup> :

Je suis la Source, l'eau limpide, douce, bonne,  
Et je chante ; et je plains la mer aux vastes eaux  
Qui, si grande, ne peut désaltérer personne ;  
J'appelle autour de moi les fleurs et les oiseaux ;  
Et le passant, couché dans mon lit de roseaux,  
S'attarde avec amour aux baisers que je donne.  
1882.

<sup>47</sup> Cité par SAINT-LANNE (Émile), *Dictionnaire illustré des contemporains*, Paris, E. Dentu, 1891, in-folio, notice sur Jean Aicard, pages 8-10.

<sup>48</sup> Le site Internet [www.lostintimepress.com](http://www.lostintimepress.com) précise : *The composer discovered these three little poems in the much neglected garden of the home in which the French poet, Jean Aicard, had spent his last years.* « Le compositeur a découvert ces trois petits poèmes dans le jardin très négligé de la

Reste, ô mon dieu Terme,  
 Longtemps droit et ferme,  
 Dieu presque animal  
 À barbe de chèvre,  
 Qui ris de ta lèvre  
 Indulgente au mal,  
 Garde, je t'adjure,  
 Contre les voleurs  
 Mon jardin en fleurs  
 Et ma grappe mûre.  
 Contre les enfants  
 Sans gronder, défends  
 Ma mare à grenouilles  
 Et, trop près du sol,  
 Le nid qui gazouille  
 Plein de rossignols.

Le poème « Je suis la source » est un sizain d'alexandrins dont le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon conserve deux manuscrits : une ébauche non ponctuée et une belle mise au net avec décompte des caractères et devis d'une gravure<sup>50</sup>.

Ce poème est gravé sur une plaque de marbre blanc scellée au fronton d'un muret élevé sur un côté du bassin qui sert de

maison dans laquelle le poète français, Jean Aicard, passa ses dernières années. »

<sup>49</sup> Je donne ici ces poèmes d'après les textes très exacts lus sur la plaque de marbre du grand bassin des *Lauriers-Roses* et sur le piédestal du dieu Terme, décrits dans cet article.

<sup>50</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard. Pour l'ébauche : carton 1 S 18, enveloppe « Lettres de Jean Aicard », pièce n° 64, datée « 1882 », manuscrit autographe ; pour la mise au net : carton 1 S 39, XVIII, manuscrit autographe.

Tu peux en échange,  
 Faune toujours nu,  
 Ô malin cornu  
 Coiffé de vendange,  
 Poursuivre à ton gré  
 La nymphe pudique  
 Dans l'enclos rustique  
 Qui t'est consacré.  
 juin 1906<sup>49</sup>

réceptacle aux eaux d'une source sortant de terre dans le parc d'agrément des *Lauriers-Roses*.

Sur ce même muret, au-dessous du poème, se trouve un moulage d'un haut relief de Benoît-Lucien Hercule<sup>51</sup> représentant un éphèbe nu allongé buvant l'eau coulant d'une fente du rocher.

La réalisation du bassin date de l'année 1882 : il a été construit par l'entrepreneur Terrerousse<sup>52</sup> et sa facture est datée du 25 août<sup>53</sup>. Celle-ci précise que le haut-relief a été placé le 28 avril ; et que la construction de la maçonnerie qui l'entourne ainsi que la mise en place de la fontaine ont été achevées à la fin mai.

En cette année 1882, après la reprise à Paris de son *William Davenant* créé à Londres en juillet 1879, Jean Aicard s'offrit un très long séjour en Provence : sa présence est attestée le dimanche

<sup>51</sup> Benoît-Lucien Hercule est né à Toulon le 26 juillet 1846 [et non 1848 comme indiqué dans le *Dictionnaire* d'Alauzen ; ni le 10 août 1848 qui est la date de naissance de son frère Laurent-Eugène ; voir le registre des naissances de l'année 1846, acte n° 986]. Élève de l'atelier de sculpture de l'arsenal de Toulon, il s'en fut ensuite à Paris et étudia sous la direction de François Jouffroy aux Beaux-Arts. Il est mort à Paris en 1913. Son haut-relief *Le Buveur*, daté 1880, se trouve dans le jardin Alexandre I<sup>er</sup> à Toulon. — Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon conserve trois lettres d'Hercule, datées des 3 septembre 1878, 16 juillet 1882 et 20 décembre 1910.

<sup>52</sup> Pour les maçons Terrerousse père et fils, voir AMANN (Dominique), « Les inscriptions du jardin d'hiver aux *Lauriers-Roses* », *Aicardiana*, n° 9, décembre 2014, page 108, note n° 7.

<sup>53</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 7, enveloppe « Papiers concernant la maison *Les Lauriers-Roses* », « Mémoire des travaux exécutés au compte de M<sup>me</sup> Lonclas, dans sa propriété sise au terroir de La Garde, pour la construction de bassins en maçonnerie et l'exécution de divers petits travaux, par M<sup>r</sup> Terrerousse, entrepreneur de maçonnerie », document manuscrit, 5 pages, daté à la fin « Toulon le 25 août ». Cette facture concerne la construction du grand bassin, la construction d'un petit bassin avec noria, la décoration du grand bassin et quelques menus travaux dans la propriété.

14 mai à La Garde pour une soirée au Cercle républicain<sup>54</sup>, et notre poète ne regagna la Capitale qu'au début du mois de décembre<sup>55</sup>. C'est là qu'il reçut la nouvelle de sa nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur<sup>56</sup> ; et il profita de ce long été pour donner au *Petit Var* onze contes pour la plupart inédits<sup>57</sup>.

À l'origine, la bastide des *Lauriers-Roses* était une maison de campagne de rapport dont le vaste terrain, confié à un fermier, était couvert de vignes, vergers et cultures diverses. Quand Amédée André vieillissant décida d'y passer la majeure partie de l'année, entouré de Jacqueline et de Jean lorsqu'ils n'étaient pas à Paris, la maison fit l'objet de grands travaux ; une aile fut notamment ajoutée pour accueillir le jeune poète. Notre écrivain souhaitait bénéficier d'un parc d'agrément, mais il dut tout d'abord persuader sa sœur. Après bien des prières, Jacqueline se laissa convaincre : l'hectare au-devant de la terrasse fut planté d'arbres, parcouru de belles allées et la construction du grand bassin acheva l'ensemble.

Les deux autres poèmes sont formés de vers très courts – des pentasyllabes – car ils ornent deux faces étroites du piédestal

<sup>54</sup> *Le Petit Var*, 3<sup>e</sup> année, n° 601, vendredi 19 mai 1882, « Jean Aicard à La Garde », page 2, colonne 3. Voir aussi le poème « Toulon - Le Havre » daté à la fin « Toulon 6 juin 1882 » ; ou le poème « Le pays de l'immortelle » daté à la fin « Bandol 4 juillet 1882 ».

<sup>55</sup> Voir *Le Temps*, 22<sup>e</sup> année, n° 7891, samedi 2 décembre 1882, page 3, colonne 6, « M. Jean Aicard va rentrer à Paris avec une œuvre dramatique qu'il présentera au Théâtre-Français. » ; ou bien *Le Gaulois*, n° 139, samedi 2 décembre 1882, page 4, colonnes 4-5, « M. Jean Aicard, retour de Provence, est arrivé hier à Paris, porteur d'un manuscrit qui a quelque ressemblance avec *Miette et Noré*. » — Voir aussi les poèmes « Mon cœur d'homme » daté « La Garde 27 octobre 82 » et « Le Cygne » daté « X<sup>bre</sup> 1882 La Garde ».

<sup>56</sup> Voir, dans ce numéro d'*Aicardiana*, l'article « Jean Aicard et la Légion d'honneur », pages 198-204.

<sup>57</sup> Contes qu'*Aicardiana* aura l'occasion de publier prochainement.

d'un dieu Terme : *Terminus*<sup>58</sup> était une divinité romaine qui protégeait les bornes délimitant les champs et punissait les usurpateurs ; il était toujours représenté sans bras ni jambes... afin qu'il ne puisse pas se déplacer ! Ses fêtes étaient nommées *Terminalia*.

Selon M<sup>me</sup> Paulin-Bertrand, le dieu Terme des *Lauriers-Roses* a été offert à Jean Aicard par le sculpteur Maubert<sup>59</sup>, qui lui a fait une tête de faune ; et c'est notre poète qui aurait patiemment ciselé les vers gravés sur son piédestal – ainsi d'ailleurs que ceux du poème « La source ».

L'installation du faune est plus tardive : elle date de 1906.

M. Michael Purves-Smith a mis les trois poèmes en musique pour chœur à quatre voix mixtes avec un accompagnement de piano<sup>60</sup>. Je ne puis publier ici ces œuvres puisqu'elles ne sont pas dans le domaine public, mais on peut écouter, sur le site Internet <https://www.musiccentre.ca/node/67372>, un enregistrement du chœur « Reste, ô mon Dieu Terme » interprété par les choristes du *Waterloo Region Composers Choral Song Circle*.

<sup>58</sup> Du latin *terminus*, substantif masculin, « borne, limite, extrémité » ; le latin connaît aussi le neutre *termen*, « borne », du grec τέμμα, « borne ».

<sup>59</sup> Louis-Baptistin-Dominique Maubert est né à Toulon le 30 juillet 1859 [et non le 18 mai 1857 comme indiqué dans le *Dictionnaire* d'Alauzen ; ni même le 18 mai 1875 comme annoncé sur certains sites Internet ; voir le registre des naissances de l'année 1859, acte n° 1169] ; il est mort à Paris le 25 mars 1949. Élève de Louis-Ernest Barrias et de Denis Puech, il se produisit au Salon des Artistes français dès 1898 et en devint sociétaire en 1901. Il travailla essentiellement à Nice.

<sup>60</sup> PURVES-SMITH (Michael), *Trois Poèmes du musée Jean-Aicard*, Toronto (Canada), Canadian music centre, novembre 2002, in-folio, 4+3+3 pages ; partition pour chœur à quatre voix mixtes SATB avec accompagnement de piano.





*Musée Jean-Aicard,  
Les Lauriers-Roses (La Garde, Var),  
Poème et haut-relief du grand bassin.*

### **Dominique AMANN** **Directeur de la publication d'*Aicardiana***

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX<sup>e</sup> siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet **jean-aicard.com** qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, avec Jacques Papin, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*.

Il est membre résidant de l'Académie du Var (30<sup>e</sup> fauteuil).

### **Crédit photographique :**

La photographie de la page 234 a été réalisée par Dominique Amann.